

LE
POUR l'année, No 14

Montréal, 21 août 1948

Le Samedi

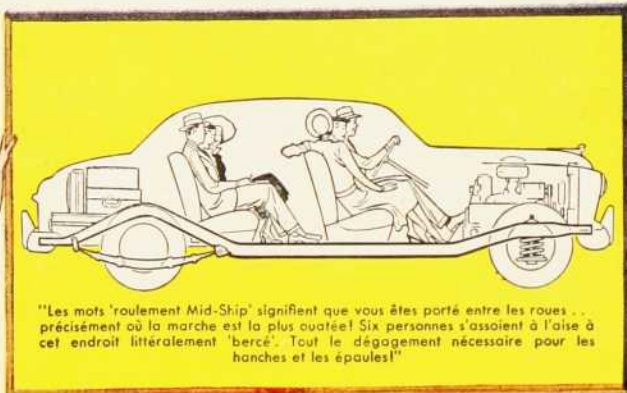
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS
DIX CENTS

DANS CE NUMERO :

- SUR LES LACS RIDEAU
- REGARDS SUR L'ALSACE
- BONS LOISIRS, BON MORAL
- LES BERMUDES VOUS INVITENT



"VOICI LE NOUVEAU ROULEMENT 'MID-SHIP!'"



"Les mots 'roulement Mid-Ship' signifient que vous êtes porté entre les roues... précisément où la marche est la plus ouatée! Six personnes s'assoient à l'aise à cet endroit littéralement 'bercé'. Tout le dégagement nécessaire pour les hanches et les épaules!"



"ELLE À UNE CARROSSERIE 'LIFEGUARD'..."

ET DES FREINS 'KING-SIZE' À 'EFFET MAGIQUE', PLUS DOCILES DE 35p.100!"



COFFRE À BAGAGE PLUS SPACIEUX DE 57p.100

"LE CHAMP VISUEL EST PRESQUE INTÉGRAL..."

"LA LUNETTE ARRIÈRE EST AUSSI GRANDE QU'UN PARE-BRISE!"



La Ford "49"

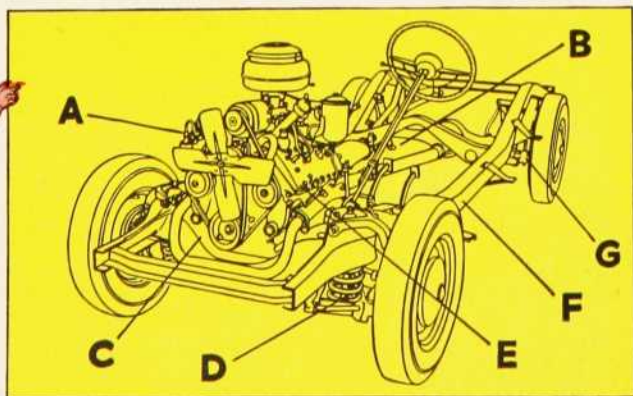


"... ET LES SIÈGES AUSSI LARGES QU'UN DIVAN!"



Pneus à paroi latérale blanche et anneaux-garniture de roues chromés—facultatifs moyennant supplément, dès qu'ils seront disponibles.

La vedette de l'année!



"NOUVELLE DU SOL AU FAÎTE!"

- A** Nouvelle monture ("Top-Side") du distributeur.
- B** Nouvelle direction, facile et sans risques.
- C** Nouveau système de graissage.
- D** Nouveaux ressorts avant "Hydra-Coil".
- E** Nouveau moteur V-8 Ford de 100 CV.
- F** Nouvelle armature en bâti fermé.
- G** Nouveaux ressorts arrière "Para-Flex" (parallèles).

L'avenir vous réserve une



GEO. POIRIER

Président du conseil

PRED POIRIER

Président

JEAN CHAUVIN

Directeur

Rédacteur en chef:

GERALD DANIS

Chef de publicité:

CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:

HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:

OSCAR MAJOR

Chef du tirage:

ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST

20, Osième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, Saint-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham, Saint-
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de
la deuxième classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of
St. Albans, Vt., as second class
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA

Un an \$3.50

Six mois 2.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00

Six mois 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de maille commençant cinq
jours avant leur expédition.

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

M. E.-Z. MASSICOTTE

Parmi les trop rares articles consacrés à la mémoire d'un homme qui a joué un rôle de premier plan sur des champs si divers, celui de son disciple et de son digne successeur, M. Jean-Jacques Lefebvre, dans la *Revue du Barreau*, a certainement été le plus complet.

M. Massicotte était essentiellement un modeste qui travaillait par amour du travail et de la recherche. Non seulement, il ne souhaitait ni les honneurs, ni la notoriété, mais il les redoutait et les fuyait. Il ne conviendrait pas cependant de satisfaire cette modestie si rare et de laisser dans l'ombre celui qui a fait revivre tant de Canadiens appartenant à la petite histoire de chez nous.

Surtout en ce qui concerne notre ville, M. Massicotte était un guide érudit d'une inépuisable obligeance. Il pouvait nous renseigner, et il le faisait volontiers, sur les demeures des anciens quartiers de Montréal et sur ceux qui les avaient habités.

Il ne faut pas oublier, et pour notre part nous n'avons garde de le faire, qu'il fut pendant quelque temps associé à nos publications, d'abord comme directeur du *Samedi* alors qu'il succédait à M. Pierre Voyer, puis en qualité de premier rédacteur en chef de la *Revue Populaire*.

Mais ce qui devrait contribuer davantage à conserver chez la jeune génération le souvenir de cet éminent historien, c'est sans doute la transformation qu'il a opérée, il y a une vingtaine d'années, dans l'organisation de notre fête nationale. Jadis, la procession de la Saint-Jean Baptiste était un simple défilé de fanfares et d'associations paroissiales. Grâce à M. Massicotte et à ses associés: MM. J.-B. Lagacé et Elzéar Roy, elle est devenue pour tous, grands et petits, Canadiens et étrangers, une vivante leçon d'histoire.

T. F.

AVANT LA FIN DES VACANCES

Il ne s'agit pas ici de préparatifs purement pratiques auxquels tout le monde pense, mais de ceux d'ordre moral ou se rapportant à la santé du futur écolier.

Plusieurs mois avant de mettre un enfant à l'école pour la première fois, il faut lui en parler d'une façon toute naturelle. L'école est un endroit que tous les enfants intelligents doivent fréquenter. Ils y rencontreront de gentils camarades, et d'amusantes récréations en commun compenseront pour les heures plus sérieuses, mais intéressantes elles aussi, qu'il faudra consacrer aux devoirs et aux leçons.

Si le petit écolier a un voisin plus âgé qui fréquente la même école, il sera avantageux, au moins dès les débuts, qu'ils s'y rendent ensemble. Autrement, allez le reconduire vous-même, pendant quelque temps. Dès qu'il connaîtra la route et témoignera le désir de faire le trajet seul, ne vous y opposez pas. Quant au retour, si vous devez aller le chercher à l'école, ou seulement vous rendre à sa rencontre, soyez très explicite en ce qui concerne l'heure et aussi l'endroit précis où vous devez vous retrouver.

Il est recommandé de faire examiner un enfant par un médecin avant de l'envoyer à l'école, surtout si on doit le mettre pensionnaire. Il sera également prudent de se rendre chez le dentiste. Le directeur de l'école, auquel d'ailleurs il est bon de conduire l'enfant à l'avance afin qu'il se familiarise un peu avec le milieu dans lequel il sera appelé à vivre, vous dira si les écoliers doivent être vaccinés avant ou après la rentrée des classes.

Un mois environ après le début de l'année scolaire ou, si vous le préférez, dès l'arrivée du premier bulletin, il serait bon d'aller faire la connaissance du professeur de votre enfant, non pour lui prodiguer des conseils, mais pour lui prouver que vous entendez suivre son élève de près et collaborer avec ceux auxquels vous avez confié le soin de son instruction. Ne vous attendez pas à ce que ce professeur soit un génie, ni à ce qu'il accomplisse des miracles. Ce que vous n'avez pu obtenir à la maison, il ne lui sera pas facile de l'obtenir à l'école, alors qu'il a sous ses soins vingt, peut-être trente gamins indisciplinés.

Ceci m'amène à dire que les parents ne devraient pas tarder à se rendre compte du choix d'amis qu'a fait leur enfant, car les camarades ont, dans la formation du caractère, une influence qui n'est guère moindre que celle du maître. Même si cela cause un peu d'embarras et un surcroît d'ouvrage, dites au petit écolier d'inviter quelques amis à venir passer une après-midi de congé avec lui. Vous aurez ainsi l'occasion de les observer de près et vous ferez à votre enfant un immense plaisir: la plupart des petits sont très fiers de leur maison, de leurs joujoux et plus encore, bien qu'ils ne l'admettent pas toujours ouvertement, de leurs parents. Dès l'âge le plus tendre, ils s'ingénient à les imiter, le désir de leur ressembler persistera-t-il avec les années? En d'autres termes, un fils est-il porté à suivre la même carrière que son père? Il faut bien admettre que la chose est plus rare qu'autrefois. Cela s'explique

par le fait que de nouvelles carrières s'offrent maintenant au choix des jeunes, et surtout parce qu'il souffle sur toute cette génération un esprit d'indépendance qui pousse les moins de vingt ans à affirmer leur personnalité en se montrant aussi différents que possible de ceux qui les ont précédés dans la vie.

Il est évident que c'est une déception pour un père qui a établi, à force de travail, une solide maison de commerce ou un excellent bureau d'avocats, de voir son fils s'écarter du chemin facile et sûr qu'il a tracé pour lui. Pour s'efforcer d'éviter cette regrettable éventualité, le meilleur moyen semble être d'intéresser tout jeune un enfant aux travaux de son père, et même de paraître le consulter sur les problèmes que ce dernier est appelé à résoudre. Si cette façon de procéder ne réussit pas, n'insistez pas, et laissez-le suivre sa vocation. Dites-vous bien qu'il a des chances d'y réussir, et que cela vaut mieux que d'être un commerçant qui n'entend rien aux affaires, ou un avocat qui baille sur son code...

S. D.

JEUNES MENAGES

Il y a eu durant la guerre une épidémie de mariages hâtifs, irraisonnables et irraisonnés. Ce n'est pas de ceux-là que je compte plaider la cause, ici. Tout ce qu'on peut conseiller aux parents à leur sujet, c'est de se souvenir qu'eux aussi ont été jeunes et inconséquents, que la guerre a bouleversé bien des vies, et qu'il est inutile de se révolter contre le fait accompli, surtout si des enfants sont nés de ces unions mal assorties.

Je veux parler des mariages contractés d'une façon normale, entre jeunes gens qui se conviennent et qui s'aiment depuis longtemps déjà. Il arrive que des fiançailles se prolongent indéfiniment parce que la situation du jeune homme n'est pas assez rémunératrice pour faire vivre un ménage et des enfants. Un problème de conscience se pose alors aux parents des fiancés: doivent-ils les faire patienter? les laisser se marier et avoir de la misère? leur promettre une rente qui leur permettra de se tirer d'affaire? Il est évident que je prends pour acquit que cette union leur sourit à tous les autres points de vue et que le manque d'argent est la seule objection sérieuse.

D'autre part, il ne faut pas oublier que bien des parents sont incapables de fournir l'aide nécessaire sans s'imposer de lourds sacrifices qui ne conviennent pas à leur âge. Il en est même à qui le mariage d'un fils ou d'une fille gagnant sa vie et payant une pension à ses parents causera une certaine gêne financière. Ce n'est ni aux uns ni aux autres que ces réflexions s'adressent.

Je pense plutôt aux parents qui ont élevé leur fille dans un confort qui est presque du luxe et qui se résignent facilement à la voir se priver sur tout et faire les plus durs travaux domestiques. Si ces parents-là donnaient chaque mois à leur fille le même montant qu'ils employaient à lui acheter des toilettes, croyez-moi, cela suffirait peut-être à équilibrer un budget auquel il ne manque pas grand-chose et à empêcher le jeune ménage de s'habituer aux dettes.

De même, quand survient une maladie, les parents doivent aider à la guérison du malade en lui assurant, avec les soins, la tranquillité d'esprit.

Encore une fois, ce n'est pas du luxe qu'on leur demande, mais de procurer à leurs enfants un minimum de confort. Peut-on vraiment traiter de luxe une vacance de deux semaines dans un modeste hôtel de campagne? Je ne le crois pas. Je pense même que pour tous ceux qui travaillent, c'est une nécessité. Je ne parle pas seulement du travail du mari, mais aussi des soins du ménage. N'est-ce pas que c'est bon de ne pas avoir à faire le marché? de ne pas préparer soi-même les aliments? et surtout d'ignorer jusqu'à la dernière minute quels plats composent le menu?

Maintenant que nous espérons les parents convaincus qu'ils n'emportent pas leur argent dans leur tombe, demandons de quelle manière ils doivent venir en aide au jeune couple. Il peut s'agir d'une rente mensuelle fixe, ou du paiement du loyer fait directement par les parents, ou de cadeaux en argent donnés à l'occasion des fêtes ou dans des circonstances où il est difficile de joindre les deux bouts et qui ne sont pas comprises dans le budget habituel du jeune ménage: maladies, vacances, etc. Il est évident que les parents sont libres d'agir à leur guise, pourvu qu'ils ne blessent pas la fierté légitime des jeunes gens et ne nuisent pas à l'ambition du mari. Il ne faut pas non plus qu'ils laissent voir que ce don est pour eux un sacrifice et, s'il s'agit d'une rente mensuelle, ils doivent la payer à date fixe. Autant que possible, quand l'argent est destiné à un usage déterminé: loyer, frais de médecin, ou hôpital, il vaut mieux, à moins d'objections sérieuses, déposer la somme au compte du mari et lui permettre de signer lui-même le chèque.

Les devoirs des parents ne finissent pas avec le mariage de leurs enfants, pas plus que leur affection pour eux, et c'est justement leur cœur qui doit, en dernier ressort, les guider dans la manière la plus effective d'assurer le bonheur de ceux auxquels ils ont donné la vie.

H. B.



Ci-dessus, des objets évoquant le souvenir du Mahatma Gandhi. Ces objets, et bon nombre d'autres, seront conservés à Birla House, à New Delhi, que la piété de ses disciples compte transformer en un véritable musée. Gandhi habitait Birla House et c'est dans le jardin de cette demeure qu'il fut lâchement assassiné par un jeune fanatique, le 30 janvier dernier. On voit ici la montre de Gandhi, son livre de prières, ses lunettes, ses sandales et divers autres objets dont il faisait un usage quotidien. A droite, la pièce où travaillait le Mahatma Gandhi, toujours très actif malgré son grand âge.



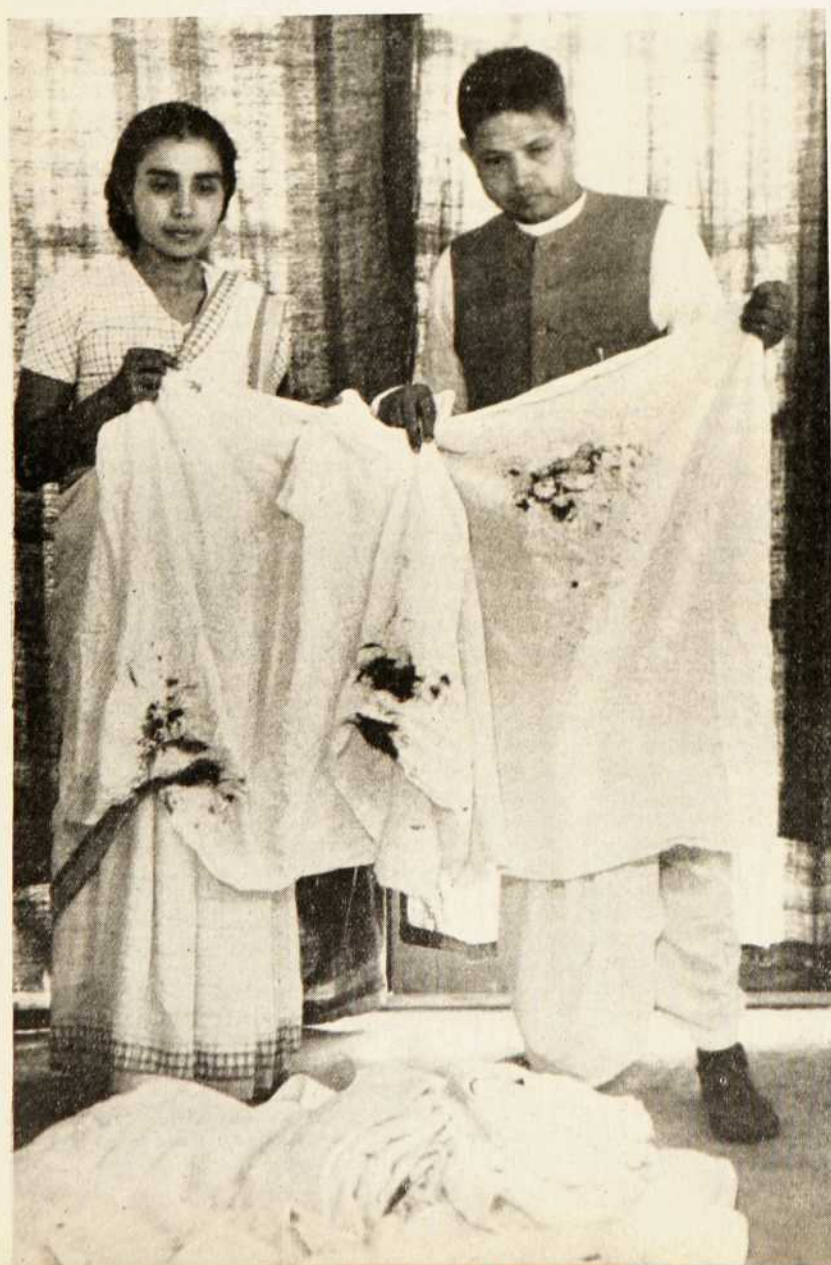
LE LIBÉRATEUR DE L'INDE

LE 30 JANVIER dernier, à New Delhi, dix jours après la fin de son 104^e jeûne, Gandhi a été assassiné par un jeune fanatique hindou, alors qu'il allait à ses prières, à Birla House, demeure d'un milliardaire hindou où il séjournait. Atteint à la poitrine, le mahatma n'est pas mort sur le coup, mais, malgré les soins que lui ont prodigués les médecins appelés en toute hâte auprès de lui, il a succombé peu après. Il était âgé de 79 ans.

Dans un long récit intitulé : *Voyage parmi les guerriers*, Mme Eve Curie a longuement raconté une entrevue qu'elle eut avec l'apôtre de la non-violence, et voici comment elle nous le décrit : « Je suis conduite dans une pièce très claire donnant sur le jardin. Il n'y a qu'un seul meuble, un matelas large, épais, et entièrement recouvert d'un drap blanc. Sur ce matelas est accroupi, ses jambes minces et nues croisées devant lui, un des hommes les plus frêles et des plus puissants du monde. M. Gandhi est encore plus petit, encore plus mince que je ne pensais. Sa tête triangulaire est petite, presque chauve, avec de grandes oreilles, un grand nez, et une courte moustache grise au-dessus d'une lèvre supérieure très mince qui contraste avec la grande épaisseur de la lèvre inférieure. Sa bouche expressive égrène avec distinction les mots anglais énoncés clairement et lentement, de cette fameuse voix dont Nehru écrit « qu'elle est douce et aimable avec de l'acier caché quelque part. » Par quelque mystérieux moyen, Gandhi impressionne énormément. Il me rend immédiatement très timide et j'ai l'impression qu'il peut lire à travers moi. Pourtant, il n'est nullement solennel. Derrière ses lunettes démodées, bordées de métal, ses yeux intelligents sont malicieux et amicaux. Il y a de la gentillesse aussi dans son sourire et un merveilleux sens de l'humour. Je n'ai jamais rencontré personne qui ait autant de charme que le Mahatma. »

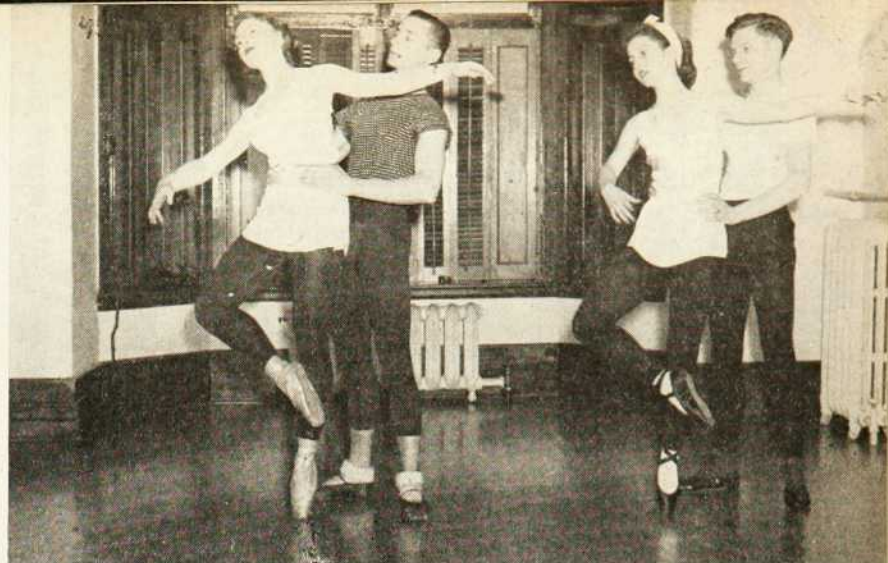
Gandhi était né dans une famille aisée où il avait reçu l'éducation la plus stricte et la plus traditionnelle. Après avoir étudié à l'Université d'Ahmedabad, il suivit les cours de celle de Londres. Il devint avocat et pratiqua à Bombay pendant deux années. Mais il quitta le prétoire très vite pour se mêler de près à ses contemporains et apprendre à les connaître. Il voulut vivre la vie des émigrants qui quittaient l'Inde pour l'Afrique australe. Il resta pendant près de vingt ans dans ce pays lointain, défendant ses compatriotes, se dévouant à leur cause, partageant leurs malheurs et leur détresse. C'est durant cette période qu'il prépara son action en faveur de la libération de l'Inde où il revint au début de la première guerre mondiale. Il allait désormais y vivre d'une vie simple, consacrée à la prière, à la prédication. Par l'austérité de ses moeurs, par son extraordinaire présence, Gandhi ne devait pas tarder à devenir un personnage représentatif, à la fois un chef religieux et politique.

Ci-contre, les vêtements tachés de sang que portait Gandhi le jour où il fut assassiné. Ces vêtements sont pieusement conservés par M. Devdass Gandhi et le docteur Nayer. Atteint à la poitrine, le Mahatma n'est pas mort sur le coup, mais malgré les bons soins que lui ont prodigués les médecins appelés en toute hâte auprès de lui, il n'a pas tardé à succomber à sa grave blessure.





Groupe d'ensemble des jeunes élèves de l'Ecole de Danse de M. Gérald Crevier.



De gauche à droite, Françoise Sullivan, Jacques Delisle, Aline Legris et Paul Doré.

NYMPHES OU SYLPHIDES

par CÉCILE LEMIEUX

ELLES SONT SIX, toutes jeunes, jolies, charmantes. Elles ont des gestes gentils et des manières d'heureuses jouvencelles. Elle ne marchent point ou si peu mais dansent beaucoup et leur maintien est tout empreint de grâce. Il arrive parfois qu'elles s'amuse avec les nuages ou le rêve; elles se revêtent alors de tulle aussi blanc que la neige, puis évoluent sur des pelouses et des fleurs imaginées par elles, puis appellent dans une « attitude élevée » la lune, leur soeur.

Nymphes ou Sylphides? Les deux. Mais ce qui est encore plus extraordinaire c'est qu'elles sont des nymphes vivantes, de vraies jeunes filles ayant dix-huit ans, habitant Montréal, et étudiant comme toutes les autres.

Je veux aujourd'hui signaler un événement très important de ces jeunes disciples de Therpsicore: leur entrée officielle à la Royal Academy of Dancing de Londres, dont elles sont dorénavant membres après avoir subi les épreuves d'admission.

La Royal Academy of Dancing de Londres a en effet envoyé ici à Montréal, un professeur de haute renommée en même temps qu'une danseuse de grande classe: Madame Freda Grant, à qui ces jeunes filles doivent leurs succès.

C'est la première fois dans l'histoire de la Danse au Canada que se produit un événement d'une telle importance; la Royal Academy recrute jusque dans la lointaine patrie canadienne les sujets qu'elle sait aptes à devenir peut-être de grandes vedettes et dignes d'entrer dans une des plus hautes institutions du monde de la Danse.

C'est là une chose dont on peut s'enorgueillir et il faut souhaiter qu'en acceptant des sujets de chez-nous, la Royal Academy trouve des élèves de talent.

Les élèves ont déjà donné leurs preuves. Depuis plusieurs années elles travaillent sous la direction de Gérald Crevier, et n'ont pas cessé un seul instant de poursuivre leur idéal.

[Suite à la page 50]



Aline Legris



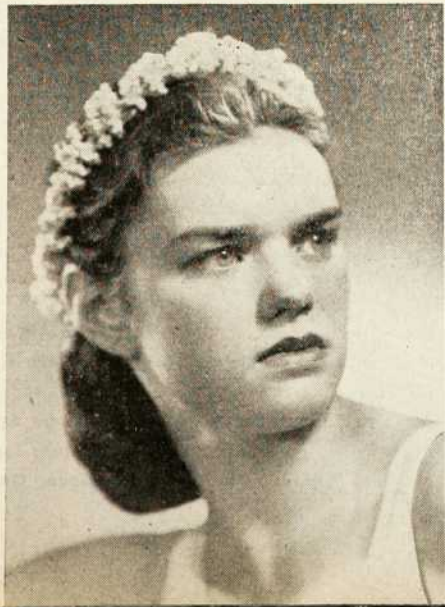
Charlotte Wellock

Kathryn Conlin

Lise Gagnier

Pierrette Imbleau

Suzanne Blier





Ci-contre, à gauche, une scène d'atterrissage assez surprenante, alors que le célèbre pilote et savant renommé, André Labarthe, s'apprête à poser son hélicoptère sur le toit du magasin à rayons bien connu: La galeries Lafayette. Labarthe n'avait pas plus tôt accompli cet original exploit, qu'il était accueilli sévèrement par un gendarme qui lui dressait un procès-verbal parce qu'il avait enfreint la loi du pays.

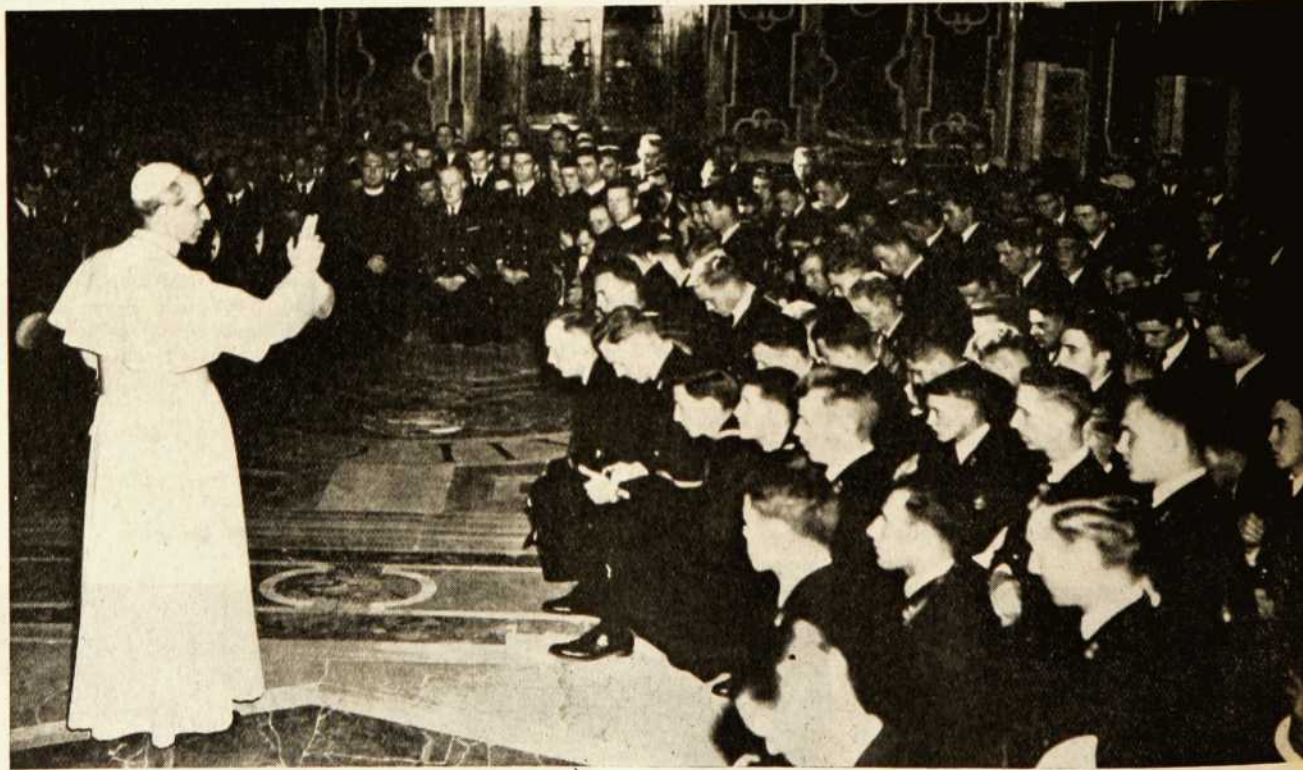


Ci-dessus, des spécimens du nouvel avion à propulsion par jet, le Lockheed Shooting Star. Ces avions, les plus modernes et les plus perfectionnés du genre, sont fabriqués dans les usines Lockheed, à Van Wys, en Californie. Ils seront employés à la protection et au besoin à la défense des Etats-Unis, soit sur le territoire américain, soit outremer. Ils peuvent atteindre une très grande vitesse qui dépasse même 600 milles à l'heure.



Ci-contre, à gauche, Mme Freida B. Hennock, de New-York, est avocat et fait partie de la Commission Fédérale des Transports. Elle montre sa nomination à M. Wayne Coy, président de la Commission.

ÇA et LA L'IMAGE

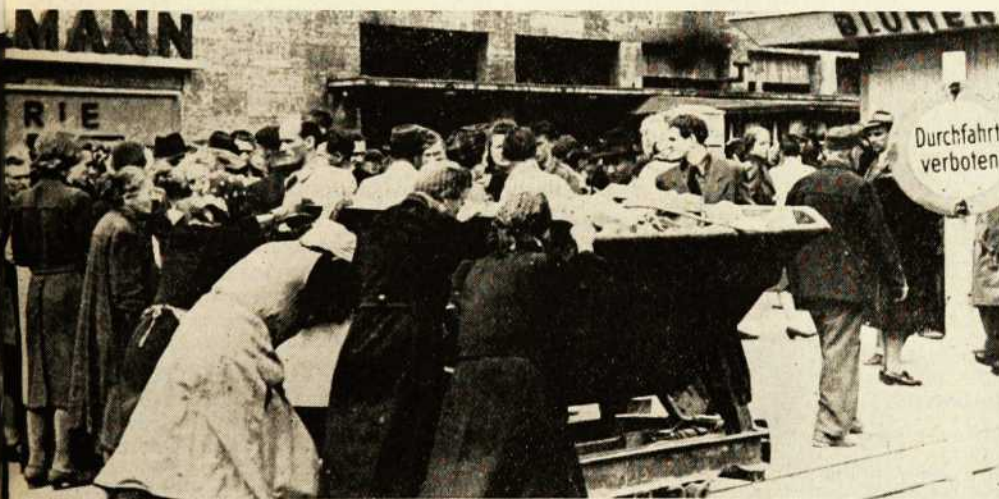


Ci-contre, à gauche, John Snyder, de Washington, exhibe non sans fierté le chèque le plus considérable qui ait jamais été tiré, soit 7 billions 500 millions de dollars. Cette somme imposante sera placée dans des certificats appartenant à The Unemployment Trust Fund. — Ci-dessus, Sa Sainteté le Pape Pie XII bénit les officiers des navires américains en service dans les eaux italiennes. Ces marins avaient sollicité une audience privée au Vatican. On les voit recevoir la bénédiction papale.

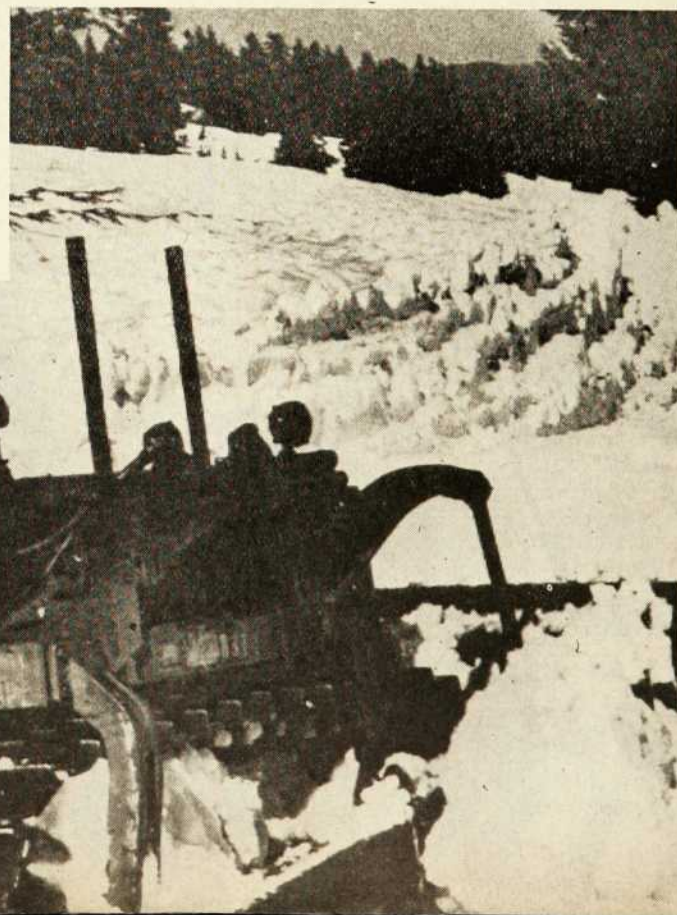
Ci-dessous, il n'y a aucune ressemblance apparente entre l'agent Martin Curnan et le petit Bo-Peep de la légende. Pourtant, Curnan a déployé beaucoup d'activité et de dévouement à rassembler 18 agneaux trop fringants.



Ci-dessus, tout en haut, le gouverneur de New-York et Mme Dewey sont résignés à vivre sous les yeux du public, au moins d'ici à l'élection présidentielle. Les Dewey sont ici photographiés, à l'issue du service religieux, avec leurs deux fils: John et Thomas, et le pasteur de l'église de Quaker Hill. — Plus bas, une scène dans les bureaux administratifs de la zone russe de Berlin, alors que les Allemands doivent obtenir un laissez-passer avant d'y pénétrer.



Ci-dessus, une scène de rue à Berlin. Elle illustre la situation économique actuelle: tandis que les Allemands travaillent pour se conformer aux prescriptions des autorités russes, des spéculateurs éhontés font du marché noir et spéculent avec la nouvelle monnaie. Les femmes, que l'on voit au premier plan, s'efforcent de pousser un camion rempli de débris provenant des quartiers détruits durant la guerre. — Ci-contre, à l'époque où les Etats du sud traversent une vague de chaleur intense et prolongée, des monceaux de neige sont accumulés sur les sommets élevés de la Californie. A un tel point qu'il a fallu remettre à plus tard le tournoi annuel de ski organisé par le Mount Lasser Ski Club. En attendant, la machine à déneiger fait du bon travail.



ROMAN POLICIER

L'HOMME DU MARDI

par HENRY-MUSNIK

Dessin de JEAN MILLET



Une véritable fatalité s'acharne sur l'un des coupables, poursuivi sans cesse par un fin limier. Un événement imprévu modifie le plan de l'inspecteur de police, qui découvre un ruissellement de bagues et de colliers éblouissants dans un endroit très simple.

L'HOMME était allongé sur l'herbe et paraissait dormir. Il était correctement vêtu, voire même assez élégamment. C'était sur le côté de la route qui va de Vaucresson à Rocquencourt et qui traverse un riant petit bois.

Un ou deux promeneurs l'avaient remarqué dans le fossé et s'étaient même arrêtés, vaguement inquiets. Mais la respiration régulière de l'inconnu était rassurante et ils avaient passé outre.

Il remua légèrement. Puis il ouvrit les yeux, et finalement il s'assit péniblement. Il se passa la main sur la tête. Une forte migraine lui tenaillait les tempes. Il se demanda ce qu'il faisait là.

Puis un brusque souvenir lui revint.

— Ma serviette !...

La voix étranglée, il répéta cette exclamation. Il tenta de se mettre debout, mais ses jambes étaient faibles et il trébucha. Il dut se rasseoir. Une sueur froide lui coulait le long de l'échine.

— Ma..., ma serviette !...

Il se mit à bégayer des mots confus. Son visage exprimait un désespoir intense. Il resta accablé durant de longues minutes, puis, les forces lui revenant progressivement, il parvint à s'équilibrer et se mit à marcher.

Il était parti en direction de Rocquencourt. Un quart d'heure plus tard, il abordait quelqu'un du pays :

— Pouvez-vous me dire où... où est la gendarmerie ?

L'autre le dévisagea. Il avait l'air hagard :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— On m'a attaqué... On m'a dévalisé...

— Bon Dieu !... Où ça ? Dans le bois ?

L'homme fit un geste de confirmation. Il éprouvait les plus grandes peines pour s'exprimer. Il eut une sorte de hoquet et répéta :

— Où est la gendarmerie ?

Quand l'inconnu ressortit du bâtiment officiel, il était toujours aussi accablé. On avait enregistré sa déclaration, mais on lui avait fait savoir que cela regardait la Sûreté de Paris.

Il était six heures et demie lorsqu'il pénétra dans un élégant magasin de bijouterie de la place Vendôme, la maison Guernier et Cie. Il avait l'air plus calme, il avait remis de l'ordre dans ses vêtements et sa coiffure. Mais son expression était toujours aussi angoissée.

Un homme assis à un bureau compulsait des papiers. Il leva la tête et sourit :

— Ah, vous voilà, Marinel!... Alors?... Est-ce que?... Mais..., mais..., vous en avez une tête!

— Je..., oui, Monsieur Guernier... Je... Il faut que je vous parle!...

M. Guernier se leva d'un mouvement brusque. Il craignait de comprendre. Son regard se fit interrogatif, son visage durcit.

— On vous a volé?

— Oui... On m'a tout pris!

Le bijoutier poussa une exclamation étranglée.

— Jacques!... Jacques!... Viens un peu ici!

Jacques était son frère et associé. Il apparut. Robert Guernier lui désigna l'employé principal qui venait de rentrer.

— Regarde l'aspect de Marinel... Sais-tu ce qu'il vient de m'apprendre? Les bijoux!... Dépouillé... Six cent mille francs qui disparaissent!

Le personnel s'assemblait autour d'eux. M. Robert Guernier eut un mouvement d'impatience. C'était l'heure de la fermeture.

— Vous pouvez vous en aller... Naturellement, Marinel restera pour nous donner des détails.

— Jacques s'exclama:

— Il faudrait téléphoner là-bas, à l'Ermitage... Rémond doit s'y trouver toujours...

— Oui... Oui... Occupe-toi de ça.

Paul Marinel les regardait tour à tour d'un air hébété. Les deux associés s'affairaient. Puis, quand ils furent seuls avec leur employé, ils s'installèrent en face de lui:

— Voyons... Comment est-ce arrivé? demanda brièvement l'ainé, Jacques.

Paul commença à parler d'une voix morne et lasse.

Le chef de service de la Sûreté nationale qui reçut Jacques Guernier le pria d'attendre un instant:

— Je vais convoquer l'un de mes hommes, dit-il. L'inspecteur Ruffin. Ceci m'évitera de lui répéter les faits, d'autant plus qu'il vaut infiniment mieux qu'il les tienne de votre propre bouche...

Il sonna et ordonna qu'on lui envoyât Ruffin.

C'était un petit homme tout rond, l'air jovial, le visage rose surmonté d'une chevelure drue et grise. Il ressemblait beaucoup plus à un petit rentier paisible qu'à un limier chargé de traquer des bandits.

Les présentations faites, le chef articula:

— Nous vous écoutons, Monsieur Guernier.

On entendait ensuite Paul Marinel, l'employé, qui avait été convoqué pour une heure plus tard.

— Voici, commença M. Guernier. Il y a quelque temps — deux mois environ — nous avons reçu au magasin la visite d'un monsieur très élégant qui demanda à parler à la direction. Mon frère et moi le reçûmes ensemble et il nous informa qu'il était chargé, par un grand personnage de la haute société sud-américaine, d'acheter des bijoux de valeur. Bien entendu, souligna M. Guernier, nous ne sommes ni des novices, ni des naïfs et, dès les premiers mots, nous nous étions promis de nous tenir sur nos gardes...

Ruffin eut un petit mouvement de tête approbatif.

— N'est-ce pas? souligna le bijoutier. C'est un procédé classique d'entrée en matière de certains escrocs.

— Exactement.

— Mon frère et moi échangeâmes, à la dérobée, un coup d'oeil qui nous prouvait mutuellement que nous avions eu la même pensée. Or, comme si l'homme avait deviné nos sentiments, il nous expliqua que nous n'avions rien à craindre. Oui, il tira paisiblement de sa poche un carnet de chèques, en même temps qu'une lettre de crédit sur une grande banque.

— Tiens! Tiens!

— Il nous dit également que le personnage en question se trouvait actuellement en Italie. Notre visiteur — qui affirmait être son secrétaire particulier — l'avait précédé en France où il était chargé, dit-il de louer quelque somptueuse villa à Saint-Cloud, Garches ou Vaucresson, enfin, de ce côté-là. Pour le moment, il était descendu dans une hostellerie, l'Ermitage de Vaucresson, et il s'occupait de rechercher la résidence de son maître.

— Bon, murmura Ruffin en prenant des notes.

— Ce M. Lenoir, Jean Lenoir, reprit M. Guernier, nous demanda s'il nous serait possible, le moment venu, de lui envoyer, à l'Ermitage, un employé avec les bijoux à présenter...

— Comment s'appelait son patron?

— Il ne nous l'a pas dit. J'ai posé la question, il m'a répondu en souriant

que ce grand personnage tenait à son incognito, mais comme nous n'aurions, somme toute, affaire qu'à lui, Jean Lenoir, cela n'avait aucune importance. Plus que jamais, mon frère et moi nous promettions d'ouvrir l'oeil.

— Hum... Comment était-il ce secrétaire?

— De taille moyenne... Un léger embonpoint. Très, très chic. Il portait même à son petit doigt une bague avec un beau solitaire. Je l'avais remarqué. Il paraissait environ quarante-cinq à cinquante ans.

— Entièrement rasé? Je parie que non...

— En effet, confirma M. Guernier, il portait une petite barbiche en collier. Et des lunettes...

— Un grimage classique, marmonna Ruffin.

— Sans doute. Mais je vous répète que mon frère et moi étions sur nos gardes, prêts à refuser de donner suite à l'affaire au moindre indice équivoque, à la moindre suspicion.

— Oui... Et qu'advint-il, ensuite?

— Il revint nous voir plusieurs fois. Quatre fois exactement. Il arrivait, chaque fois, dans une auto qu'il conduisait lui-même. Il l'avait louée dans le voisinage.

— Vous vous étiez renseigné?

— Je pense bien! J'avais également vérifié son adresse. Tout était clair, net, précis, je dirai même rassurant. Il avait payé son mois d'avance, en arrivant, et continué d'agir de même manière pour tout. Il était très bien considéré à l'hostellerie. Aujourd'hui, il arriva tout de suite après déjeuner. Il nous montra un télégramme daté de Rome annonçant que son maître avait pris l'avion de nuit et qu'il arriverait probablement à une heure de là.

— Je vais donc emmener votre employé, ajouta-t-il. Il emportera les bijoux à soumettre...

— Où cela?

— Mais, à l'Ermitage... Le paiement se ferait immédiatement. Une fois le choix terminé, mon employé reviendrait à Paris avec ce M. Lenoir qui donnerait ordre à la banque de faire virer à notre compte la somme correspondant à l'achat. Et ce serait seulement à ce moment que Marinel remettrait les bijoux.

"Ceci, ajouta M. Guernier, me parut rassurant et, d'accord avec mon frère, je remis à mon employé une serviette de cuir contenant une douzaine d'écrins que m'avait désignés M. Lenoir.

— Et qu'est-il arrivé à M. Marinel?

— Il vous le confirmera lui-même tout à l'heure. Il nous a déclaré que tout s'était passé sans encombre jusqu'à Saint-Cloud. Son compagnon se montrait fort amical. M. Lenoir lui offrit une cigarette, en alluma une autre. Puis il continuèrent de rouler. Et quand il se réveilla, il n'y avait plus personne! Il était sur le bord de la route...

Ruffin regarda le bijoutier.

— Le coup classique, dit-il. Une cigarette droguée...

— Oui. Et pourtant Marinel se méfiait!

— Pas suffisamment!

— Hélas!... On ne pense pas à tout. Il m'a dit — et il vous le répétera — qu'il avait attendu que Le-

noir allumât sa propre cigarette et en tirât quelques bouffées avant de se décider à l'imiter.

— Le bandit avait bien combiné son coup. Je suppose que toutes ces cigarettes, sauf celle qu'il a soigneusement choisie lui-même, étaient trafiquées. En tout cas, le vol a été diablement réussi...

M. Guernier poussa un long soupir.

— Pourtant, reprit-il, j'avais pris tant de précautions! Ainsi, j'avais chargé un autre de mes employés, M. Rémond, de filer le plus rapidement possible à l'Ermitage pour y attendre les deux hommes et y rencontrer fortuitement Marinel pour lui prêter main forte en cas de complication inattendue...

— Ah! Ah! Très bien. Cet employé n'était pas connu du secrétaire?

— Non, certes. Mais il l'avait fort bien remarqué, en revanche. Je le lui avais montré déjà précédemment.

Ruffin eut un nouveau geste d'approbation.

— Excellente initiative, en vérité. Mes compliments, Monsieur Guernier.

— Dès que je vis reparaitre Marinel, le soir, continua le bijoutier, je demandai à mon frère de téléphoner à l'Ermitage pour demander Rémond. On répondit que le personnage correspondant à ce signallement était parti. Je demandai également M. Lenoir, quoique je ne me fisse aucune illusion à son sujet. Il était parti aussi.

— Les deux ensemble? s'exclama Ruffin.

M. Guernier sursauta, comme frappé par une idée.

— Mon Dieu!... Je n'y avais pas pensé! Maintenant, cela me revient... Est-ce que? Non, ce n'est pas possible!...

A cet instant le téléphone résonna dans la pièce. Le chef de service prit l'appareil.

— Allo? oui... Qui? M. Guernier? Je lui passe le récepteur...

Il tendit l'objet en murmurant:

— C'est votre frère qui vous demande...

— Allo? cria Jacques Guernier. C'est toi, Robert?... Tu dis?

Un silence suivit pendant que le bijoutier écoutait... Quand il raccrocha, il annonça avec un soupir de soulagement:

— Rémond est rentré à la bijouterie vers sept heures. Ne trouvant personne, il a couru chez mon frère qui habite tout près. Il a quelque chose d'important à communiquer. Il va venir tout de suite...

On annonça Paul Marinel. Il ne put que répéter exactement le récit que son patron venait de faire à l'inspecteur. Puis ce fut l'arrivée de Rémond. Un garçon au visage franc et ouvert. Plus jeune que Marinel.

— J'étais arrivé à l'Ermitage, dit-il, dix minutes à peine avant que M. Lenoir n'apparût.

— Vous n'avez pas été surpris de le voir seul?

— Oh si!... Je ne savais que penser...

— Il devait avoir pourtant la serviette aux bijoux! s'exclama impérieusement Jacques Guernier.

— Non, patron. Et cela m'a rassuré. J'ai pensé que l'affaire avait été rompue à la dernière minute.

— Qu'est-ce que vous avez fait alors? demanda Ruffin.

— Mon intention était de rentrer tout de suite. Mais l'attitude de Lenoir me sembla bizarre. Il paraissait très pressé. Il était monté au galop dans sa chambre. Puis il en est redescendu. Néanmoins, je me rendis à la gare de Vaucresson. Là, je le remarquai sur le quai, juste au moment où le train de Paris allait partir. Il sauta dans un compartiment.

Rémond parlait avec clarté, sans hésitation. On sentait que ses souvenirs étaient très nets.

— Je ne sais pourquoi, dit-il, une intuition me poussa à le surveiller et à le suivre, une fois arrivé à la gare Saint-Lazare.

Ruffin lui lança un regard de sympathie.

— Bien joué, mon ami... Vous avez rendu, sans vous en douter, un fameux service à vos patrons. Où est-il allé?

— Il a pris le métro, il est sorti à la station Montparnasse, il est entré dans une maison de la rue Littré...

— Vous êtes certain qu'il ne vous avait pas repéré?

— Sûr et certain, affirma Rémond. Il ne s'est jamais douté qu'il était suivi depuis Vaucresson. Il n'a pas eu l'occasion de me remarquer. A aucun mo-

[Lire la suite page 14]

SEPTEMBRE

*Soirs qui viennent plus tôt du ciel plus bas; septembre;
Première effeuillage des choses vers le ciel;
Premiers départs ailés dans l'innombrable vol
Parti des arbres, en essaims de pourpre et d'ambre.*

*Premier retour au livre oublié dans la chambre;
Seuls vrais repos plus frais sur l'oreiller plus mol;
Apaisement profond des sens, que l'Eté fol
Exaspéra; bonheur vague de chaque membre...*

*Automne cher! saison propice au souvenir
Comme un vieil air joué dans l'âme allant finir!
Je ne t'ai pas toujours goûté, je m'en étonne,*

*Puisque aujourd'hui, pareil en mes regrets nombreux,
Pour me sentir le coeur déçu moins malheureux,
Il me suffit d'un peu de musique et d'automne!*

(L'Ame solitaire)

ALBERT LOZEAU

Dessin de
JEAN MILLET



"Oui, je vous aime justement beaucoup trop, Brigitte! Je ne fais pas exprès de vous torturer, comme je n'ai pas fait exprès de vous aimer!"

LE PERROQUET SOUS LE PORTRAIT

Nouvelle par Thérèse Lenotre

Je ne veux pas entrer en paria dans votre famille, Brigitte, et je n'ai pas du tout l'intention de vous enlever. Je vous épouserai aux yeux de tout le monde, ou je ne vous reverrai plus. Voilà.

Didier rejeta sa tête en arrière. Sa phrase résumait une longue discussion. La lèvre boudeuse, les yeux brillants de l'éclat de ses vingt ans, il regarda, de sa haute taille, le petit visage pâle de Brigitte.

— Vous n'allez pas vous évamouir dans la rue, au moins, dit-il.

Elle le considéra horrifiée. Les voitures qui roulaient sur la chaussée, les gens qui la croisaient lui semblaient de vagues fantômes. Elle était dans un autre monde; le monde de ses pensées. Elle gémit:

— Vous n'êtes pas un homme, Didier.

Didier haussa les épaules. Il se sentait assez sûr de lui pour faire front à toutes les injures.

— C'est justement parce que je suis un homme que je vous parle ainsi, dit-il.

— Alors, vous ne m'aimez pas.

Il la prit par le bras et lui fit traverser le boulevard comme à un enfant. Les boutiques commençaient à s'éclairer.

— Je vous aime justement beaucoup trop, dit-il. Et je n'aimerais pas d'autre femme que vous. Aussi il se peut très bien que je ne me marie jamais.

Brigitte poussa un petit cri.

— Vous faites exprès de me torturer, Didier.

— Je pourrais vous répondre la même chose, Brigitte. Ne vous jetez pas dans cet échafaudage. Je ne fais pas exprès de vous torturer, comme, croyez-le bien, je n'ai pas fait exprès de vous aimer.

— Oui, dit Brigitte, avec une subite douceur dans la voix, c'est venu tout seul: pour moi aussi. Vous vous souvenez de notre première partie de tennis?

— Je me souviens de tout, répliqua Didier.

Son visage restait tendu tandis que celui de Brigitte reflétait un vague sourire.

— Après, nous nous sommes retrouvés au skating, vous vous rappelez, Didier?

— Oui, et après, votre grand-mère a refusé de me recevoir. Pourquoi?

Le pourquoi sonna si dur qu'il résonna comme un coup sur le coeur de Brigitte. Elle leva un regard de reproche vers le grand garçon qui marchait à côté d'elle.

[Lire la suite page 47]



Beaucoup de Poulet — mijoté lentement pour donner un bouillon de poulet savoureux — voilà le secret de cette délicieuse soupe du bon vieux temps. Les nouilles aux oeufs dorées et les tendres morceaux de poulet qu'elle contient aident à en faire le plat principal de beaucoup de repas d'été.

SOUPE AU POULET ET NOUILLES *Campbell's*


Pour les dimanches et lanches d'été
Ce bon conseil VOUS est donné !

*CHOISISSEZ LA SOUPE
POUR
VOTRE PLAT CHAUD*



Un plat principal copieux — c'est en vérité cette soupe aux légumes, avec ses quinze légumes potagers et son bouillon de boeuf nourrissant. C'est "presque un repas à elle seule," disent les ménagères, et elles la servent en été comme plat chaud idéal.

SOUPE AUX LÉGUMES *Campbell's*



Appel aux affamés — au repas de midi ou du soir cet été : servez "la soupe que la plupart des gens préfèrent." Des tomates mûries à point, du beurre frais, un assaisonnement délicat — une recette sans égale. Ajoutez du lait à la place d'eau pour avoir une riche crème de tomates.

SOUPE AUX TOMATES *Campbell's*

Fabriquées par Campbell's
au Canada

Une perte que vous subissez aussi ...

La panique . . . le désespoir . . . l'écroulement de l'oeuvre d'une vie, à cause d'une négligence: une allumette, un feu de camp mal éteint. Ce malheureux, pourtant innocent—les coupables paient rarement—n'est pas seul à subir cette perte: tous les Canadiens l'éprouvent aussi. Le feu de forêt détruit le bois et la faune; il assèche les cours d'eaux, toute

notre économie nationale en souffre cruellement.

En observant les règles élémentaires auxquelles se soumettent le sportsman et le campeur dignes de ces noms, vous pouvez prévenir les incendies qui coûtent au Canada près de quatre millions par année, en ne comptant que la valeur de bois.



LE FEU DE FORÊT

J. E. Collier

AIDEZ A LA PRÉVENTION DES FEUX DE FORÊTS

1. Jetez les bouts de cigarettes dans l'eau ou écrasez-les contre la pierre.
2. Cassez les allumettes utilisées en deux.
3. Edifiez les feux de camp près de l'eau, sur un rocher ou un sol minéral bien nettoyé.
4. Assurez-vous que votre feu est bien éteint avant de quitter les lieux.



CARLING'S

DROITS RÉSERVÉS PAR CARLING'S. 1948

D132F

Nature Primitive — À VOUS D'EN JOUIR — À VOUS DE LA PROTÉGER

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

LE ROUAGE DU TRANSFERT D'UNE FRANCHISE D'UN CLUB MAJEUR A UNE AUTRE VILLE

La question du passage de la franchise du club de baseball St-Louis, de la Ligue Américaine, rebondit de temps à autre. On veut même transporter les intérêts de ce club à Montréal.

Bien qu'il semble impossible que semblable événement se produise, tant que Montréal sera une ferme des Dodgers de Brooklyn, où Branch Rickey et ses associés font des affaires d'or, nous sommes portés à croire que, dans une dizaine d'années, ce mouvement, bien que difficile, deviendra une réalité à la satisfaction des Montréalais, friands de baseball de bonne qualité.

Il est bon de savoir qu'aucun changement de ce genre n'est encore survenu, dans les ligues majeures, depuis 1903, quand New-York prit la place du Baltimore, dans la Ligue Américaine.

Disons d'abord qu'il y a deux catégories de règlements qui pourraient présider à un tel changement, c'est-à-dire le passage de la franchise d'un club majeur à une autre ville; l'un provient du code des ligues majeures, l'autre provient du code combiné des majeures et mineures.

Dans le chapitre ayant trait à l'acceptation des membres dans les deux grandes ligues, un premier article s'énonce de la manière suivante: "Dans le but de stimuler la concurrence et aussi pour la conserver dans la course au championnat de la ligue et le championnat mondial, disputé entre le premier club de la Ligue Américaine et le premier club de la Ligue Nationale, les circuits déjà établis ne doivent pas être altérés, ni par la retraite d'une ville, par l'intervention d'une autre ville, ni par la fusion de clubs dans une cité, à moins que, dans chaque cas, le changement reçoive l'approbation de la majorité des clubs de chacune des deux grandes ligues. De plus, le circuit de n'importe laquelle des deux ligues majeures ne devra pas subir de changement, sans avoir obtenu, au préalable, le consentement des clubs constituant la dite ligue.

L'autre règlement compris dans le code des majeures-mineures se lit ainsi: Aucune ville dans laquelle un club de la National Association se trouve ne doit être comprise dans le circuit d'une ligue majeure, à moins qu'une telle ligue ne verse à la National Association la somme de \$5,000 et à moins que le club de la ligue majeure en question paie au club de la ligue mineure, dans cette ville, une compensation raisonnable pour dommages à son actif, tel qu'on pourra le décréter par un arrangement ou

tel qu'on pourra le faire fixer par le commissaire suprême du baseball organisé, Happy Chandler, de nos jours.

Contrairement à ce que l'on serait porté à croire, l'on verra que la permission de la ligue mineure, pour laquelle une telle franchise de la ligue majeure peut être changée, n'est pas nécessaire, si l'on s'en tient à la lettre même des règlements. La ligue mineure a droit à la somme de \$5,000. C'est ce à quoi se résume son droit. Cependant, la ligue mineure en jeu a droit à une compensation substantielle. Dans le cas de mésentente entre les deux clubs sur la portée de ce montant, c'est alors au commissaire à la fixer.

Ainsi, il appert que le seul obstacle à un semblable mouvement, en autant que le territoire de la ligue mineure est en jeu, c'est le montant de l'argent en question. Vous comprendrez que, pour Montréal, où les propriétaires font beaucoup d'argent, raisons immobilières et concessions comprises, les chances d'avoir, d'ici quelques années, un club des ligues majeures sont aussi minces que celles que possèdent les huit libéraux élus récemment de faire partie de l'un des ministères de l'honorable premier ministre Maurice Duplessis.

Peu importe l'endroit où va la franchise, un consentement unanime est requis de la ligue dont le club est membre, lequel consentement devrait être assez facile à obtenir, si la preuve du changement est démontrée en faveur de la ligue et du club. Le transfert doit être approuvé par un vote de la majorité des clubs de l'autre circuit majeur. Ces derniers se rendent facilement à cette condition, surtout lorsqu'il s'agit de l'abandon retenu conjointement avec une équipe de cette ligue.

Comme on le voit, ce plan n'a pas d'obstacles insurmontables à franchir pour se réaliser. Par conséquent, la question importante n'est pas de savoir si le changement est possible, mais bien de savoir s'il est faisable, au point de mériter l'appui des propriétaires des autres clubs.

POUR VOUS, MESSIEURS LES PECHEURS LES PLUS ENDURCIS !

Saviez-vous, messieurs les pêcheurs les plus endurcis, que la truite grise pouvait pondre 20,000 oeufs par saison? Oui, c'est ce que nous communique la Fédération des Associations de chasse et de pêche du Québec dans un article des plus intéressants:

"Que vous lui donniez le nom de truite de lac, touladi, truite de montagne, togue, truite saumonée



La coquetterie ne perd pas ses droits, même en sport. Les athlètes britanniques du sexe féminin participant aux Jeux Olympiques de Londres portent une robe blanche, complétée d'un joli "blazer" bleu marine.

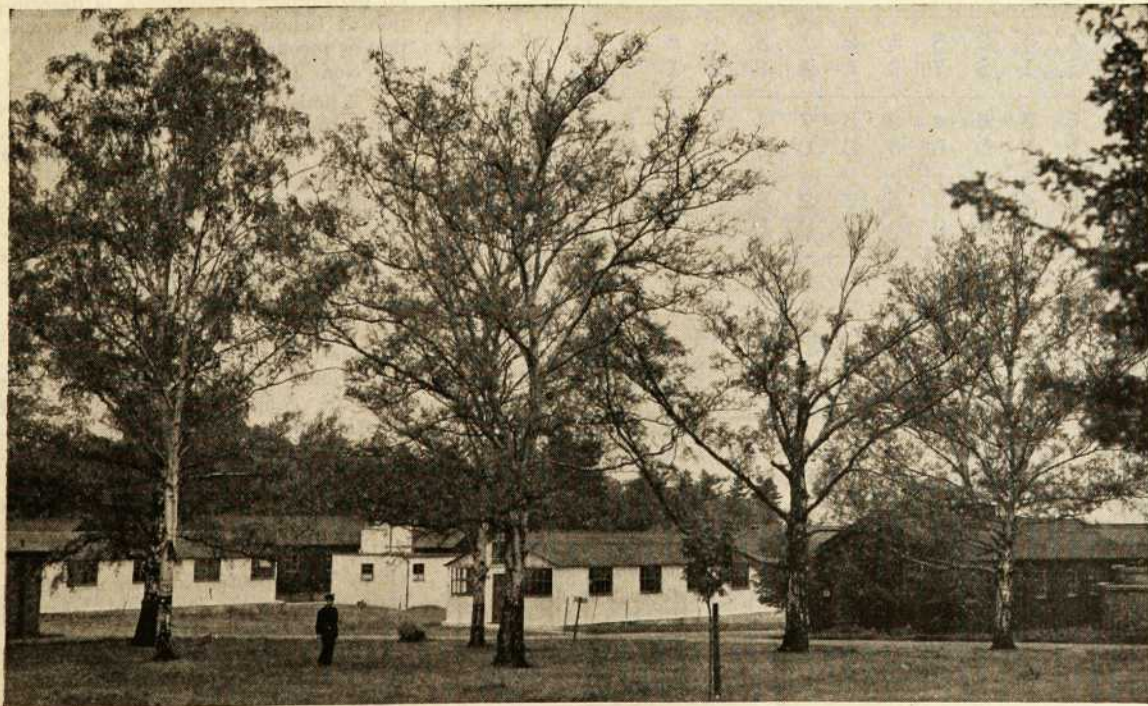
ou mackinaw, la truite grise est d'importance, au tableau des sportsmen du Québec.

"En réalité une omble, c'est-à-dire de la même famille que la truite mouchetée (omble de fontaine), plutôt qu'une truite véritable, la truite grise est très répandue dans le Québec des deux côtés du Saint-Laurent, et abonde dans le nord aussi haut que le cercle polaire. La truite grise forme en elle-même une espèce, et peut être facilement reconnue par ses flancs qui passent du gris au noir, avec marbrures argentées, sa queue fourchue et l'absence de mouches rouges ou autre couleur sur sa peau.

"La truite grise trouve son habitat préféré dans les lacs de plus de 50 pieds de profondeur, et recherche durant l'été les trous rocaillieux les plus profonds, pour ne longer les rives que tôt au printemps ou tard l'automne, quand l'eau est froide. C'est à ces deux époques que la grise offre un véritable sport, car capturer un spécimen de bonne taille au moyen d'engins légers ordinaires donne de belles émotions qu'on n'oublie pas de sitôt. En été, la grise peut être capturée à la trainée (trôle) de fond. On emploie généralement deux à trois cents pieds de fil de laiton terminé par une cuiller et écailler. La méthode réussit, mais est loin d'offrir l'élément sportif de la pêche de printemps ou d'automne.

"La grise, comme d'ailleurs la mouchetée, fraie en automne. Les oeufs sont déposés dans les cailloux du bord, à des profondeurs qui varient de 20 à 90 pieds. Ils passent l'hiver au même endroit et, le printemps, alors que l'eau atteint 47 degrés Fahrenheit, les oeufs éclosent. Bien que les oeufs atteignent le quart de pouce de diamètre, il est établi qu'une femelle de bonne taille peut en pondre jusqu'à 20,000 par saison.

[Suite à la page 50]



Les athlètes des Jeux Olympiques de tous les pays sont bien nourris et bien abrités, au sein d'un joli petit village construit pour cette circonstance, au Parc Richmond, Surrey, près de Londres. Près de 1700 personnes habitent ce village improvisé.

L'HOMME DU MARDI

[Suite de la page 9]

ment. Pourquoi me demandez-vous cela?

Parce que cette maison de la rue Littré pourrait fort bien posséder deux issues..., dit calmement Ruffin. Et il pourrait, afin de vous semer, avoir feint de pénétrer pour ressortir aussitôt d'un autre côté.

— Non, dit résolument Rémond, car j'ai attendu dix secondes, je suis entré à mon tour, j'ai pris le même escalier et je l'ai fort bien entendu qui montait au-dessus de moi, avec un étage d'avance.

— Ma parole, vous feriez un bon policier! s'exclama Ruffin.

Rémond rougit du compliment et avoua qu'il aimait beaucoup les énigmes. Cette situation lui en paraissait une, il avait voulu aller jusqu'au bout, du moins, dans ses possibilités.

— Il a dû monter au troisième... ajouta-t-il. Je l'ai entendu s'arrêter devant une porte. Mais comme à ce moment quelqu'un descendait, je me suis éclipsé pour ne pas avoir l'air suspect à guetter.

— Evidemment..., murmura l'inspecteur en poursuivant une pensée. Mais, il s'adressa à M. Guernier, comment êtes-vous certain que cet homme ne connaissait pas votre employé de vue?

— Parce que, lança Rémond immédiatement, je disparaissais du magasin à chacune de ses visites. M. Guernier m'avait déjà informé du rôle que je pourrais avoir à jouer, le cas échéant, le jour de la transaction.

— Bon. Ceci est donc réglé...

Quand le chef de service et Ruffin se retrouvèrent seuls, l'inspecteur, après avoir allumé une cigarette offerte par son supérieur, murmura en haussant les épaules:

— Bien entendu, ce type-là ne s'appelle pas plus Lenoir que je ne suis Napoléon Bonaparte. Il s'agit de le retrouver et de savoir ce que sont devenus les bijoux. Il a dû vider la serviette de cuir et les enfouir dans ses poches. En tous cas, il les avait sur lui en quittant l'Ermitage...

— Et cette serviette? Qu'est-elle devenue?

Ruffin eut un geste vague.

— Il a dû s'en débarrasser. Ce n'était pas le plus difficile de l'opération, ajouta-t-il avec un petit rire.

II — Le locataire du troisième

DÈS LE LENDEMAIN matin, Ruffin commença son enquête. Il apprit très rapidement des choses dont il se doutait déjà. Lenoir avait quitté l'Ermitage de Vaucresson en annonçant une absence de quelques jours, mais, en réalité, c'était sans esprit de retour.

La malle abandonnée dans sa chambre ne contenait que des vêtements sans grande valeur. Une valise s'avérait aux trois quarts vide. L'hostellerie n'était pas lésée, puisque réglée d'avance; de même le loueur d'autos n'avait pas à se plaindre.

En somme, l'escroc n'avait visé que les bijoux en prenant soin de ne pas laisser, derrière lui, matière à d'autres poursuites judiciaires. Ce qui prouvait un esprit sagace. Du reste, toute l'affaire avait été menée avec une grande habileté. Était-ce un professionnel?

Ruffin chercha parmi ses souvenirs, mais il ne trouva pas d'épisode analogue. Et il en vint à conclure qu'en fin de compte, tout était banal, mais effectif. La réussite avait consisté dans le souci du moindre détail et la prudence du voleur à couvrir ses traces derrière lui.

Couvrir ses traces? Hum... Il y avait eu ce Rémond qui...

Mais Ruffin était justement perplexe à ce sujet. Comment se faisait-il qu'un coquin, possédant de tels atouts, avait pu se laisser filer par l'employé de bijouterie, sans s'en apercevoir?

"Pour moi, songeait l'inspecteur, le pseudo-Lenoir s'est amusé à le mener en bateau. Il a dû se rendre compte de ce qui se passait et il sera redescendu après le départ de Rémond, tout bonnement."

L'inspecteur qui se faisait ces réflexions tout en conversant à bâtons rompus avec le directeur de l'hostellerie, fut interrompu par la voix de son interlocuteur:

— Il paraît, disait ce dernier, que ce n'est pas la première fois qu'il s'absente ainsi. D'après le garçon d'étage, il partait toutes les semaines et ne rentrait que pour peu de temps...

Ruffin ouvrit des yeux étonnés.

— Je ne comprends pas.

— Attendez... Je vais le faire venir...

Le garçon d'étage confirma la chose.

— M'sieu Lenoir, dit-il, a passé ici quinze jours à la file, après son arrivée. Puis il est parti et on ne l'a plus revu que la semaine suivante.

— Et il est resté de nouveau quinze jours?

— Non. Pas du tout. Il est arrivé un soir, il a couché dans sa chambre, il est reparti dans l'après-midi, il est rentré, il a diné, je crois, et il est reparti encore une fois... Cette fois par le train.

— Et il est revenu combien de temps après?

— Ben... La semaine suivante...

— Il est donc resté huit jours absent?

— Sept jours, rectifia l'employé. Et il a recommencé...

Cette fois Ruffin était ébahi. Que signifiait ce manège? Pourquoi Lenoir ne revenait-il qu'un jour sur sept à l'Ermitage? D'après ce qu'il comprenait, l'homme se donnait la peine de rentrer dîner, uniquement pour ramener l'auto. Pourquoi ne voulait-il pas repartir avec ce véhicule là où il se

rendait pour le restant de la semaine? Une auto, c'est pourtant bien commode pour circuler.

La réponse lui vint tout naturellement à l'esprit: parce qu'elle l'aurait embarrassé plutôt qu'autre chose.

Evidemment, il aurait pu la garer quelque part, là où il avait affaire. Mais ceci démontrait encore l'esprit de prudence de l'individu. Il préférerait la remettre à Vaucresson même pour ne pas laisser de traces ailleurs, qui auraient peut-être risqué de le compromettre.

— Vous vous souvenez du jour de la semaine?

— Oh! très bien. Un mardi... Il arrivait le lundi soir.

A tout hasard, l'inspecteur nota le fait sur son fidèle calepin. Mais il n'avait pas grand espoir que ce détail fût de nature à éclaircir l'énigme. Il commençait à se demander où et comment il pourrait découvrir le bout conducteur du fil d'Ariane qu'il recherchait.

Il revint à Paris, fort perplexe.

Avant de regagner son bureau, il consulta sa montre. Onze heures. Il avait encore le temps de faire une course.

Le métro. Gare Montparnasse. La rue Littré.

La concierge était là. Une femme entre deux âges, assez complaisante. Elle toisa l'homme qui l'abordait le chapeau à la main.

— Qu'est-ce que c'est, M'sieu?

— Bonjour, Madame. Permettez-moi d'entrer.

Il déposa sur la table, une serviette bourrée de documents. L'idée lui était venue de cacher sa profession. Voilà. Il serait agent d'assurances. Excellent moyen pour questionner sans susciter de curiosité. Son aspect, au surplus, pouvait confirmer ses dires.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4 7 2 6 5 3 7 5 2 8 5 3 7 2 5 4
P G L G L B A A A V P O I B R R

6 3 4 8 2 7 4 5 6 2 7 5 3 6 2 4
R N O O E N B O O L S V N S L L

3 6 2 4 5 2 8 5 2 7 3 4 5 2 6 4
E S E E I S Y D A A S M E I E E

4 6 2 5 3 6 4 2 5 7 3 5 2 3 4 3
S S S N N D D O C U O E N U I V

6 3 5 2 4 8 2 5 7 2 6 3 4 5 2 6
E E V V F A O O J U P L F U S E

6 4 5 2 6 3 5 7 2 8 4 2 5 6 2 5
N I S E S L A E M G C B I E E D

4 8 2 5 3 7 4 2 5 3 6 2 5 4 2 4
I E L E E U L L R S S I A E T S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller. King Features, Inc.

Il expliqua qu'il représentait une compagnie très solide. Elle l'interrompit aux premiers mots:

— Moi, ça ne me r'garde pas. Faut voir le gérant...

— Oui, je sais, Madame... Mais je... j'ai pensé que vous devez être l'amabilité même... Vous le portez sur votre visage. Et je me permets de vous demander quel est le moment le plus favorable pour voir vos locataires, qui... que...

Il avait touché juste avec son innocente flatterie. La brave femme était totalement amadouée. Elle minauda et précisa:

— Tout le monde travaille dans la maison... Faudrait plutôt venir après l'heure du dîner...

Il demanda encore:

— Peut-être pouvez-vous me donner quelques noms? Vous comprenez... Ça fait toujours plaisir aux gens quand on arrive chez eux comme si on les connaissait et...

Elle partit d'un gros rire.

— Ah! on est des malins de vot' profession... Ben, y a les Duchard au premier, pis les Roumese... Au deuxième, c'est Mme Fratte... Au troisième, M'sieu Ymon...

Il dissimula son frémissement de satisfaction. Le locataire du troisième! Celui qui l'intéressait. Il continua d'inscrire. Ymon Georges...

— Ah! pour çui-là, ce sera plus difficile, dit-elle.

— Pourquoi? demanda-t-il candidement.

— Parce qu'y n'entre jamais avant dix heures... Il est célibataire. Alors y déjeune et y dîne au restaurant.

Malgré l'absence totale d'intérêt que suscitaient les noms suivants qui indiquaient les locataires des autres corps de bâtiment, Ruffin les inscrivit avec componction.

Il relut sa liste et remercia. Puis:

— Oh!... A propos de M. Ymon... Où et comment pourrais-je le toucher?

— Sais pas, moi!... A son restaurant, peut-être?

— Je ne crois pas que ce serait sage de le déranger à table...

Il se frappa le front:

— Où travaille-t-il? Peut-être pourrais-je lui téléphoner?

— C'est une idée, ça... Il est employé chez Rambollet... Une grosse maison de commerce de Sentier. Vous trouverez ça dans l'annuaire je crois.

Ruffin renouvela ses remerciements, esquissa une fausse sortie, puis revint.

— Encore une petite question, Madame...

Il demanda si elle ne connaissait pas un personnage répondant à la description de Lenoir. Elle écouta avec attention et secoua la tête:

— Non. Jamais vu. Pourquoi?

— Il nous a été indiqué comme habitant cette rue. Mais aucune importance, Madame. Je vous remercie encore une fois.

Pendant le déjeuner, il rumina. Ainsi, son hypothèse était exacte. Lenoir n'avait jamais mis les pieds dans cette maison, autrement que pour duper son suiveur.

Il ne pouvait se rendre chez Ymon puisque ce dernier n'était pas chez lui. C'était bien ce que je pensais. Un petit coup de chiqué. Si Rémond l'avait guetté, il l'aurait vu ressortir. Et l'autre, alors, se serait arrangé pour le semer.

Tout à coup, il s'arrêta de manger, la fourchette en l'air.

Une nouvelle pensée venait de l'envahir. Une pensée audacieuse, téméraire, mais qui, cependant, méritait d'être analysée.

— Et... et si ce Rémond m'avait moi-même dupé?

Que voulait-il dire?

Il continua à suivre son idée. Oui, si Rémond lui avait conté toute une histoire inventée depuis le début jusqu'à la fin? Si Rémond était secrètement d'accord avec Lenoir?

— Voyons... voyons... se gourmanda Ruffin, soyons logique... Si Rémond m'a fait courir rue Littré pour m'embarquer sur une piste imaginaire, il a commis une imprudence. Car tôt ou tard, il doit comprendre que je découvrirai que ce locataire du troisième n'a rien à voir dans l'affaire.

« Le mieux pour lui, en l'occurrence, eût été de garder bouche close... »

Il se remit à manger en se promettant d'exercer, malgré tout, une surveillance discrète sur l'employé de Guernier et Cie.

En se levant de table, il chercha son porte-mines pour inscrire quelque chose, et s'aperçut qu'il ne l'avait plus.

— Flûte... J'ai dû l'oublier chez cette brave concierge...

Il y tenait à son beau porte-mines! Aussi n'hésita-t-il pas et se mit-il immédiatement en route pour la rue Littré.

La bonne femme le vit reparaitre sans étonnement. Elle s'était aperçue de l'omission, peu de temps après son départ. Il lui sourit, cependant qu'elle agitait l'objet de loin.

Juste au moment où ils allaient échanger quelques mots, quelqu'un passa sous la voûte.

Elle s'exclama :

— Ben, ça alors!... Le v'là justement!

— Qui ça?

— Mais... M'sieu Ymon... Ohé! Hep! M'sieu Ymon! appela-t-elle.

L'homme pivota sur ses talons. Ruffin vit un visage glabre, assez fermé, des yeux vifs au regard pénétrant.

— Quoi donc, madame Bolland?

— Y a c'monsieur qui voulait vous parler!

Ymon plongea son regard dans les yeux de l'inspecteur.

— Vous désirez?

— Oh! à proprement dire, rien de spécial... Je suis agent d'assurances, et...

Il développa un petit boniment. L'autre eut un sourire bref et fit, de la tête, un mouvement négatif.

— Merci... Si vous voulez me laisser votre carte, j'y réfléchirai...

Ruffin, instinctivement, songea que c'était une manière fort adroite pour savoir à qui il avait affaire. Il se tâta les poches et eut un sourire faussement désolé :

— Je... je n'en ai plus. Mais je vais vous donner ça sur un bout de papier... Ou plutôt, se reprit-il comme s'il trouvait l'idée meilleure, je repasserai... Ne vous donnez donc pas la peine de m'écrire...

Il sentit, toutefois, que l'autre n'était pas dupe de la riposte. Il continua à sourire innocemment.

Mme Bolland s'étonna avec abondance :

— Vous n'êtes donc pas à votre travail aujourd'hui, m'sieu Ymon?

— Non. Je suis encore souffrant... On m'a permis de rentrer me reposer...

Ruffin s'apprêta à s'éloigner, mais c'était avec regret. Il aurait bien voulu trouver un prétexte pour rester, pour étudier cet Ymon qui l'intéressait brusquement, sans qu'il sût exactement pourquoi.

Ce fut à cet instant que Mme Bolland, sans le savoir, commit une gaffe monumentale qui la fit maudire, sur le moment, par l'inspecteur, mais qui devait, plus tard, s'avérer d'une singulière importance...

— Alors, s'exclama-t-elle jovialement, vous l'avez retrouvé votre bonhomme à la barbiche? Avec ses guêtres crème?

Ruffin crut que les yeux allaient lui sortir de la tête. Il étouffa un juron entre ses dents. Mais l'attitude d'Ymon

était encore plus singulière. Il avait eu un sursaut, il avait regardé la concierge, puis l'agent d'assurances d'un air agressif au possible. Cela n'avait duré qu'un très bref instant.

Il sourit et murmura :

— Ah! je croyais que c'était à moi que vous demandiez cela! Je n'y avais rien compris!...

Il tourna les talons et disparut. Enfin il partit à son tour. Il emportait la sensation nette que le sieur Ymon devait connaître le personnage dont Mme Bolland n'avait fait cependant qu'une description succincte.

Il en éprouva un véritable plaisir. D'abord parce qu'une piste se dessinait peut-être, et ensuite, parce que Rémond, l'employé de la bijouterie, s'en trouvait immédiatement réhabilité.

Cet après-midi même, il irait faire un petit tour chez Rambollet pour se renseigner sur l'homme. Il ébaucha, en se rendant à son bureau, une manière de questionnaire à utiliser.

— Oui, conclut-il, je crois que c'est intéressant à étudier, ça...

III — La nuit de Ruffin

UN ÉVÉNEMENT imprévu modifia subitement le plan de l'inspecteur. L'un de ses sous-ordres l'attendait au bureau. A peine eût-il vu Ruffin qu'il lui annonça avec satisfaction :

— J'ai retrouvé la trace de celui qui se faisait appeler Lenoir!

Dès le matin, en effet, Ruffin avait chargé plusieurs hommes d'enquêter à travers Paris dans les différents hôtels et meublés, cependant que, par ailleurs, on consultait les fiches anthropométriques. C'était le procédé obligatoire par lequel débutaient toutes les recherches.

Ruffin montra un visage intéressé.

— Vous en êtes sûr, Henriot?

— Dame, jusqu'à preuve du contraire!

— Donnez-moi des détails...

Henriot narra comment il avait visité une douzaine d'hôtels du côté de Denfert-Rochereau et...

— Denfert-Rochereau? la rive gauche!

— Oui... Cela vous dit quelque chose?

— Continuez, mon vieux, continuez.

— J'ai posé partout la même question. Finalement, je suis tombé au — il consulta ses notes — au *Soleil Doré*, j'ai ici l'adresse, et on m'a dit qu'on avait vu quelquefois, un homme répondant au signalement en question.

« C'est une petite bonne qui me l'a confié. Je n'ai pas pu la questionner très longuement parce qu'elle était pressée.

— Bon. Cela me suffit. Comment est-elle cette domestique?

— Une blonde à la mine éveillée, avec des taches de rousseur. Je crois qu'elle s'appelle Mathilde.

Ruffin décida de se rendre au *Soleil Doré*. C'était un petit hôtel moyen, propre et discret. Le patron était un homme maigre au visage long. Le premier soin de l'inspecteur fut de louer une chambre.

Il se présenta comme étant voyageur de commerce, sous le nom de Legrand. Son sous-ordre Henriot lui avait dit que l'homme s'était montré singulièrement réticent lorsqu'il l'avait interrogé et que c'était par un coup de chance, qu'en sortant, dans le couloir, il avait rencontré cette bonne qu'il avait abordée, à son tour, et qui lui avait fait la réponse que l'on sait.

Pendant que Ruffin était dans le bureau de l'hôtel, la sonnerie du téléphone retentit, M. Brulet — le patron — décrocha. L'inspecteur remarqua qu'il parlait très peu. En fait, M. Brulet se contenta de dire « Oui... Oui... » à plusieurs reprises, puis : « En effet... »

Êtes-vous au courant?



Quelle est votre politique, quand vous êtes deux couples?

- Franc jeu
- En amour la ruse est de bonne guerre
- Donner une chance à Lucie

Avez-vous déjà senti pointer la jalousie quand vous sortez deux couples ensemble? Même si la conquête était facile — même si l'attraction est forte — ne soyez pas une voleuse de cœurs. Evitez de blesser les autres. Vous gagnerez plus de respect à jouer franc jeu. Et, franchement, vous serez plus confortable

aux jours difficiles, grâce à la douceur moelleuse de la nouvelle Kotex qui garde sa forme... parce qu'elle est faite pour rester molle durant l'usage. Et votre confort sera complet avec votre nouvelle ceinture périodique Kotex tout élastique — qui vous donne entière liberté de mouvement!



Quelle est votre arme victorieuse?

- Beau parler
- Dextérité pedestre
- Yeux brillants

Il pourrait être bon de savoir causer et danser, mais si vous voulez faire rêver votre bon ami, rappelez-vous que les yeux sont les fenêtres de l'âme. Faites-les briller comme des étoiles, au moyen d'une crème incolore appliquée aux cils et aux sourcils. Vos cils sembleront plus longs (Elle avantagera aussi vos paupières, si votre mère n'approuve pas le maquillage de couleur.) Et pour remonter votre moral à "certains" jours, comptez sur Kotex — sur la protection supérieure de son centre de sûreté exclusif. Dans les 3 dimensions: votre arme secrète contre ces ennuis secrets!



Si vous avez veillé trop tard —

- Couchez chez Marie
- Téléphonnez à la maison
- Hâtez-vous de rentrer sans téléphoner

Hum-m... il est plus tard que vous ne pensiez! Avez-vous peur de réveiller papa? Il vaudrait mieux téléphoner. (On attend probablement que vous arriviez pour se coucher). Vous épargnez des soucis à la famille en téléphonant pour dire où vous êtes et quand vous rentrerez; et vous serez mieux reçue. Songez aux ennuis que vous pouvez vous épargner vous-même, grâce à Kotex, à certains jours. Qui pourrait deviner... grâce à ces bouts plats, pressés, qui ne laissent rien soupçonner? Rappelez-vous que vous trouvez de l'assurance et du confort dans le paquet étiqueté Kotex!



KOTEX compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques

LA KOTEX EST OFFERTE EN 3 DIMENSIONS : RÉGULIÈRE, JUNIOR, SUPER

« Justement. » Il termina par un « Oui, il faudra veiller », assez catégorique.

Tout ceci ne semblait pas de grande importance, mais Ruffin devait s'en souvenir plus tard et l'interpréter à sa valeur réelle.

Ce fut Mathilde qui l'aida à monter dans sa chambre la valise dont il s'était muni. Elle déposa le bagage sur le sol et fit un mouvement pour se retirer. Aussitôt, Ruffin tirant à son porte-feuille un billet de cinquante francs le tendit à la bonne.

Eblouie, elle remercia avec abondance. Il sourit.

— Ecoutez, ma petite, vous pouvez en gagner davantage en vous montrant intelligente et surtout discrète...

— Qu'est-ce qu'il faut faire, Monsieur ?

— Vous avez eu, ce matin, une conversation avec... avec... hum, un de mes amis qui m'a indiqué cet hôtel. Il vous a parlé d'un certain voyageur qui était venu ici déjà...

Adroitement, Ruffin présenta ses desirs comme étant le résultat d'une enquête privée, le poussant à rechercher le personnage pour le compte d'une épouse jalouse.

— Ah ! je comprends, murmura-t-elle.

— Pouvez-vous me spécifier dans quelles circonstances vous avez vu ce monsieur ? insista Ruffin.

Elle se recueillit. L'inspecteur hasarda :

— Il n'est jamais venu un mardi soir ?

— Oh ! mais si !... Il est venu plusieurs fois, et c'était le mardi justement. Il arrivait vers neuf heures, il montait directement dans sa chambre.

— Et il repartait quand ?

— Je ne sais pas...

— Comment, vous ne savez pas ?

— Non. Je ne l'ai jamais vu repartir !

Ruffin la dévisagea. Elle parlait sincèrement. Elle ajouta, ce qui mit à son comble la perplexité du policier :

— Je me rappelle l'avoir vu aussi, le lundi, en fin d'après-midi. Il sortait de l'hôtel. A deux reprises...

Une sonnerie impérieuse retentit. Mathilde s'affaira.

— On m'appelle en bas... Excusez-moi, Monsieur !

Ruffin resta songeur, dans la pièce. Il rassemblait les bribes de ce qu'il venait d'apprendre.

— Voyons... Tâchons de ne pas nous perdre... On l'a vu le lundi après-midi. Puis le mardi soir. Domage que je n'aie pas eu le temps de lui demander, à cette petite, à quelle heure il arrivait, ce lundi. Mais une chose est réellement ahurissante, c'est qu'elle ne l'ait jamais remarqué à son départ, le lendemain.

« Comment arrivait-il à s'escamoter, jusqu'à la fois suivante ?

Il sortait pour d'ner dans les environs. Il cherchait toujours la clef du problème. Certes, il pressentait que ces apparitions au *Soleil Doré* devaient avoir une étroite corrélation avec celles qu'il faisait à l'*Ermitage* de Vauresson.

— En admettant, se dit-il, de négliger comment il arrivait au premier hôtel, on peut se dire qu'il en repartait pour se rendre à l'*Ermitage* pour rentrer là où Mathilde travaille...

— « Mais pourquoi ces allées et venues ? Et surtout, comment disparaissait-il du *Soleil Doré* ?

En rentrant, pour se coucher, il aperçut, dans le bureau du patron un homme aux cheveux grisonnants et à lunettes, modestement vêtu. Les lunettes étaient teintées, et l'on ne pouvait distinguer les yeux. Mais il sembla à Ruffin qu'au passage, l'autre lui avait jeté un regard prolongé, et le suivait même avec insistance.

— J'aurais peut-être dû me grimer, songea-t-il en regardant sa chambre.

Il haussa les épaules. Pourquoi, au fait ? Il était inconnu de tous, dans cet

hôtel. Son but, en y demeurant, était d'approfondir aussi complètement qu'il le pourrait, les souvenirs de Mathilde. Puis il convoquerait à son bureau, M. Brulet, en lui faisant toucher du doigt tout le danger qu'il y aurait pour lui à ne pas aider la police au sujet du mystérieux individu.

Il ouvrit sa valise et en tira un pyjama et une paire de pantoufles. Avant de commencer à se dévêtir, il inspecta soigneusement sa chambre. Une vieille habitude de policier.

Il constata qu'il existait une porte de communication avec la pièce voisine, mais qu'elle paraissait condamnée.

Pour plus de sûreté, il la cala avec un fauteuil de cuir. Puis il s'en fut entr'ouvrir la porte-fenêtre qui donnait sur une courrette. Il y avait là un petit balcon étroit, lequel se continuait tout le long de l'étage, avec une séparation pour chaque chambre.

Ruffin réfléchit un instant, et laissa les battants entre-bâillés. Il faisait chaud. Il ne pouvait dormir dans une pièce calfeutrée.

Au moment de s'allonger dans son lit, il s'aperçut qu'il recevait de l'air sur le visage.

— Cela va m'empêcher de dormir...

Il ne fit ni une, ni deux. Se levant, il transporta le traversin de l'autre côté, à l'endroit des pieds. Comme l'oreiller était trop volumineux, à son goût, il le laissa à sa place.

Il éteignit et s'endormit promptement.

Il fit alors un rêve assez étrange. Il lui semblait entendre un faible bruit continu, comme un grattement de souris. C'était dans la chambre voisine. Pourtant, ne lui avait-on pas affirmé qu'elle était vide ?

On eût dit que quelqu'un marchait avec d'innies précautions. Puis ce fut un bruit étouffé ressemblant à celui d'une fenêtre que l'on ouvre lentement. Puis plus rien.

Ce fut à ce moment que Ruffin s'éveilla brusquement.

Il ouvrit les yeux et resta parfaitement tranquille. Il pensait à son rêve, et se demanda si celui-ci ne continuait pas.

La porte-fenêtre battit légèrement. Il tourna les yeux. Non, il ne rêvait pas, et pourtant l'aventure continuait. Il comprit alors que tout ce qui avait précédé avait été enregistré par son subconscient. Ces petits bruits avaient fini par interrompre son sommeil.

Un rais de lumière jaillit, un rond lumineux dans au plafond. Le faisceau se promena un instant, descendit avec lenteur et se fixa sur le lit. L'oreiller enfoui sous les couvertures pouvait faire croire à un homme frileux recouvert jusqu'aux oreilles.

Ruffin était, maintenant, en pleine possession de ses moyens. Il comprit que quelque chose se préparait et avec d'innies précautions, sans qu'on vit rien bouger, il ramena ses pieds sous lui.

Il était temps !...

Un déclic presque imperceptible se fit entendre et une fléchette d'acier vint s'enfoncer profondément dans l'oreiller qui représentait sa tête !

Ruffin ravalait sa salive. D'un bond il fut sur ses pieds, il se jeta vers la fenêtre. Une ombre disparut. L'inspecteur regarda au dehors. Trop tard. Plus personne !... Il se rejeta en arrière. Car, après tout, une nouvelle fléchette pouvait être décochée, et cette fois, elle ne manquerait pas son but !... Il ferma la fenêtre après avoir assujéti les volets.

Dans la pièce, il fit de la lumière et s'épongea le front.

La fléchette était toujours piquée dans l'oreiller. Il la cueillit avec précaution et l'enveloppa dans une feuille de papier blanc. Dès le lendemain, il la confierait au laboratoire toxicologi-

que. Elle devait être sûrement empoisonnée.

— On a dû m'envoyer ça avec un pistolet d'enfant, rumina-t-il.

Ainsi, quelqu'un, dans l'hôtel, avait attenté à sa vie !... Mais qui ? L'expression agressive de l'homme à lunettes lui revint en mémoire.

Il passa la nuit à veiller et à réfléchir. Il ne s'endormit qu'aux premières lueurs de l'aube, alors que les premières voitures de maraichers faisaient du vacarme sur les pavés de la rue.

Cette rumeur lui fut rassurante. On ne reviendrait pas l'attaquer en plein jour. Il s'allongea pour jouir d'un repos mérité. Il ne dormit que peu d'heures, mais ce fut suffisant pour qu'il se trouvât frais et dispos.

Il descendit, affectant son air le plus bonasse. Il fut heureux de ne pas rencontrer M. Brulet car il voulait éviter toute espèce de conversation avec lui, et sortit du même pas tranquille.

Mais à peine dehors, il s'affaira, héla un taxi et se fit conduire de toute urgence à la Sûreté. Il pénétra en boulet de canon dans le bureau de son chef de service.

— Je tiens le coupable ! s'exclama-t-il. J'ai besoin d'un mandat d'arrêt tout de suite.

Sans autres explications, il demanda encore qu'on voulût bien envoyer Henriot à une certaine adresse avec des instructions précises.

— Dès qu'il aura les renseignements, ajouta-t-il, il me téléphonera au bureau de poste des environs de Denfert-Rochereau que je vais vous indiquer. Ah ! et puis il me faut Crochin et Lepère, deux hommes solides avec moi...

Il s'en fut comme il était venu, en tourbillon. Crochin et Lepère le rejoignirent une demi-heure plus tard. Ruffin se mit à attendre les renseignements que devait fournir Henriot.

Il était deux heures de l'après-midi. Les employés de la maison Rambollet regagnaient leur travail. Un homme à l'air placide fumait une cigarette juste en face de la grand'porte.

Soudain, il se détacha, traversa la rue, et aborda un homme.

— Pardon, Monsieur... Voulez-vous m'accorder une minute ?

Georges Ymon regarda le quidam.

— Ah ! l'assureur !... Non, je vous dis que je...

— Il ne s'agit pas d'assurances, mon petit, articula Ruffin. Il faut me suivre sans esclandre, ou bien...

Ymon eut un rictus et haussa les épaules.

— Vous êtes fou ?

— Police ! révéla l'inspecteur qui saisit le poignet d'Ymon.

L'autre eut un mouvement de défense. Ruffin serra plus fort. Alors, d'une poussée brutale, Ymon tenta de se débarrasser du gêneur. Des gens s'assemblèrent. Ymon fendit les rangs et prit son élan pour disparaître. Mais deux gaillards massifs apparurent et se ruèrent sur lui.

Ruffin, qui avait failli rouler à terre, retrouva son équilibre.

— Les menottes ! ordonna-t-il. Et emballez-le vivement !

Un taxi attendait à proximité. L'homme fut poussé dedans. Tout cela n'avait pas demandé trois minutes. Les employés, confondus, regardèrent s'éloigner la voiture. Ils n'y comprenaient rien.

A l'intérieur, Georges Ymon était blême.

— Il y aura deux chefs d'accusation, avait prononcé Ruffin, comme s'il ne s'adressait à personne en particulier. Le premier est l'escroquerie commise au détriment de la maison Guernier et Cie. Le second, une tentative d'assassinat sur ma personne...

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Tâche donc de faire réparer le radio. Il n'y a rien comme une bonne histoire de détective pour les calmer !

IV — Où l'on comprend

ON AVAIT convoqué les frères Guernier, ainsi que les employés Marinel et Rémond. En attendant leur arrivée, Ruffin expliquait à son chef comment il était si rapidement parvenu à une certitude.

— Ce sont les renseignements fournis à Henriot par la maison Rambollet, ce matin, qui ont soudé le dernier chaînon. Lorsque j'ai appris qu'Ymon avait récemment bénéficié de quinze jours de vacances, puis que les semaines suivantes, il s'était absenté un mardi pour suivre soi-disant un traitement, j'ai eu ma conviction définitivement arrêtée. Car, comprenez-vous c'était le mardi qu'il s'était présenté à chaque fois chez Guernier, sous son travestissement.

— Oui... Mais pour arriver à cette étape, Ruffin ?

— Il y avait une chose qui m'avait frappé, dans l'affaire. Je me demandai avec acharnement pourquoi le pseudo-Lenoir disparaissait de l'Ermitage de façon si régulière. Je ne comprenais pas. Où pouvait-il aller ? Je finis par conclure qu'il y avait sûrement quelque chose qui l'obligeait à s'absenter.

« Il y eut alors la découverte de ses passages au Soleil Doré. Là, nouveau problème. Il arrivait le mardi soir et... disparaissait. Plus de trace jusqu'au lundi suivant où on le voyait un court instant.

Ruffin alluma une cigarette.

— Je n'avais pas eu beaucoup de temps pour interroger la bonne de l'hôtel mais d'après ce que j'avais compris, elle ne le voyait jamais arriver le lundi et ne le voyait jamais, non plus, partir le mardi !

Il regarda son supérieur.

— Cela ne vous dit rien, chef ?

Sans attendre la réponse, il reprit :

— C'est cette nuit, que je découvris soudain le noeud du problème. Si on voyait sortir Lenoir le lundi soir — pour se rendre à Vaucresson — et si on le voyait rentrer le mardi soir, c'est qu'il devenait Lenoir uniquement lors de son passage au Soleil Doré !

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Il ne séjournait dans cet hôtel que pour s'y déguiser !... Pardi... Il entrait le lundi sous une autre apparence, il s'y travestissait. Donc, sortie de Lenoir. Et quand il y revenait le lendemain, c'était pour l'opération inverse. Donc, rentrée de Lenoir, puis sortie de l'autre, d'Ymon !

— Tonnerre !... A condition de connaître le fin mot de l'affaire !

Ruffin tira une nouvelle bouffée de sa cigarette.

— Le truc aurait parfaitement réussi, dit-il, sans le concours du hasard qui m'est venu en aide. Jamais je n'aurais soupçonné Ymon si je ne l'avais rencontré fortuitement.

Il narra l'épisode du porte-mines oublié.

— Et il a fallu, ajouta-t-il en riant, que la concierge reçût cette inspiration du Ciel, que j'avais assez maudite sur le moment, de me parler de l'inconnu que je recherchais... Si vous aviez vu l'attitude d'Ymon, durant dix secondes !

Ruffin écrasa son bout de cigarette dans un cendrier.

— Est-ce qu'on est revenu avec Brulet, le patron du Soleil Doré ?

— Pas encore, mais on ne tardera pas.

L'homme en question faisait lui aussi l'objet d'un mandat d'amener, comme complice d'Ymon.

— Voilà pourquoi il assurait ne pas connaître le personnage que lui décrivait Henriot, reprit l'inspecteur. Sans la petite bonne, là aussi, nous aurions fait chou blanc, nous serions passés à côté de la solution. Ah ! vraiment, tout était supérieurement combiné.

« Jamais Lenoir n'a fait d'apparition

rue Littré. La concierge était sincère et de bonne foi. La seule fois, où Ymon, pressé par les événements, s'y est rendu directement — suivi par Rémond — il a su s'arranger pour passer sans être aperçu d'elle.

« Et voyez comme les choses sont bizarres, s'exclama Ruffin. Si l'employé de Guernier avait pu attendre une minute de plus, il aurait sans doute entendu Ymon, travesti, ouvrir sa porte avec sa propre clef !

— Comment cela ?

— Ymon s'était arrêté au troisième. Rémond était dans l'escalier et l'épiait, oreilles aux aguets. Un locataire est descendu. Rémond a été obligé de partir pour ne pas susciter de curiosité. D'autre part, le faux Lenoir attendait sur le palier que l'importun fût passé, avant de pénétrer chez lui. Il y a eu, comme ça, des coups de chance pour le bandit et pour moi. Finalement, la balance a fini par pencher du bon côté...

— Qu'est-ce qui s'est passé cette nuit ? Vous m'avez parlé d'un attentat contre vous ! Mais vous étiez si pressé que...

— Ah ! oui... Je m'en excuse chef. Voici.

Ruffin tira de sa poche un petit paquet et déroula avec précaution le papier dans lequel était enveloppée la fléchette.

Le chef de service avança la main pour la prendre. Ruffin l'arrêta fortement d'une pression sur le poignet :

— Attention ! je parie que la pointe est empoisonnée !

— Sapristi ! Comment l'avez-vous reçue ?

L'inspecteur donna le détail des événements. Il ajouta :

— C'était Ymon qui me faisait ce cadeau...

— Ymon ? Vous l'aviez vu à l'hôtel... ?

— Oui et non. Je vais m'expliquer... Ruffin accepta une autre cigarette et commença de fumer.

— Au moment où je louais ma chambre, le téléphone a sonné dans le bureau de Brulet. Je me rends compte, à présent, que ce n'était autre qu'Ymon qui appelait !... Mais oui... Et qui devait signaler à l'hôtelier la possibilité de mon apparition...

— Dame ! Puisque je venais de le rencontrer chez la concierge de la rue Littré, au début de l'après-midi.

— Vous avez commis une imprudence en ne vous grimant pas...

— Peut-être, chef. Mais, d'un autre côté, cela a mieux valu, puisque les événements en ont été précipités. Donc, je suppose que Brulet a dû écouter mon signalement et me reconnaître sur-le-champ. L'air avec lequel il me regardait en prenant la communication était assez caractéristique.

— Et alors, Ruffin ?

— Alors, Ymon, a dû se déguiser et il aura accouru à l'hôtel. C'est lui que j'ai vu en rentrant le soir. Avec une perruque grise et des lunettes teintées. Il m'aura reconnu aussi, bien entendu.

« Et flairant le danger proche, il aura décidé de me supprimer. Tout simplement. Là, il a été imprudent. Il a perdu son sang-froid. Car il n'a pas songé à toutes les complications que cela pouvait entraîner pour Brulet s'il réussissait. Imaginez ce qui se serait passé, lors de la découverte de mon cadavre !

— Oui... murmura pensivement le chef.

— Il aura sans doute, assura Ruffin, persuadé Brulet qu'il s'introduirait chez moi pour m'endormir avec cette drogue déjà utilisée contre Marinel afin de me fouiller et de se rendre compte exactement de ma personnalité... Après tout, rien ne lui confirmait que j'étais policier.

— Très juste.

[Lire la suite page 50]

Quand les sanglots de bébé sont dus à la "Constipation des enfants"



... donnez du Castoria!



"C'est le laxatif préparé spécialement pour les enfants et les nourrissons. De nouveau présenté dans la bouteille format des familles."

QUAND votre bébé est pleurnicheur et agité... quand il sanglote à cause de la "Constipation des enfants"... il est sage de savoir quoi faire. Donnez-lui alors du **Castoria**.

Actif et efficace — et pourtant si doux, il ne dérange pas les systèmes digestifs délicats.

Préparé spécialement pour les enfants — ne renferme aucune drogue drastique, ne cause pas de coliques ou de malaises.

Goût si agréable — les enfants l'aiment et le prennent volontiers, sans se faire prier.

Achetez du Castoria — aujourd'hui même à la pharmacie voisine. N'oubliez pas de demander le laxatif préparé spécialement pour les enfants.

Et rappelez-vous que la bouteille de famille économique est de retour sur le marché!



CASTORIA

Le laxatif **SÛR** préparé spécialement pour les enfants

Un autre excellent produit pour la "protection des bébés"
Employez Z.B.T. — la poudre pour bébés faite à base d'huile d'olive

NOTRE FEUILLETON

LA DOUCE INSPIRATION

Par EMILE RICHEBOURG

TERMINÉE ? C'est donc pas fini ?
 — Mais non ; il y a la petite.
 — Quelle petite ?
 — La fille du Bonhomme.
 — Eh bien, je comprends pas.
 — Voilà : la petite gêne une dame, une grande dame.
 — Qu'est-ce que c'est que cette grande dame ?
 — Celle qui donne de l'argent à Jacques, et qui m'a promis, à moi, les dix mille francs.
 — Tu l'as donc vue, cette dame ?
 — Oui.
 — Comment s'appelle-t-elle ?
 — J'peux pas te le dire. Jacques seul sait son nom.
 — Donc, la fille du bonhomme gêne cette dame ?
 — Oui.
 — Alors ?
 — Elle veut s'en débarrasser.
 — Hum ! c'est pas facile.
 — Très facile, au contraire.
 — Comment ça ?
 — Grâce à la Tamirel, qui s'est habillée en religieuse...
 Lucien se mit à rire aux éclats en battant des mains.
 — Que me dis-tu là ? fit-il la Tamirel en religieuse !... Nom de nom, que je voudrais donc voir la drôle de tête qu'elle fait sous une béguine de nonne !
 Et les éclats de rire de Lucien redoublèrent.

V

LA PRISONNIÈRE

MOREL essaya de partager l'hilarité de son fils, mais, n'y pouvant parvenir malgré ses efforts, il reprit :
 — Elle n'est pas trop maladroite, la Tamirel, et la preuve, c'est qu'elle a parfaitement joué son rôle. La fille du bonhomme est tombée dans le panneau, et elle est maintenant dans un endroit où le diable lui-même ne viendrait pas la chercher.
 Lucien sentit un frisson courir dans tous ses membres.
 — Ah ! vraiment, fit-il, où donc est-elle ?
 — Dans une cave à vingt pieds sous terre.
 — Morte ! exclama Lucien d'une voix étranglée.
 — Non, pas encore. Il peut se faire qu'on ne la tue pas.
 Le frère de lait respira.
 — Enfin, dit-il, on a mis la petite dans une cave, qui est pour elle une sorte de prison ?
 — Oui.
 — Qui donc la garde ?
 — Jacques et la Tamirel.
 Sur cette réponse de son père, Lucien acquiesça la certitude que Mionne était bien, comme il l'avait soupçonné, dans la maison autour de laquelle il avait rôdé dans l'après-midi, sans oser s'en approcher de trop près.

— Sais-tu, papa, que ton histoire est on ne peut plus amusante ?
 — Tu trouves ?
 — Oui, et c'est dommage qu'on n'ait pas besoin de moi.
 — Pourquoi ?
 — Eh ! mais pour connaître la fin finale de toute cette affaire.
 — Je ne sais pas encore, moi, et Jacques non plus, comment ça se terminera.
 — Dis donc, papa, on a donc l'intention de la tuer, cette petite, pour s'en débarrasser ?
 — Je te dis que je ne sais pas bien ce qu'on en fera. Hier, quand la Tamirel l'a amenée dans la maison, la dame y était, l'attendant, et elle ont causé assez longtemps ensemble. Je ne sais pas ce qu'elles se sont dit ; mais, pour sûr, la petite n'a pas voulu faire selon la volonté de l'autre.
 — Bref, à la fin, la fille du bonhomme est tombée sans connaissance, et la dame nous a donné l'ordre, à Jacques et à moi, de la prendre et de la descendre dans la cave.
 — Ainsi, tu as vu la petite ?
 — Puisque je l'ai portée par les épaules.
 — Dis donc, est-ce qu'elle est jolie ?
 — Je crois que oui ; j'ai pas eu beaucoup le temps de la regarder.
 — Il ne l'a pas reconnue, pensa Lucien.
 Après un bout de silence, il reprit :
 — Papa, si la petite prisonnière de ton ami Jacques a des amis, — et elle doit en avoir, — ils vont la chercher.
 — Possible ; mais ils ne la trouveront pas, répondit Morel, en secouant la tête.
 — Qui sait ?
 — Jacques et la Tamirel ont pris leurs précautions. D'ailleurs, si la police ou n'importe qui voulait embêter Jacques, ça serait mauvais pour la petite, c'est moi qui te le dis.
 — Ah ! Et comment ça ?
 — Je suppose que, demain, on vienne sommer Jacques de rendre sa prisonnière : hé bien, avant qu'on ait pénétré dans la maison, Jacques et la Tamirel auraient eu le temps de faire disparaître la petite, et on aurait beau chercher partout, on ne la trouverait pas.
 — Pourtant...
 — On a pris ses précautions, te dis-je. Dans le caveau où la petite est enfermée, il y a un puits de plus de cent pieds de profondeur. Comprends-tu ?
 — Pas encore.
 — Une grosse pierre bouche le trou, et elle est elle-même recouverte d'une épaisse couche de terre fine. Si l'on venait prendre la maison d'assaut, car Jacques se garderait bien d'en ouvrir les portes, en rien de temps le puits serait ouvert, la petite précipitée et le trou rebouché, de telle façon qu'on ne pourrait pas découvrir qu'il y a un puits, et au fond de ce puits un cadavre.
 Lucien était devenu blanc comme un suaire, et il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines.
 — Je comprends maintenant, dit-il d'une voix oppressée ; mais Jacques et la Tamirel ne feraient pas cela.
 — Ils le feraient, c'est l'ordre.

— Malgré ce qui les attendrait : les travaux forcés à perpétuité ou peut-être même une condamnation à mort ?
 — Allons donc ! ils ne se laisseraient pas prendre. Après avoir fait ce que je viens de te dire, ils auraient encore tout le temps nécessaire pour s'échapper par un souterrain que Jacques a exploré la nuit dernière et qui a sa sortie à l'orifice d'un puits qui se trouve dans un chantier de bois, à deux ou trois cents mètres de la maison.
 — Oh ! oh ! tout cela est on ne peut plus intéressant... Vrai, papa, ça m'amuse beaucoup. Ainsi donc, pour se débarrasser de la petite, on a résolu de la jeter au fond du puits qui est dans la cave ?
 — On trouvera, je pense, un autre moyen de s'en débarrasser, et je le désire, car moi, je ne suis pas pour qu'on tue.
 — Tu as raison, papa, faut pas tuer les gens.
 — Surtout quand on peut faire autrement.
 — Alors donc, M. Jacques, — oh ! c'est une forte tête, M. Jacques, — a trouvé un moyen de se débarrasser de la petite.
 — Pas lui, la dame.
 — Ah ! Et qu'est-ce qu'elle a imaginé ?
 — De la mettre dans une maison de fous.
 — Mais c'est impossible ! s'écria Lucien ; pour cela faudrait qu'elle fût folle.
 — Elle est folle !
 Lucien se dressa debout, les yeux flamboyants.
 — Hein ! tu dis ? exclama-t-il.
 Morel, dont l'ivresse allait toujours en augmentant et qui ne voyait déjà plus qu'à travers un nuage, ne remarqua point le trouble de son fils et l'horrible anxiété peinte sur son visage.
 — Je dis qu'elle est folle, répondit-il ; pourtant, c'est pas encore tout à fait sûr.
 Le frère de lait laissa échapper un soupir de soulagement.
 — Je ne comprends pas bien, dit-il ; explique-toi donc un peu mieux que cela.
 — Dame ! moi, je ne sais pas bien ce qui s'est passé. Mais, v'là : Est-ce la peur ou tout autre chose, toujours est-il que depuis hier au soir, la petite n'a plus sa tête à elle ; ses yeux sont hagards et lui sortent des orbites ; le moindre bruit la fait trembler à ce point qu'on entend claquer ses dents ; elle déraisonne, elle divague, tout ce qu'elle dit n'a ni tête ni queue.
 — Mon Dieu ! murmura Lucien, qui retomba accablé sur son siège.
 — J'étais là, tantôt, chez Jacques, quand la dame est venue, continua Morel, la Tamirel lui a dit la chose, et ça n'a point paru lui faire déplaisir.
 — Si elle est réellement folle, a-t-elle répondu, c'est ce qui peut lui arriver de mieux ; mais ça peut bien être qu'un délire momentané, causé par une grande surexcitation nerveuse ; donnez-lui des soins, ne la laissez manquer de rien. Nous allons attendre trois ou quatre jours. Au bout de ce temps, si

elle est toujours dans le même état, si la raison ne lui est pas revenue, c'est qu'elle aura été réellement frappée d'aliénation mentale : alors nous ferons le nécessaire pour la faire enfermer dans une maison de fous."
 "V'là, petit, ce qui a été décidé, acheva Morel. Pour ma part, je souhaite qu'elle soit folle ; comme ça, elle échappera à la mort qui l'attend dans le puits."
 Lucien, les coudes sur la table, tenait sa tête dans ses mains crispées. Il pleurait silencieusement et se raidissait contre sa douleur pour retenir les sanglots qui montaient à sa gorge.
 Au bout d'un instant, il se redressa et regarda son père avec une sorte de dégoût.
 — Allons, buvons, buvons encore, prononça-t-il d'une voix sourde.
 Et il remplit d'eau-de-vie, presque jusqu'au bord, le verre de l'ivrogne.
 Mais avant de boire :
 — Petit, dit Morel, qui n'oubliait rien et dont l'ivresse excitait encore la cupidité, t'as encore de l'or, faut me le donner.
 — C'est vrai, je t'ai promis de te donner tout, répondit Lucien.
 Il vida sa poche et ajouta :
 — Tu vois que je suis de parole, moi ; c'est pas comme ton ami Jacques.
 — C'est une canaille, Jacques ; il me fait aller, mais, tôt ou tard il me le payera. Toi, à la bonne heure, t'es un bon fils. Tiens, continua-t-il, s'attendrissant subitement, j'veux t'embrasser.
 Il se leva et s'approcha de son fils qui, le repoussant doucement, lui dit :
 — Ramasse ton or et cache-le, il faut prendre garde aux voleurs.
 — Oui, oui, t'as raison, petit.
 En un instant, et bien que Morel ne fût plus guère solide sur ses jambes, l'or eût disparu au fond du tiroir de la vieille commode.
 Cela fait, l'ivrogne reprit sa place à table.
 — Maintenant, papa, dit Lucien, buvons à ta future.
 — Oui, mille tonnerres, buvons, buvons !
 D'un seul coup, et comme s'il avait avalé du petit lait, Morel vida son verre.
 — Le voilà bien, se dit Lucien ; il n'aura pas la force de se tenir debout avant demain midi.
 Puis, voyant que l'ivrogne n'allait pas tarder à tomber comme foudroyé, il l'aida à se lever, et, le soutenant, il le conduisit près du lit sur lequel Morel s'abattit comme une masse, en faisant entendre un grognement rauque.
 Maintenant qu'il n'avait plus à s'occuper de son père, Lucien se mit à réfléchir.
 Il savait où était Mionne ; mais qu'allait-il faire ? Après ce qu'il venait d'apprendre de son père, il ne pouvait prévenir immédiatement ses amis sans mettre gravement en danger les jours de la jeune fille.
 Ce puits, ce trou profond dans la cave, dont la pauvre Mionne était menacée, l'épouvantait et lui donnait la chair de poule. Il connaissait assez le terrible complice de Mme Joramie

pour être convaincu qu'il n'y avait rien d'exagéré dans ce que lui avait dit son père. Il fallait donc renoncer à employer la force pour délivrer Mionne.

D'un autre côté, si indigne et si misérable que fût Morel, il lui répugnait de se faire son dénonciateur, de le livrer à la justice, car il ne pouvait rien faire contre M. Jacques et la Tamirel sans atteindre aussi les deux autres complices.

Pendant on ne pouvait pas laisser Mionne entre les mains de ces féroces ennemis.

— Comment faire? comment faire? se demandait le jeune garçon, le cœur serré par de mortelles angoisses.

Et puis si Mionne avait réellement perdu la raison?... Sans doute, elle échapperait ainsi à la mort horrible qu'on voulait lui donner; mais folle, folle!...

Lucien pleurait et se tordait les mains de douleur et de rage.

Mionne folle! Mais c'était aussi terrible que la mort!

Et le malheureux continuait à se demander en gémissant:

— Que faire? que faire?

Soudain, il bondit sur ses jambes, une flamme dans le regard, et mit sa main sous son vêtement afin de s'assurer que son couteau-poignard et un revolver étaient bien à leur place.

Morel, ivre-mort, ronflait sur son grabat.

Lucien souffla la bougie, sortit du taudis dont il ferma la porte, laissant la clef en dedans, et descendit l'escalier rapidement. La cour de la cité n'était pas encore fermée; le jeune garçon put en sortir tranquillement. Il gagna la rue et fut bientôt dans la ruelle où, le tantôt, il s'était lancé sur les pas de son père.

En moins d'un quart d'heure, il arriva devant la maison du crime. Que venait-il faire là? Il n'en savait rien. Mais c'était là, dans une cave, que Mionne était enfermée; il se rapprochait de Mionne.

La nuit était déjà avancée, Lucien avait entendu sonner une heure à plusieurs horloges. Dans ce quartier perdu de Paris, on se couche généralement de bonne heure; on ne voyait plus de lumière aux fenêtres des maisons; sans doute, les géoliers de Mionne étaient couchés et dormaient.

Lucien pensa qu'il pouvait sans danger pénétrer dans l'enclos et s'approcher tout près de l'habitation, ce qu'il n'avait pas osé faire en plein jour.

Il retrouva facilement le passage qu'il s'était fait dans la palissade du terrain inculte dans lequel il entra d'abord; ensuite, ayant escaladé les pierres de la brèche du mur, il se trouva dans la propriété du sieur Farfouillet. Son cœur battait si fort, et il était tellement émotionné, qu'il fut forcé de s'arrêter pour respirer: du reste, pendant un long instant, ses jambes restèrent comme paralysées.

Enfin, il parvint à se remettre. Alors, résolu à se défendre contre toute attaque, il glissa son poignard dans la poche profonde de son pantalon, et hardiment, avec précaution, l'oreille ouverte, il marcha vers la maison, dont les volets étaient hermétiquement fermés, aussi bien au rez-de-chaussée qu'à l'étage.

Le silence était profond; les grillons eux-mêmes, troublés dans leurs retraites se taisaient. La nuit, sans lune, était peu claire; du reste, le visiteur nocturne était encore protégé par l'ombre des arbres derrière lesquels il pouvait se cacher, et par les hautes herbes au milieu desquelles il disparaissait.

Sans être inquiet, d'ailleurs, il arriva jusqu'à la maison. Elle était entourée d'une espèce de trottoir fait de pavés entre lesquels poussaient toutes sortes d'herbes, comme dans le jardin. Malgré cela, voulant tourner autour

de l'habitation et pour éviter le bruit que ses souliers pouvaient faire sur le pavé, Lucien se mit à marcher sur ses genoux et ses mains.

— Elle est dans la cave, pensait-il. Et, comme une cave a toujours au moins une bouche d'air, Lucien, à mesure qu'il avançait, cherchait un soupirail.

Il en trouva un, tout à fait à la base du mur, à peine large comme la main.

A plat ventre comme un lézard, l'oreille sur le trou noir, retenant sa respiration, il écouta. Silence profond. Il se remit en marche, toujours rasant la muraille. Il trouva une seconde ouverture de cave, semblable à la première, devant la maison, au bas des quatre marches de pierre de la porte d'entrée, puis une autre plus loin sur le côté de l'habitation opposé à celui qu'il avait déjà exploré.

Mais vainement, comme la première fois, il avait mis son oreille à l'orifice des soupirails, c'était toujours le même silence de sépulchre.

Bien qu'il se sentit fort découragé, il ne renonça point à achever de tourner autour de la maison, il arriva à un angle: c'était le troisième qu'il rencontrait; il n'avait donc plus qu'un côté à visiter, à tourner le quatrième angle pour se retrouver bientôt à l'endroit d'où il était parti.

Tout à coup, à deux mètres devant lui, il vit une touffe d'herbe éclairée

assurée qu'elle était seule, elle se leva, alla s'agenouiller près de sa maigre pitance, et comme elle avait très faim, elle se mit à manger à belles dents et vida presque sa bouteille d'abondance.

Ainsi restaurée tant bien que mal, elle se releva, revint s'asseoir sur les copeaux, et se mit à songer.

Certes, nous savons à quelles choses tristes et douloureuses elle pouvait penser.

Ses larmes ne tardèrent pas à jaillir, larmes de douleur et de désespoir, mais qui, cependant, la soulageaient. Et elle pleurait et gémissait depuis longtemps déjà, toujours dans la même attitude, quand Lucien Morel se décida, enfin, à plonger son regard dans le sous-sol.

Placé comme elle l'était, Mionne, suffisamment éclairée par la lampe, se trouvait presque en face du soupirail.

A la vue de sa soeur de lait, Lucien éprouva une douleur poignante, comme si une lame d'acier lui eût traversé le cœur. Un gémissement de la jeune fille arriva à son oreille et acheva de le bouleverser dans tout son être.

Il mit sa bouche dans l'ouverture et, doucement, mais assez haut pour être entendu:

— Mionne, Mionne! appela-t-il.

La tête de la jeune fille se redressa brusquement.

Etonnée, elle jeta autour d'elle des regards rapides. Puis elle passa sa main sur son front et sur ses yeux, et

— Mon cher Lucien, on ne t'a pas trompé; je crois bien avoir été folle, en effet; mais c'est passé, maintenant; la raison m'est revenue, j'ai repris possession de ma pensée et de moi-même.

Le gamin eut une idée subite. — Mionne, reprit-il, votre cruelle ennemie vous hait à ce point qu'elle n'hésiterait pas à vous ôter la vie.

« Elle veut vous faire disparaître, se débarrasser de vous. »

— Je le sais, elle me l'a dit.

— Eh bien, Mionne, je viens de trouver un moyen de vous sauver sûrement.

— Voyons, voyons, dis.

— Quand votre ennemie a appris tantôt que vous aviez perdu la raison, elle n'a plus parlé de vous faire assassiner par ses complices; il a été décidé que si vous étiez réellement folle, on vous tirerait de votre cachot pour vous conduire dans un hospice d'aliénés. Comprenez-vous, Mionne?

— Pas encore.

— Eh bien, il faut que, pour votre ennemie et ses complices, vous soyez folle, Mionne, c'est à peu près être morte. Croquant n'avoir plus rien à redouter de vous votre ennemie vous fera enfermer dans une maison de fous et vous lui échapperez.

— Je comprends maintenant, Lucien; mais...

— Il faut cela. Mionne, car ici votre vie est menacée. Je ne peux pas vous dire tout, je n'ai pas le temps de vous expliquer mes raisons... Je tremble d'être surpris, car si l'on me trouvait ici près de vous, vous seriez perdue!... Je vous le répète, Mionne, et je vous en supplie, il faut suivre le conseil que je vous donne... Vous avez été comédienne, il vous sera facile de simuler la folie, c'est un rôle à jouer. Ne craignez rien; allez jusqu'au bout; on vous conduira à la Salpêtrière ou ailleurs et vous serez sauvée, vous entendez, sauvée!... Oh! soyez tranquille, vous ne resterez pas longtemps parmi les folles; vous verrez bientôt arriver, venant vous chercher, M. Georges et M. Florentin Broussel, qui est de retour de son voyage.

— Eh bien, soit. Lucien, répondit la jeune fille, je ferai ce que tu veux.

— Oh! merci... Me voilà tranquillisé, je ne crains plus pour votre vie.

— Lucien, et mon père? Sais-tu quelque chose?

— Je sais qu'il est comme vous, Mionne, victime d'un abominable complot. Mais, de ce côté encore, soyez rassurée: M. Florentin Broussel s'occupe de M. Mourillon.

Mionne et Lucien échangèrent encore quelques paroles, puis ce dernier s'éloigna de la maison et sortit de l'enclos avec les mêmes précautions qu'il avait prises en y entrant.

Voulant ne pas trop s'éloigner de sa soeur de lait et tenant surtout à surveiller les agissements de Mme Joramie et de ses complices, Lucien, malgré l'heure avancée, — il était plus de deux heures du matin, — trouva assez facilement, dans le quartier, une maison meublée où il loua pour une semaine une petite chambre dont il prit immédiatement possession.

La journée avait été dure pour lui et il était brisé de fatigue. Il se jeta tout habillé sur le lit et dormit d'un sommeil de plomb jusqu'à sept heures du matin.

Il se leva et sortit, mais il ne tarda pas à rentrer, apportant tout ce qu'il fallait pour écrire.

Sur deux feuilles de papier à lettres, il écrivit la même chose:

« Je sais où est Mionne. Je veille. Je ne peux pas vous en dire davantage. Mais j'ai l'espoir que Mionne nous sera bientôt rendue. »

« Dès que je pourrai quitter mon poste d'observation, vous me reverrez. »

« LUCIEN »

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La comtesse Raymonde de Soleure, surprise avec son amoureux, un garde-chasse nommé Jacques Vernier, doit renoncer à son titre de comtesse et consentir à l'abandon de l'enfant qui doit naître, moyennant une forte pension alimentaire payée par son mari, le comte Gaston de Soleure. — Raymonde donne naissance à une fille qui lui est enlevée dès les premières heures et remise à des pauvres gens qui en prennent charge et reçoivent en retour une forte somme d'argent; l'enfant reçoit le nom d'Herminie. — Huit ans plus tard, maltraitée par ce père ivrogne, Herminie s'enfuit; le comte de Soleure, étreint par le doute, cherche Herminie partout, mais sans succès.

Des circonstances dramatiques mettent en présence quatre désespérés: Alexis Mollin, poète, Georges Ramel, peintre, Etienne Renaudin, amoureux éconduit, et enfin le comte de Soleure qui se fait connaître sous le nom de Florentin Broussel; ce dernier décide de porter secours aux trois autres et charge Ambroise Mourillon, un ancien saltimbanque, d'agir dans l'ombre en son lieu et place. — Mourillon est le père adoptif d'Herminie, surnommée Mionne, qu'il a trouvée à l'orée d'une forêt, huit années auparavant.

par une lueur assez semblable à celle que le ver luisant projette autour de lui.

Y avait-il donc, en effet, un ou deux vers luisants dans cette touffe d'herbe? Lucien s'approcha.

O joie! ô bonheur! La lueur s'échappait par un soupirail. Il y avait donc là, dans cette cave ou caveau, une lumière.

Comme tout à l'heure, quand il avait pénétré dans l'enclos, Lucien sentit la respiration lui manquer et son cœur battre à se briser.

Il était près du trou, absolument pareil à ceux qu'il avait vus déjà; cette fois, non seulement il pouvait tendre l'oreille, mais encore plonger son regard dans le caveau. Cependant il ne cherchait pas à écouter, et, tremblant, il tenait ses yeux fermés, comme s'il eût eu peur de regarder.

Quelque chose lui disait que sa soeur de lait était là, qu'il allait la voir... Mais hélas! dans quel état? Folle, folle! Et il avait réellement peur.

C'est à un sommeil bienfaisant et réparateur que Mionne avait succombé. Quand, à onze heures, elle se réveilla, sa fièvre s'était entièrement calmée et il ne restait plus rien dans son cerveau du trouble et de l'agitation des heures précédentes.

Ce fut avec une sorte de joie qu'elle vit sa prison éclairée. Après s'être bien

pensant sans doute qu'elle s'était trompée, elle poussa un long soupir.

Lucien l'appela de nouveau:

— Mionne, Mionne!

Cette fois, la jeune fille bondit sur ses jambes et s'avança jusqu'au milieu du caveau.

— Qui donc m'appelle? s'écria-t-elle. — N'ayez pas peur Mionne, c'est moi, Lucien!

— Lucien! Lucien! Ah! mon Dieu! Elle leva les yeux et vit s'agiter la main de son frère de lait, qui avait enfoncé son bras dans le soupirail.

Vers cette main, qui lui apparaissait comme un signe de délivrance, Mionne tendit les siennes.

— Ah! Lucien, mon frère, s'écria-t-elle, je t'en prie, sauve-moi, sauve-moi!

— Hélas! répondit-il, je ne le peux pas maintenant; mais rassurez-vous, Mionne, ma soeur chérie, vos amis ne vous abandonnent point, nous vous tirerons des mains de vos ennemis et ils seront châtiés comme ils le méritent, les misérables.

« Mionne, je n'ai pas besoin de vous dire comment j'ai su que vous étiez ici; mais, allez, allez je suis heureux, oh! oui, bien heureux de vous avoir retrouvée... Mionne, savez-vous ce qu'on m'avait dit? Que vous étiez devenue folle? »

Il plia les billets et les glissa dans deux enveloppes qu'il cacheta. Sur la première il écrivit l'adresse de Georges Ramel et sur la seconde celle d'Alexis Mollin.

Cela fait, il alla porter ses lettres à la poste, puis, voulant laisser à son père le temps de se remettre de son ivresse de la veille, il se mit à flâner dans le quartier en attendant l'heure de faire une nouvelle visite à l'ivrogne.

Mais quand, à midi, il frappa à la porte de Morel, celui-ci n'était plus chez lui. Son ami Jacques était venu le trouver à onze heures et l'avait emmené.

VI

UN MAUVAIS PAS

POUR que M. Jacques soit venu chercher mon père, il faut qu'il y ait quelque chose de nouveau, se disait Lucien, en marchant à l'aventure dans les rues du quartier, les mains dans les poches.

Quand il passait devant un débit de vin, il regardait à travers les vitres se disant que son père pouvait s'y trouver attablé en compagnie de gredins de son espèce.

Le gamin avait l'esprit très anxieux. Et il s'en allait soucieux, se demandant où et à quelle heure il lui serait possible de rejoindre le misérable à qui il devait la vie.

Soudain, au détour d'une petite rue, il crut remarquer qu'il était suivi par une femme dont les allures lui parurent suspectes.

A en juger par ses vêtements et la hote qu'elle portait sur son dos, cette femme était une mendiante ou une chiffonnière déjà vieille, en quête d'une aumône ou de quelques débris.

Un mouchoir à carreaux rouges était noué sur sa tête et lui descendait sur le front, cachant en partie les yeux grâce à une pointe qui retombait sur la joue.

Des cheveux gris malpropres s'échappaient de la marmotte et dissimulaient une partie des traits.

Elle avait l'air de marcher péniblement, en s'appuyant sur un bâton armé d'un crochet à l'aide duquel elle fouillait les ordures.

Comme on était en plein jour, Lucien n'avait pas à redouter quelque guet-apens; mais la rue était déserte, et le quartier de l'Ourcine n'étant pas de ceux où la sécurité des passants est complète, il crut prudent de s'assurer si, réellement, c'était à lui qu'en voulait la vieille chiffonnière.

Il fit volte-face et d'un air indifférent, il marcha vers la femme.

Cette tactique avait un double but: voir d'abord la figure de l'industrielle du chiffon et, ensuite, si elle continuerait son chemin sans faire attention à lui.

La femme ne bougea pas. Elle s'était arrêtée devant un tas d'immondices qu'elle remuait. La tête baissée, elle semblait apporter une attention des plus sérieuses à son occupation.

Lucien passa près d'elle et la frôla, cherchant à examiner son visage. Mais, soit par hasard ou avec intention, la vieille obliqua du côté opposé sans lever le front.

Lucien s'éloigna en traînant la jambe et avec cette désinvolture pittoresque du gamin des bas-fonds de Paris, prêtant l'oreille pour se rendre compte des intentions de celle dont les allures l'inquiétaient.

Mais la chiffonnière ne bougeait pas.

Soudain, comme Lucien allait passer devant un cabaret, un de ces bouges puants, rendez-vous ordinaire des gueux de toutes les catégories, un cri, assez semblable au braiment d'un âne, se fit entendre et, aussitôt, deux hommes, qui marchaient de l'autre côté de la rue, bondirent sur le jeune garçon.

Avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, les deux individus l'avaient poussé violemment dans le bouge, et, pendant que l'un le saisissant à bras-le-corps pour paralyser ses mouvements, l'autre lui jetait sur la tête un sac de toile à coulisse. un peu pareil à la musette d'un cheval.

La coulisse serrée, le gamin se trouva encapuchonné.

Il cria. Mais sa voix ne rendit qu'un son rauque, étouffé, qui ne pouvait être, d'ailleurs, entendu de la rue.

Les cordons du sac, noués rapidement, l'homme sortit de sa poche une corde avec laquelle il lia les jambes du jeune garçon.

Restaient les bras, que l'autre bandit maintenant toujours. Par un mouvement brusque, il les ramena en arrière, et son compagnon, avec un vieux foulard, put facilement lier les poignets comme il avait ligotté les jambes.

Tout cela avait été accompli avec une promptitude extraordinaire, et Lucien avait eu à peine le temps de comprendre qu'il était victime d'une agression, qu'on l'avait couché à terre sur le carreau boueux du cabaret.

Pas un mot n'avait été prononcé.

Quand les deux hommes virent le gamin dans l'impossibilité de leur échapper, l'un d'eux dit d'une voix enrouée :

— Hein, qu'en dis-tu, mon bonhomme ? J'espère que c'est proprement travaillé.

— Une deux, trois, partez muscade ! fit l'autre en riant.

— Du Robert-Houdin, première catégorie, quoi !

— Si la vieille n'est pas contente, elle sera bien difficile.

A ce moment, la vieille chiffonnière parut. Elle n'était plus voûtée et ses allures révélèrent une vigueur, une énergie sauvage.

— Voilà le bibelot, lui dit un des hommes en lui montrant Lucien immobile.

— Hein, en voilà de la belle ouvrage, dit l'autre, ça vaut bien deux roues de derrière.

— Chose promise, chose due, Major, répondit la femme. Et chose payée, ajouta-t-elle en tirant de sa poche deux pièces de cinq francs qu'elle remit aux deux coquins.

— Est-ce que tu ne payes pas une tournée en plus ?

— Tout de même, Patronnet, d'autant plus j'aurai peut-être encore besoin de vous.

— On est à ton service, du moment que tu payes.

— Et je paye toujours bien.

Le Major était ainsi nommé parce qu'il avait été infirmier militaire. Son camarade, ayant été garçon pâtissier, avait été surnommé Patronnet.

— Allons, mastroquet, dit le Major, une tournée d'eau d'af.

Le marchand de vin, espèce de taureau à face humaine, prit trois gobelets de fer qu'il remplit d'un liquide jaunâtre.

— Buvez-moi ça, dit-il, c'est de la fine de derrière les fagots.

— A la vôtre, les amis, dit la femme, en choquant son gobelet contre ceux de ses acolytes.

— A la tienne, la Dabesse !

Et tous trois avalèrent d'une seule lampée l'horrible boisson.

— Ah ! ça, dit le marchand de vin, qui répondait au joli nom de Poireau, vous n'allez pas me laisser ça, je pense...

Il montrait Lucien.

— Si la rousse venait, par hasard, continua-t-il, elle pourrait se montrer curieuse... Et puis, ça tient de la place.

— Soir tranquille, père Poireau, on va te débarrasser, dit la femme.

— A la bonne heure.

— Seulement, tu vas nous prêter le boudoir.

— Hé, pas de bêtise, vous n'allez pas le buter ici ! fit le cabaretier avec effroi.

— Mais non ; on le tiendra seulement au frais pendant quelques heures.

— Hein, hein, quelques heures... Enfin, soit. Faut bien rendre service aux amis.

— Et puis du moment qu'on te paye... — Dame, faut bien payer les réparations de l'immeuble.

— C'est juste, approuva le Major.

— Très juste, amplifia la femme. Donc, tu veux bien me louer le boudoir ?

— Oui.

— Combien l'heure ?

— Deux balles.

— Soit. J'enlèverai le colis ce soir à dix heures.

— Il est deux heures, ça fera seize francs. Mais tu mettras le jaquet, quatre francs de plus... Tu sais, il y a l'éclairage.

— Comme tu y vas, père Poireau !

— Faut pas marchander avec papa.

— C'est bon, tu auras ton rond d'or.

— Alors, ma chérie, aboulez !

Et le père Poireau tendit sa grosse main velue.

La femme donna une pièce de vingt francs.

— Maintenant, dit-elle, s'adressant à ses complices, enlevez le ballot.

Lucien était resté étendu tout de son long, muet, immobile.

Mais s'il ne bougeait pas et gardait le silence, il entendait fort bien.

Il avait reconnu la femme à sa voix. C'était la Tamirel, la mère de Laurence.

Malgré tout son courage, Lucien était très inquiet et se sentait mal à l'aise.

Qu'allait-on faire de lui ?

Le séquestrer dans quelque lieu infect jusqu'à dix heures du soir. Mais après ? On ne le tuerait pas immédiatement, sans doute, mais quel serait son sort ? Et puis une autre angoisse le mordait au cœur.

Qu'allait devenir sa sœur de lait ?

Il avait écrit à Georges et à Alexis ; ceux-ci seraient un peu rassurés, mais en ne le voyant pas revenir, que penseraient-ils ? Que feraient-ils ?

Quoi ! tout ce qu'il avait fait pour sauver Mionne serait perdu !... Était-ce possible ? Mais non, un pareil malheur ne pouvait pas arriver !... Il n'admettait pas que la Providence pût abandonner ainsi les honnêtes gens pour laisser le champ libre à des misérables.

— Espérons ! pensait-il.

Mais au fond du cœur il était terrifié.

Il se disait :

— Comment la Tamirel a-t-elle découvert ma présence dans ce quartier et comment a-t-elle appris pourquoi j'y suis venu ? Evidemment, elle sait que je suis à la recherche de Mionne, et c'est pour m'empêcher d'agir qu'elle m'a tendu le piège dans lequel je me suis laissé prendre comme une souris étourdie.

Il ne pouvait croire que son père l'eût trahi en parlant de lui à Jacques et à la digne compagne ; il pensait plutôt qu'il avait été aperçu la veille, rôdant autour de la maison du crime, malgré les précautions qu'il avait prises pour ne pas être vu et reconnu.

Il ne se trompait pas.

C'est ainsi, en effet, que la Tamirel avait découvert sa présence dans le quartier Saint-Marceau et deviné le motif qui l'y avait amené. Ni elle ni Jacques Vernier ne savaient que Lucien était l'élève de Georges Ramel et le frère de lait de la fille adoptive de Mourillon ; mais le jeune garçon connaissait Alexis Mollin, l'ami intime de Georges Ramel, et cela suffisait pour expliquer que le gamin se fût mis à la recherche de l'amoureuse du jeune peintre.

La Tamirel s'était empressée de dire à l'ancien garde-chasse qu'elle venait de voir Lucien rôder autour de la mai-

son.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Maman est furieuse contre moi, ce matin, papa. Elle m'a dit que j'avais tous les défauts de mon père.

TRANCHE DE JAMBON GLACÉE AU MIEL

Une tranche de Jambon Premium Swift, avec sa saveur moelleuse sans égale résultant du Traitement Swift à la Cassonade, fait un magnifique plat principal sans garniture spéciale. Mais, quand vous voulez quelque chose de merveilleux, faites ceci: Procurez-vous une tranche de Jambon Premium Swift de 1½" d'épaisseur, coupée au centre du Jambon. (Pour être sûre que c'est *bien* du Premium Swift—le jambon que tout le monde au Canada préfère par-dessus tous—recherchez le nom SWIFT sur la tranche.) Faites des entailles dans le gras; saupoudrez avec ¼ tasse de cassonade. Mélangez encore ¼ tasse de cassonade avec ½ tasse de jus provenant de poires de conserve égouttées. Versez cela doucement sur le jambon. Faites cuire environ 1 h. ½ à four doux (325°F.) en arrosant toutes les demi-heures. Garnissez de moitiés de poires remplies de cerises, et servez *en toute confiance*. Car vous pouvez être assurée d'obtenir une qualité invariable quand vous achetez du Jambon Premium Swift—le jambon traditionnel au Canada.

Votre famille aussi préférera
le jambon traditionnel au Canada....
le doux et sans pareil
Jambon Premium Swift

2 GENRES! Pour cuisson facile à la maison, recherchez le Jambon Premium Swift, Etiquette Bleue. Le jambon avec Etiquette Rouge est cuit—prêt à manger. Les deux sont traités à la Cassonade et fumés à la manière spéciale employée par Swift, au-dessus de feux de vrai bois dur.





Pepsi est le digne couronnement des activités sportives estivales. Oui, Pepsi-Cola est toujours un régal, à l'intérieur et à l'extérieur, au travail ou au jeu. Il va droit au but!

BUVEZ UN PEPSI-COLA GLACÉ aujourd'hui... et souvent tous les jours! La saveur piquante et exquise de Pepsi-Cola fait mieux que tromper votre soif, elle la satisfait. Dès la première gorgée, vous constatez que Pepsi est supérieur comme régal rafraîchissant... sans compter que vous en obtenez plus pour votre argent. Quand vous avez soif, prenez un Pepsi.

Une collation est plus succulente quand vous servez Pepsi-Cola. Le pétillant Pepsi est toujours apprécié des membres de la famille comme des invités, car il n'existe pas de meilleur breuvage gazeux.

"Pepsi-Cola" et "Pepsi" sont les marques enregistrées au Canada de Pepsi-Cola Company of Canada, Limited.



SCULPTURE ET ART

DEUX ARTISTES CATHOLIQUES ANGLAIS

Par DOUGLAS NEWTON

Deux grands Catholiques anglais attirent de nouveau l'attention du public; l'un était un célèbre sculpteur, l'autre un artiste distingué. Le sculpteur n'est autre que Eric Gill, dont on vient de publier la correspondance; l'artiste est Aubry Beardsley, mort il y a cinquante ans, et dont la mémoire vient d'être rappelée par l'inauguration d'une plaque qui, apposée sur la maison où il vécut, fut dévoilée par John Rothenstein, Directeur du Tate Gallery.

Bien que profondément dissemblable sous de nombreux aspects, la vie de ces deux hommes avait plusieurs traits communs. L'un et l'autre naquirent, à 10 ans d'intervalle, à Brighton, ville balnéaire du sud de l'Angleterre, Beardsley en 1872, Gill en 1882. Leurs parents les destinaient, l'un et l'autre, à la profession d'architecte, mais Beardsley et Gill suivirent la carrière de leur choix, marquant ainsi leur personnalité de caractère, profondément prononcée chez l'un et chez l'autre.

Tous les deux, également, se convertirent à l'Eglise Catholique, mais alors que Beardsley embrassa la Foi Catholique très tard, trop tard pour son propre bien-être, ici-bas, et pour le bien de son art, les oeuvres et la religion d'Eric Gill furent toujours inspirés par ce même sentiment qu'il manifeste dans sa correspondance, la recherche d'un idéal spirituel pour exprimer son idéal artistique, correspondance qui nous révèle comment il "évolua" et fut attiré par l'Eglise Catholique, à laquelle il se convertit en 1918.

Gill abandonna l'architecture, poussé par son goût pour les belles inscriptions. Il débuta dans cet art en gravant sur des tombes; plus tard, il créa un nouveau caractère d'imprimerie, que l'on appela "Gill Sans Type", considéré, aujourd'hui, comme l'une des plus belles formes de typographie du monde. De la gravure sur pierre, il passa à la gravure d'images, montrant une originalité de style qui, tout d'abord, étonna. Mais la puissance et la délicatesse d'exécution, et la conception heureuse des dessins, ne tardèrent pas à convaincre qu'il était un sculpteur doué d'un talent de maître.

D'une tendance toujours profondément religieuse, ainsi que le témoignent ses inscriptions, ses oeuvres étaient, pour la plupart, des sujets spirituels, tels que le Chemin de la Croix, à la Cathédrale de Westminster, qui se classe parmi ses grands chefs-d'oeuvre; il sculpta, également, de beaux monuments de guerre et les statues qui ornent l'immeuble, à Londres, de la B.B.C.

Les inscriptions de Gill sont aussi remarquables que ses sculptures. Il avait une profonde opinion de la philosophie de son art; il était convaincu que les artisans devaient retourner au socialisme chrétien des premiers corps de métier. Ce socialisme chrétien, il le pratiqua lui-même, selon sa conviction, dans le comté de Sussex. Il ne se contentait pas, contrairement aux autres sculpteurs, de finir un modèle en argile et de laisser à d'autres artisans le soin de faire la sculpture en pierre. Il sculptait la pierre lui-même jusqu'au moindre détail, bien que ce travail l'obligeait souvent à se placer dans des positions difficiles sur les échafaudages, comme ce fut le cas pour les sculptures de la B.B.C.

La carrière de Beardsley fut plus courte et plus fiévreuse. Menacé par la tuberculose à l'âge de 20 ans, il fut obligé d'abandonner l'architecture pour travailler dans un bureau; néanmoins, il se concentra avec plus d'ardeur à la gravure et, à l'âge de 21 ans, déjà célèbre, il publiait les illustrations de "La Mort d'Arthur". Beardsley était, essentiellement, un décorateur. L'influence qu'exercèrent sur lui l'art japonais et l'art des primitifs se manifesta sous la forme de lignes étranges, bizarres, puissantes, mais aussi délicates qu'une dentelle, trait qui atteignit un degré de réalisation rare chez les autres artistes.

La veine était puissante, sardonique; la nouveauté de son dessin inquiéta parfois. Incompris, il ne réussit pas; il se tourna donc vers le paganisme, aussi bien dans son art que dans sa vie. Il donna avec plus de fièvre libre cours à son énergie exorbitante et insouciance; cet effort devait l'affaiblir et le rendre plus sensible à la maladie qui lui fut fatale.

Ce ne fut que pendant les 18 derniers mois de sa vie que cette influence malsaine fut neutralisée par l'effet modérateur de la tranquillité d'âme qu'il venait de trouver dans la religion et, ensuite, dans sa conversion au catholicisme. Mais c'était trop tard. Sa maladie avait atteint un point qui ne permettait plus d'espérer. La dernière année de sa vie se passa dans la sérénité qui, non seulement fit de lui, ainsi que l'a écrit Sir William Rothenstein, une nouvelle personnalité sympathique, agréable, mais aussi changea sa conception de l'art à tel point qu'il s'élevait déjà à une nouvelle célébrité, à une grande maîtrise de l'art, lorsque, épuisé par la maladie, il mourut à Mentone, complètement résigné à la volonté de Dieu.

Il n'avait que 26 ans, mais en cinq ans il avait produit d'innombrables gravures toutes marquées de la même puissance et de la même personnalité, à tel point qu'il influença non seulement l'art graphique, mais aussi l'art théâtral des générations qui suivirent. On retrouve cette influence dans les décors des ballets modernes. Il est regrettable, pour son art comme pour lui-même, que l'influence de la Foi ne se soit pas exercée, chez lui, plus tôt.

Kodak²³



Vous pressez le bouton...

Il



fait le reste

Avec le Film Verichrome Kodak vous éprouverez
de la joie à regarder—et à garder—vos instantanés.
Canadian Kodak Co., Limited, Toronto

Il est fait au Canada... Film Kodak... le film dans la boîte jaune familière

"KODAK" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE

Tout est nouveau

SOUS TOUS RAPPORTS



Il y a beaucoup de nouveau et d'amélioration en tout dans les nouveaux camions GMC légers et moyens. Leur souplesse de profilage leur confère une bonne apparence remarquable. Leur performance est améliorée grâce à des moteurs du même principe fondamental que dans près de 600,000 GMC militaires. Ils sont d'une construction plus robuste, avec châssis plus solides et cabines plus fortes.

Il y a une nouvelle facilité de roulement et de conduite réalisée par des cabines plus longues, plus larges... des banquettes très confortables, entièrement réglables... un pare-brise et des fenêtres de plus grandes dimensions... des ressorts avant plus longs... un embrayage, une direction et des freins plus dociles. Et que dire du confort du nouveau système de ventilation révolutionnaire qui fait continuellement circuler de l'air frais. Les GMC sont réellement avantageux par leurs caractéristiques et leur valeur supérieures.

UN PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS

LE CAMION DE VALEUR

CAMIONS GMC

ESSENCE - DIESEL

nouvelle économie

Les camions GMC offrent une boîte synchromesh à quatre vitesses... une réelle source d'épargne promettant moins d'usure, plus faibles coûts d'entretien, moins d'effort de conduite, une accélération plus vive en cas d'urgence.

nouvelle commodité

Dans les modèles de 1/2 et de 3/4 de tonne, avec boîte à trois vitesses, le levier de changement de vitesse est monté sur la colonne de direction... nouvelle commodité de conduite et plus d'espace pour les jambes.

nouvelle sécurité

La grande sûreté et le confort des cabines des camions GMC de 1/2 et de 3/4 de tonne sont rendus possibles par le frein de stationnement commandé par une pédale placée à gauche de celle d'embrayage.

nouvelle endurance

Il y a de la robustesse dans chaque détail. Les grilles ont des barres en métal épais comme pour les pare-chocs, en haut et sur les côtés; elles sont encadrées et renforcées. Les cadres, essieux et ressorts sont gros et tenaces.

EN VILLEGIATURE

SUR LES LACS RIDEAU

Le canal Rideau, dont le projet de construction est attribuable au duc de Wellington et remonte au début du dix-neuvième siècle, devait servir à défendre le Canada contre toute tentative d'invasion américaine. De nos jours, des invasions pacifiques et avantageuses pour le commerce canadien se succèdent chaque année. On voit alors des centaines d'Américains, munis des attirails de pêche les plus modernes et de confortables accessoires de campement, affluer dans la région pittoresque et poissonneuse des lacs Rideau afin d'y passer d'agréables vacances et d'explorer, en compagnie de leurs amis canadiens, des lieux remplis de souvenirs historiques.

Les yachtmen américains, désireux de visiter le Canada, peuvent le faire en empruntant une voie directe depuis le port de New-York jusqu'aux Grands Lacs, puis par le canal et les lacs Rideau jusqu'à Ottawa. Rendus florissants, grâce à l'industrie du tourisme, les villages riverains, tels que Westport et Portland, offrent aux voyageurs des hôtelleries bien tenues où l'on se préoccupe de les distraire et de les intéresser.

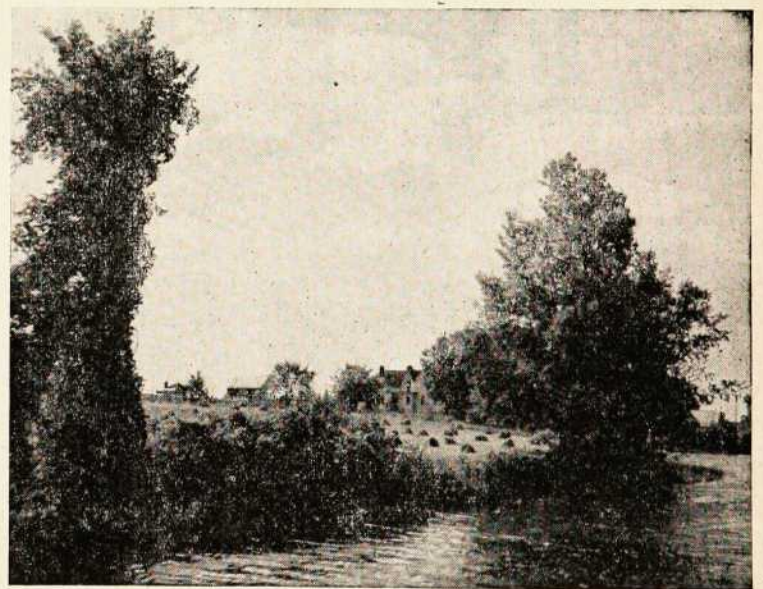
De tous les sports de plein air, la pêche est celui qui séduit davantage les touristes, et ce n'est pas sans raison: le grand lac Rideau est justement

renommé pour la pêche du saumon, de la truite, du doré et du brochet. C'est sur la rive de ce lac qu'est situé le coquet village de Westport qui connaît, durant l'été, une vie très animée.

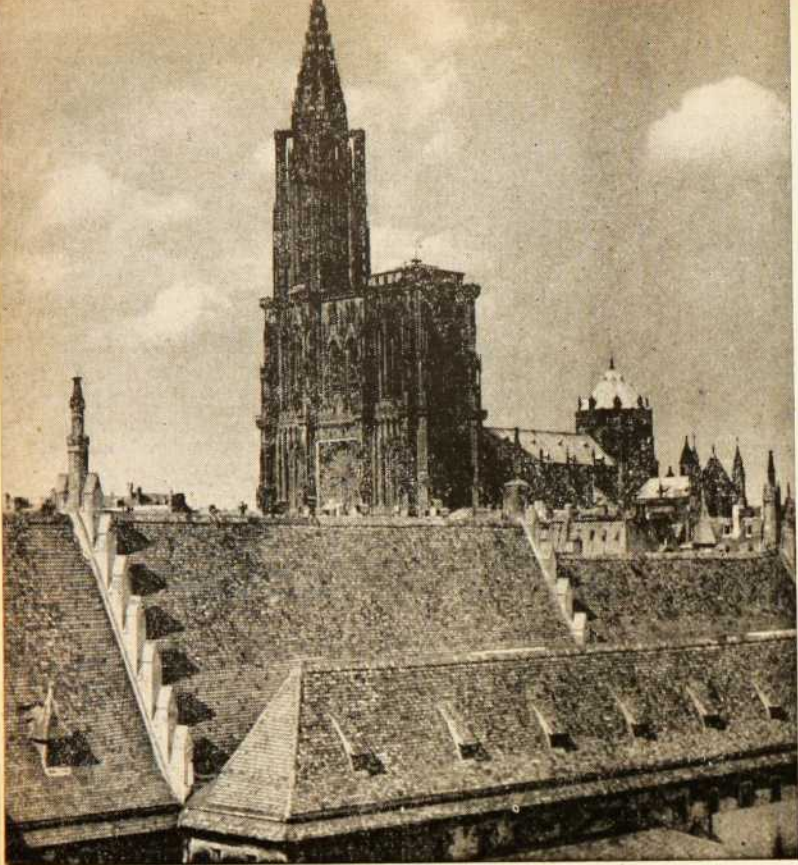
Le canal Rideau, construit en 1826, a été pour les premiers habitants de la vallée de l'Outaouais le mode de transport le plus pratique. On peut dire, cependant, qu'il n'est pas tout à fait ce qu'on peut appeler un canal. Il ne coule entre des murs de pierre que sur une longueur de huit milles et demi. Le reste de son parcours, soit 117 milles, est formé par une chaîne de lacs et de rivières pittoresques, serpentant à travers les bois de pins et les terres ontariennes qui s'étendent entre Kingston et Ottawa.

La Grande-Bretagne dépensa, en 1831, la somme de \$4,000,000 pour relier entre eux ces lacs et ces rivières et obtint ainsi une voie navigable, moins vulnérable que le Saint-Laurent, pour transporter rapidement des troupes à la frontière. Les besoins militaires ne se firent jamais sentir et, pendant des années, le canal Rideau servit de route commerciale. C'est l'un des dix-neuf grands canaux qui relient les Grands Lacs au Saint-Laurent, pour constituer un réseau très important de voies navigables.

Photo du haut, à droite. Des chemins boisés le long du canal, comme celui-ci à Jones Falls, invitent aux excursions à pied dans la campagne. Les yachtmen américains, désireux de visiter le Canada, peuvent emprunter une voie directe depuis le port de New-York jusqu'aux Grands Lacs en passant par les lacs Rideau. — Un étroit passage conduit aux écluses Old Sly, situées à mi-chemin environ entre Kingston et Ottawa. Quelle beauté, quelle perspective d'enchantement ne recèle pas ce "chemin qui chemine"! — Ci-contre, à droite, une habitation rurale près de Becketts Bridge. Un tableau de Millet, quoi!



Ci-contre, un yachtman, premier plan à gauche, salue, en les croisant, deux officiers de l'armée faisant le voyage d'Ottawa à Kingston en canot. A gauche, le lieutenant-colonel Bert Haley et, à droite, le capitaine Gordon MacMurdo. Quand on a le pied marin, on a tôt fait de lier conversation avec des compagnons de rencontre et de bonne fortune. La salutation et les bons vœux accompagnent généralement la réponse aux renseignements demandés. Photos O. N. F.



Ci-dessus, la célèbre cathédrale de Strasbourg, triomphe de l'art architectural du Moyen Age et de la Renaissance. Sa flèche tant vantée est considérée comme l'une des merveilles du monde. Si le corps du monument déçoit un peu par des dimensions et des proportions inattendues, la façade est réellement quelque chose d'inouï, devant quoi l'admiration et la curiosité ne se lassent point.



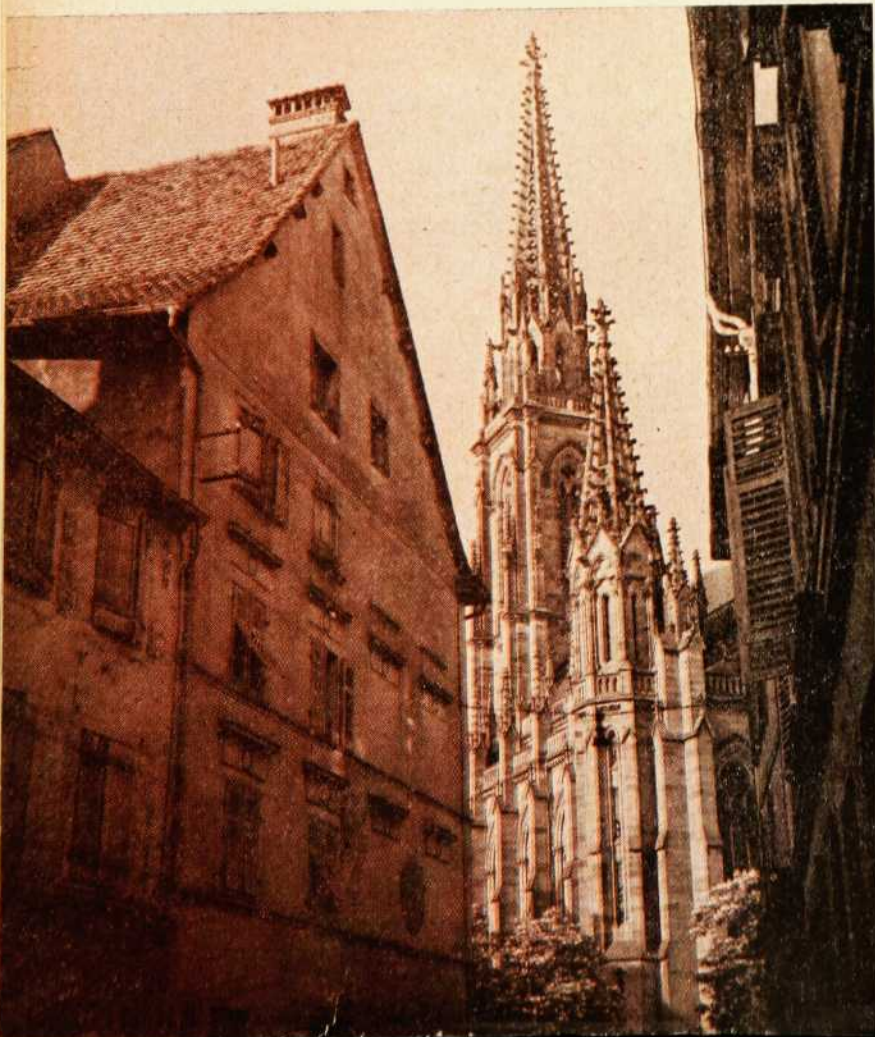
L'enseigne d'un restaurant alsacien, l'un de ces cafés pleins de musique, meublés de velours rouge, décorés de cadres ovales et de lustres à pendeloques de cristal. Quels mets appétissants ne déguste-t-on pas en Alsace! Qui n'a entendu prôner, à juste titre, le pâté strasbourgeois de foie gras aux truffes? Et pour ce qui est des desserts, quelle merveilleuse variété de confitures, de tartes, de friandises dont les cuisinières alsaciennes ont le secret! Voilà ce que promet pareille enseigne.

L'ALSACE

UNE PROVINCE DE COCAGNE

Par CARLOS FISCHER

(Exclusif au "SAMEDI")



LA LÉGENDE en exagère encore les mérites ou les séductions.

Pour un peu, on en arriverait à croire que les Alsaciens passent leur temps à se costumer — gilet ou jupe écarlate, tricorne ou grand noeud noir sur la tête — et entre deux valse, à arroser leurs champs de choucroute avec des cruchons de bière, une cigogne sur l'épaule. Tout cela dans un paysage orné de guirlandes de saucissons et parfumé par ses mines de foies gras.

Ce n'est pas tout à fait cela... mais il est bien vrai que l'Alsace compte parmi les régions françaises les plus pittoresques. C'est la Mecque du pittoresque, faite, de tout temps, à l'usage des peintres et des illustrations; les motifs leur tombant sous la main à chaque détour de routes. Le caractère offre peut-être plus de grâce que d'énergie, mais quels riants décors dans leur variété! Une plaine grasse ou boisée qui se colore de toutes les nuances de la palette; des collines ou de hautes montagnes, d'où surgissent à travers de sombres sapinières des ruines roses de châteaux féodaux et romantiques; des vignobles féconds en crus glorieux (les Wolsheim, les Rieslings, etc...) qui se dorent au soleil et des houblonnières qui embaument; un puissant fleuve historique qui la borde et quantités de rivières ou de torrents qui la traversent, aussi poissonneux, d'ailleurs, que sont giboyeux ses champs ou ses forêts; tout s'y rencontre, et tout y abonde. « Quel beau jardin », s'était, paraît-il, écrié Louis XIV en personne. Et Sa Majesté avait le coup d'oeil juste.

De cette bénédiction céleste tombée sur leur pays, les Alsaciens ont vite tiré ce sentiment et ces exigences de confort qui les distinguent entre tous nos nationaux. Ils y ont puisé aussi ce goût de l'ostentation qui se signale presque à chaque maison de leurs moindres villages. Là aussi, le cosu de la construction, l'ampleur des toits aux multiples greniers, le vif coloris des volets, l'encadrement sculpté des fenêtres — toujours égayées de nombreux pots de fleurs — et le colombage apparent tranchant par ses tons marrons sur le crépi des murs, tout chante la recherche et la richesse.

Et l'intérieur correspond exactement à ce qu'on observe du dehors. La « Chambre à demeurer », avec ses bancs bien vernis, avec son haut poêle en faïence à dessins, avec ses chaises de style rustique, avec ses assiettes aux

Ci-contre, à gauche, une vieille rue de Mulhouse avec, tout au fond, l'église Saint-Etienne. C'est une ville fort ancienne, déjà mentionnée dans une chartre du Ville siècle. L'antique cité, aux rues étroites et tortueuses, est limitée par les deux bras de l'Ill. Les nouveaux quartiers sont au contraire larges et spacieux. C'est un centre industriel: grandes filatures, papeteries, fabriques de produits chimiques, fonderies, forges, commerce de vins et de céréales.



Une scène de la campagne alsacienne, dans la région des vignobles féconds en crus glorieux qui se dorment au soleil, et en houblonnières qui embaument. De tout temps, les paysages alsaciens ont inspiré les peintres. Leur caractère offre peut-être plus de grâce que d'énergie, mais quels riants décors dans leur variété ! Un puissant fleuve historique borde cette province que traversent rivières et torrents poissonneux. Scène paisible d'un décor qui a pourtant connu de nombreux conflits.



Un groupe de paysans arborant le costume national, car on garde chez les Alsaciens le culte du costume traditionnel et on l'endosse dans les grandes circonstances. Le fait est qu'il flatte le regard par son attrait original et son éclat. Les coiffes des femmes, immenses papillons aux larges ailes noires, sont particulièrement seyantes. Les Alsaciens ont des manières gaies et faciles comme on voit.

bouquets naïfs, avec des étains d'autrefois, qui font envie à tous les amateurs, présente, dans sa propreté scrupuleuse, une physionomie si avenante que l'on comprend aisément la tendresse de l'Alsacien pour son « chez soi »... et même pour ses pantoufles. Il a tout fait pour se plaire dans sa maison... hors les nids de cigognes, bien entendu.

Et ce sont précisément ces nids de cigognes qui, en général, attirent le plus la curiosité des visiteurs. On dirait qu'avant de se mettre en route — comme les Mages vers l'Etoile — ils n'ont entendu vanter que ces nids de cigognes... outre la choucroute régionale. Aussi dès qu'ils arrivent dans n'importe quelle bourgade, cherchent-ils des yeux le nid de cigognes promis par tous les guides. Et s'il n'y a pas de nids de cigognes, ils s'en vont très mécontents. Or les cigognes ne séjournent en Alsace que durant la belle saison. Dès l'automne elles cinglent vers le Nil, comme pour maintenir méthodiquement d'anciennes relations avec l'Egypte. D'ailleurs, je puis annoncer une bonne nouvelle à leurs amis de toute origine : la dernière enquête a prouvé que le nombre des nids était en augmentation. Il y aura encore des cigognes en Alsace, dont, peu à peu, elles sont devenues le symbole.

Les villes en ont leur part et les toits les plus hauts sont les plus favorisés. Ces villes sont fort pittoresques. Qu'elles s'appellent Saverne, Ladisheim, Wissembourg, Ribeauville, Sélestat, Kaysenberg, Hagueran, Molsheim, etc., etc... elles rivalisent de cachet, par leurs anciens monuments, par les murailles qui les défendaient jadis et qui s'écroulent aujourd'hui sous la lierre et la vigne vierge, par leurs tours de guet, leur hôtel de ville, leur pont fortifié, et, surtout, par leurs églises. Thann a pour église un bijou rare, exquis de grâce et de proportions. Riquewihr est le bastion du vignoble conservé à travers les âges. Obernai sert de pèlerinage à tous les touristes fervents, car le tourisme a ses reposoirs ! Et partout survit le renom de quelque grand soldat : Turenne à Turckheim, le Maréchal Lefèvre à Rouffach, Kléber à Strasbourg, etc...

Ce Strasbourg, quel prestige dans l'histoire de France, depuis 1681 ! et quelle majesté ou quel accent dans sa physionomie séculaire, grâce tout d'abord à son illustre cathédrale et à son Château des Rohan, puis à ses vieilles façades reflétées, tout le long des quais dans les eaux vertes de l'Ill. Mais il va de soi que nous ne pouvons pas, ici, flâner à travers ses rues : à elle seule, la ville mériterait tout un article. Ainsi que Colmar, justement réputée pour son Musée des Unterlinden, pour ses Grunevald, ses Schoengauer, et qui, Dieu merci, a pu se sauver des destructions de la dernière guerre grâce à la valeur de nos soldats.

On garde chez les Alsaciens la vénération du costume traditionnel, du moins dans les cantons du Bas-Rhin où il a toujours triomphé. Le fait est qu'il flatte le regard par son chic et son éclat. Et l'Alsace lui doit la moitié de sa popularité.

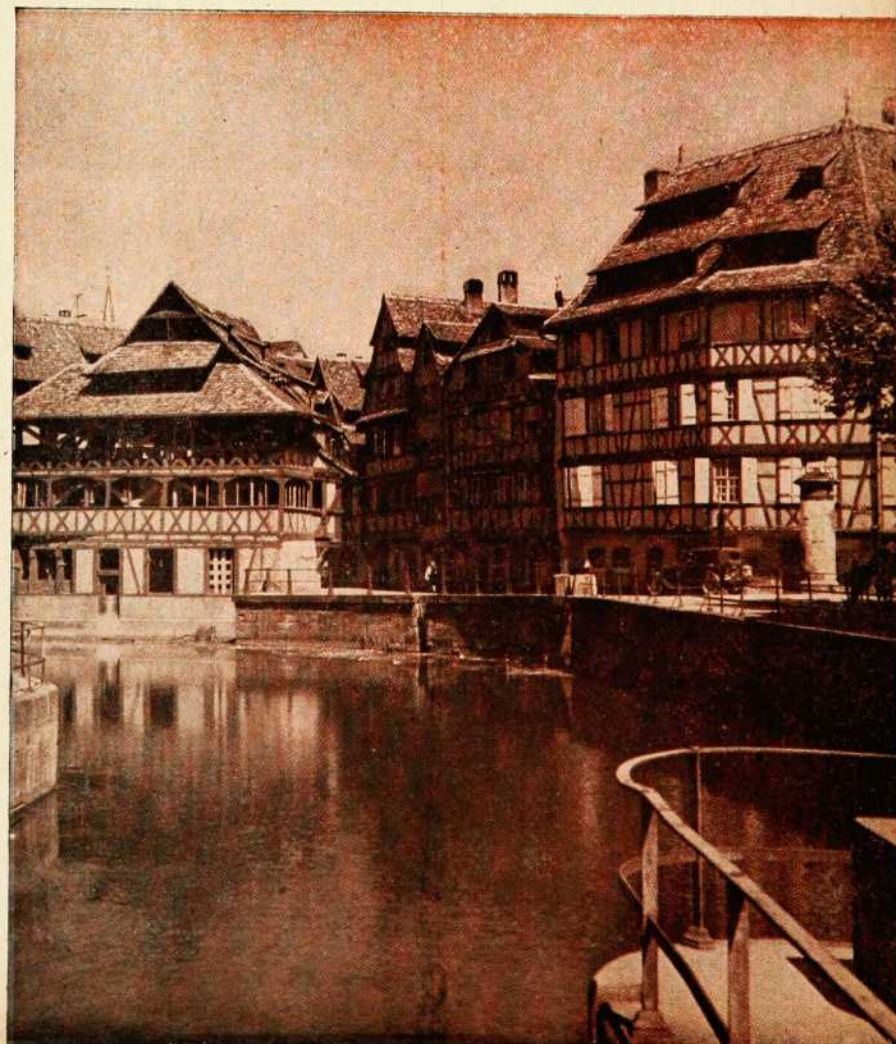
L'on revient à sa cuisine, aussi plantureuse que sincère : aucune ménagère alsacienne ne ménagera jamais — en temps normal — la farine, la crème ou le beurre indispensables. Aussi, quelle table appétissante ! Qui, d'ailleurs, n'a goûté à sa fameuse choucroute, déjà renommée ? Et qui n'a entendu prôner, à juste titre, le pâté strasbourgeois de foies gras aux truffes, cette voluptueuse éprouvette culinaire, cette ambrosie des temps modernes ? On sait, en outre, que charcuterie et pâtisserie sont les deux mamelles de l'Alsace gastronomique. De

Ci-contre, à droite, un quartier de Strasbourg connu sous le nom de "la petite France". Dans cette ville si moderne, si active, sans cesse animée par le mouvement de son commerce et de ses industries, le passé tient cependant une large place. Une promenade matinale sur les quais de l'Ill est un des plaisirs les plus délicats que puisse donner Strasbourg. On voit se refléter dans les eaux dormantes, un harmonieux ensemble d'édifices anciens et de beaux arbres.

fait, rien qu'en ce qui concerne les entremets et les desserts, elle est incroyablement féconde en confitures et en tartes, en friandises de sa façon, dont elle a le secret. Mais je vais délibérément le trahir en votre faveur, en vous confiant pour terminer la recette du « Gâteau de pommes de terre », peu connu en dehors de la province et simple dans sa substance. La voici : « Ayez trois quarts de pommes de terre râpées de la veille, une demi livre de sucre en poudre, dix oeufs. Mélangez les jaunes d'oeufs avec le sucre jusqu'à ce que la pâte en coulant forme le ruban. Ajoutez les pommes de terre, puis du zeste de citron, puis le blanc d'oeuf battu en neige ; mais en soulevant et en battant la pâte. Beurrez un plat et mettez au four. »

Quand vous le retirerez du four, vous nous en donnerez des nouvelles.

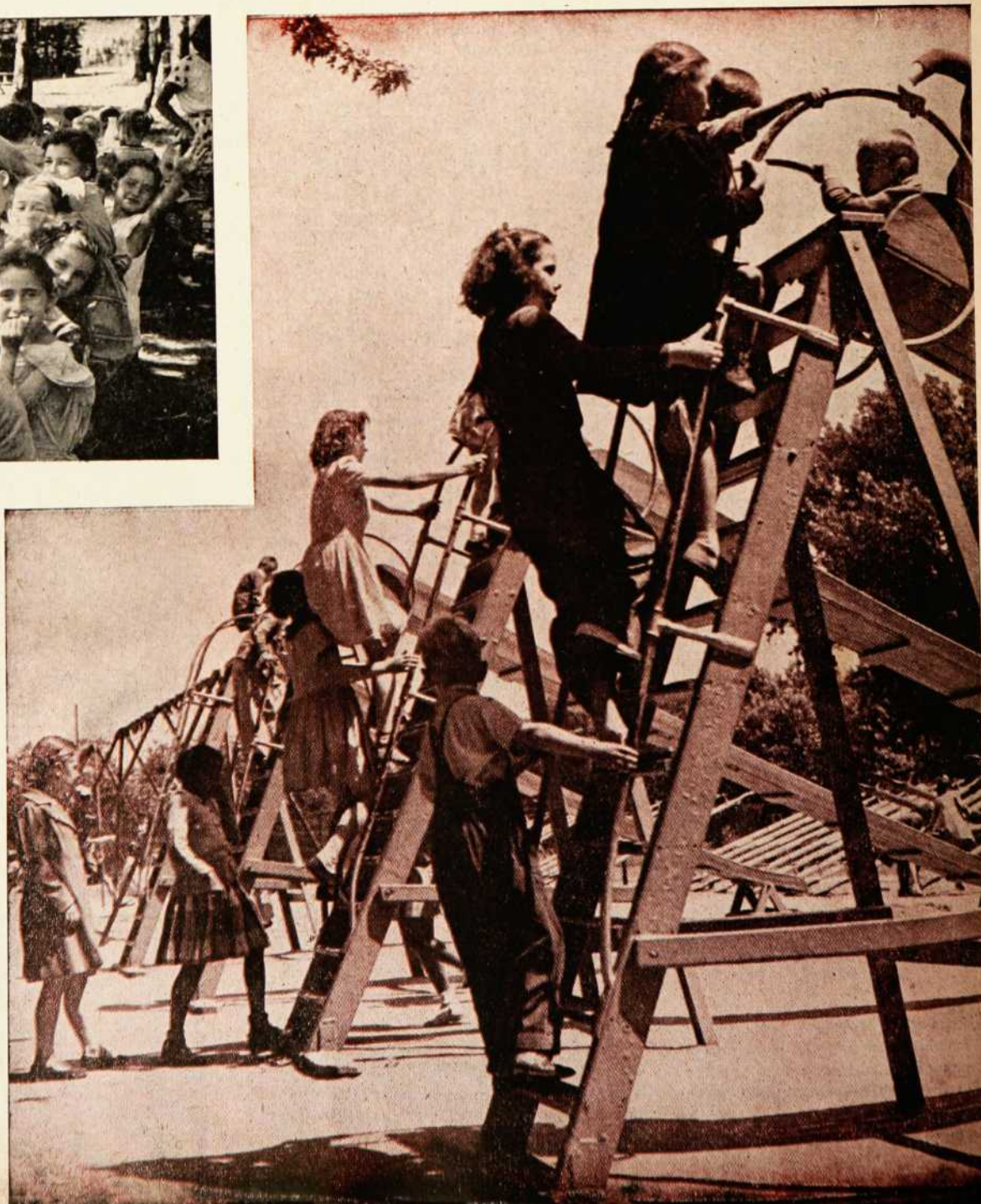
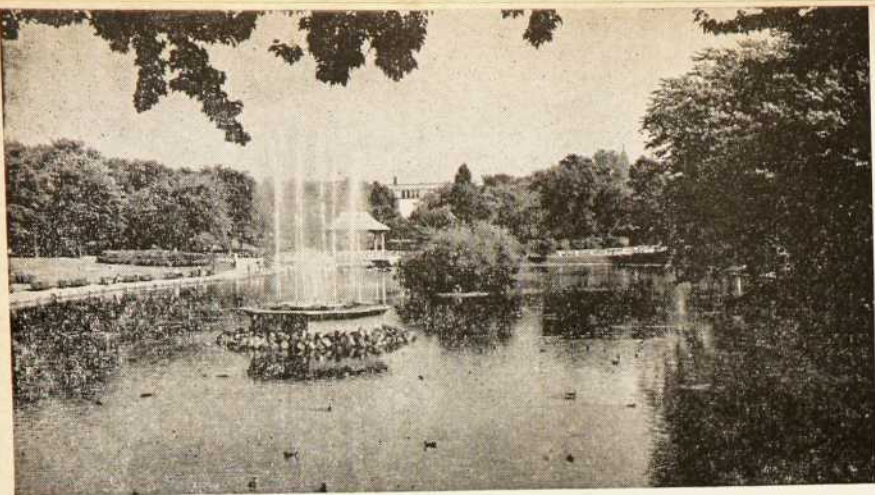
(Cortoisie Service Français du Tourisme)



QUAND LES PETITS MONTREALAIS S'AMUSENT

BONS LOISIRS, BON MORAL

Par TANTE LUCILLE.



En haut, l'étang du Parc Lafontaine, sa fontaine lumineuse et ses petits canards qui font les délices des enfants de tout âge. Au centre, une partie de deck-tennis chaudement disputée par les jeunes abonnés du Parc Mont-Royal. En bas, l'heure du goûter a enfin sonné et de jolies frimousses se sont approchées d'une des nombreuses tables de pique-nique placées sous les grands arbres de l'île Ste-Hélène. A droite, sous la surveillance de moniteurs, les petits s'adonnent à divers jeux dont un des plus populaires est certainement la glissade.

LES VACANCES! deux mots magiques pour les enfants! Pour eux, cela signifie promenades à la campagne, excursions sur l'eau dans de jolis bateaux, jeux de toute sortes en plein air, enfin la liberté, la joie et le bonheur. Plus de devoirs à préparer, plus de leçons difficiles à apprendre; on a fermé depuis longtemps déjà livres et cahiers, on se repose, on se divertit et au mois de septembre, on reviendra frais et dispos pour reprendre les classes.

Mais avez-vous déjà pensé, chers lecteurs, aux enfants de la ville qui n'ont pas l'avantage d'aller à la campagne, pendant la belle saison, et qui doivent se contenter, pour prendre leurs ébats, d'une ruelle où se glissent timidement quelques rayons de soleil? C'est un spectacle navrant et bien souvent, hélas! c'est là que l'on trouve l'origine de la délinquance juvénile.

Heureusement les autorités de la ville de Montréal ont songé à tous ces déshérités, ces petits êtres privés d'air et d'espace. Ils ont aménagé, à leur intention, des parcs publics, des terrains de jeux où les enfants peuvent se livrer à leurs jeux favoris.

Je viens de visiter ces parcs et terrains de jeux et là, j'ai rencontré mes meilleurs amis: les enfants. Quelle joie de voir ces jeunes s'amuser et s'adonner à toutes sortes de sports!

L'organisation de ces terrains de jeux est merveilleusement ordonnée; elle travaille en collaboration avec le service des Loisirs du diocèse de Montréal et la Montreal Parks and Playgrounds Association. Ces deux groupes forment un comité qui étudie l'important problème des loisirs pour les enfants et font des suggestions appropriées à la ville de Montréal.

200 moniteurs et monitrices surveillent les enfants sur ces terrains de jeux et voient à ce que le bon ordre et l'accord règnent partout. Des clubs de balle molle et de balle au camp sont créés; d'autres enfants suivent des cours de tennis, écoutent des histoires ou participent à des feux de camps. On enseigne même l'artisanat et à la fin de l'année des milliers de personnes assistent à des expositions fort intéressantes.

[Lire la suite page 30]

ÉTÉ COMME HIVER

LES BERMUDES VOUS INVITENT

AUTREFOIS, les Bermudes étaient le but, par excellence, des villégiatures d'hiver. Elles partagent maintenant leur popularité avec la Floride, la Jamaïque et, à cause des croisières organisées et qui durent de deux à six semaines, avec quelques républiques de l'Amérique du Sud.

En revanche, les Bermudes n'étant plus, grâce à un service rapide d'avion, qu'à 4 heures 50 minutes de Montréal ou de Toronto, de nombreux Canadiens s'y rendent maintenant durant l'été. Ils profitent de ce que le progrès moderne a rapproché d'eux un pays où les jardins fleurissent tout le long de l'année. Ces îles coralliennes de l'Atlantique offrent des attractions variées aux touristes de passage comme à ceux qui comptent y faire un séjour prolongé. Elles jouissent d'un climat agréable, sont renommées pour leurs beautés naturelles et pour l'excellente façon dont elles ont su organiser à la fois la vie de leurs habitants et les loisirs de leurs visiteurs.

On trouve aux Bermudes un aquarium qui renferme probablement la plus belle collection de poissons tropicaux au monde et des caves célèbres remplies de stalactites et de stalagmites, ainsi que de magnifiques plages faites de corail pulvérisé. On y pratique, la plupart du temps sous un soleil éblouissant dont une brise marine tempère les ardeurs, des sports de plein air tels que le golf, le tennis, le yachting.

La bicyclette est l'un des modes de locomotion les plus en vogue dans ce pays qui a su organiser sa vie à un rythme reposant et qui ignore la bousculade des grandes villes. N'est-ce pas, d'ailleurs la meilleure manière d'admirer les beautés du paysage et de respirer le parfum des fleurs qui bordent les routes ?

Les hôtels confortables et les bons restaurants sont nombreux aux Bermudes. On en rencontre à tous les endroits stratégiques et on est accoutumé là-bas de dîner et de danser au clair de lune, sur des terrasses face à la mer.

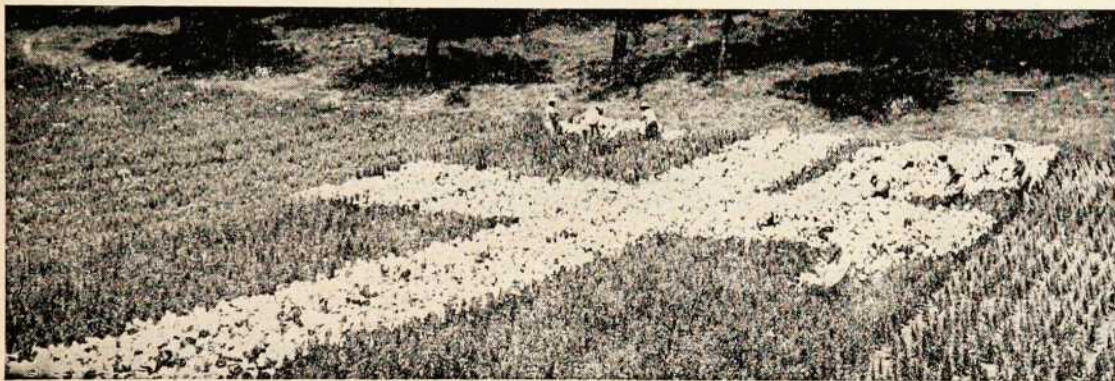
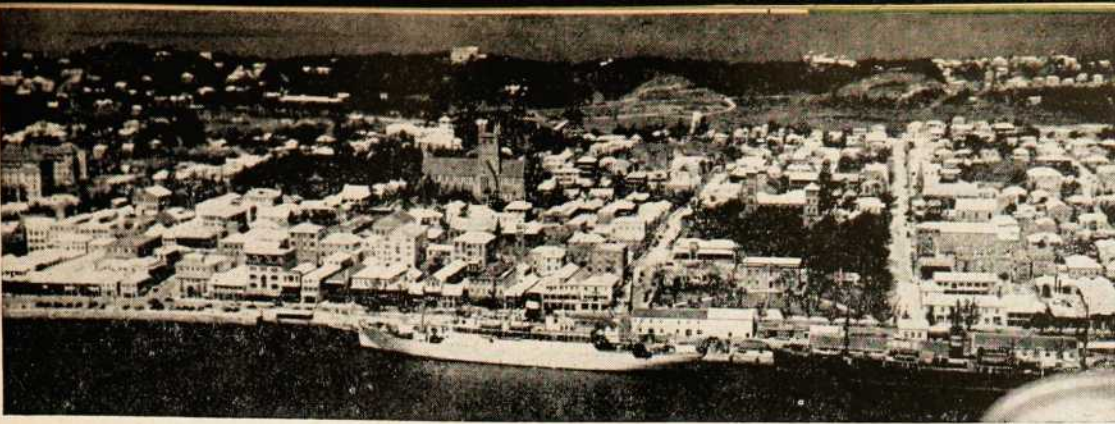


Photo du haut, vue générale de Hamilton, capitale des Bermudes, véritable paradis des touristes, non seulement en hiver mais aussi en été. — Photo du centre, à gauche, comment on scie les blocs de corail qui entrent dans la construction des maisons aux Bermudes. — A droite, la Grotte de Cristal qui ne cesse d'attirer l'attention des estivants et, comme en ce moment, des estivantes. — Plus bas, un champ de lys de Pâques avec dessin en forme de croix. — Ci-contre, à droite, aspect d'une plage des Bermudes dont le sable est si blanc qu'on le prendrait pour du sucre. Photos C.N.S. et Air-Canada.





Le Sang

C'est un baromètre de santé!

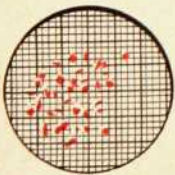
Q. Comment l'examen du sang aide-t-il à garder votre santé?

R. Cet examen aide à faire connaître l'état de votre sang, de sorte que votre médecin puisse dépister des maladies "secrètes" qu'il est souvent difficile de diagnostiquer dès le début. Ainsi donc, ne vous inquiétez pas si votre médecin propose un examen du sang. Pour vous mieux protéger, il a recours à l'une des expertises médicales qui sont très utiles.



Q. Qu'apprend à votre médecin une énumération globulaire du sang?

R. Relever le nombre, le volume, la conformation et l'état des cellules de votre sang, s'appelle faire une énumération globulaire. Le nombre des globules rouges et la quantité d'hémoglobine qu'ils contiennent, forment l'un des indices qui aident à révéler votre état physique général. Une énumération des cellules blanches peut aider à diagnostiquer certaines maladies. Cette énumération est faite, parfois, concurremment avec l'expertise de la sédimentation, expertise qui révèle le temps que prennent les globules du sang à se précipiter.



Q. Qu'indique l'analyse chimique du sang?

R. Votre sang comprend surtout de l'eau, du sel, du sucre, de la graisse et des protéines. On recourt à l'analyse chimique du sang, pour établir si, oui ou non, ces corps et d'autres sont présents en quantités normales. C'est là un point important qui aide à diagnostiquer certaines maladies. Par exemple, un excès de sucre dans le sang dénote un état qui appelle un traitement médical.



La Croix Rouge Canadienne a édité une brochure très utile sur le sang et son apport à la bonne santé. Le titre de la brochure est: "Les Secrets du Sang". Grâce à l'obligeance de la Croix Rouge Canadienne, la Metropolitan est en mesure de vous envoyer un exemplaire, si vous en faites la demande. Veuillez écrire au département des brochures, 88-S, Direction Générale au Canada, Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada, Ottawa
Veuillez m'envoyer un exemplaire de la brochure 88-S, intitulée "Les Secrets du Sang."

Nom.....
Rue.....
Localité.....
Province.....

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

New-York

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL: LE PRÉSIDENT:
Frederick H. Ecker Leroy A. Lincoln

Direction Générale au Canada: Ottawa

Les avions North Star se déplacent à une vitesse de 325 milles à l'heure et leurs cabines sous pression assurent à leurs 40 voyageurs et à leurs équipages de six personnes une envolée confortable à 20,000 pieds d'altitude.

Cet avion est aussi attrayante à l'intérieur qu'à l'extérieur. A l'extérieur, il montre un gracieux fuselage argenté,

bordé de rouge et de blanc, marqué de chaque côté de la feuille d'érable, emblème de Air-Canada. A l'intérieur, les murs de l'avion sont d'une teinte beige. Les rideaux, de même couleur, ont été tissés au Canada et ont un motif de feuille d'érable au bas. Les sièges sont recouverts d'un tissu vert clair.

BONS LOISIRS, BON MORAL

[Suite de la page 28]

On peut dire que l'on joint l'utile à l'agréable dans ces endroits de bien-être, puisque l'enfant, tout en trouvant sa distraction, acquiert des connaissances pratiques qui lui seront utiles plus tard, sans compter que c'est une garantie pour le maintien moral de la jeunesse.

C'est sans doute ce qui explique la popularité de ces endroits publics; plus de 30,000 enfants s'inscrivent chaque année aux jeux organisés et la fréquentation quotidienne de ces terrains devient de plus en plus populaire.

Dans tous les quartiers de Montréal, il y a également plusieurs parcs publics qui avoisinent très souvent les terrains de jeux. Les fleurs et la verdure que l'on y voit jettent une note de fraîcheur et de beauté sur toute la ville; on en compte pas loin de quatre-vingts et, parmi ceux-ci, les parcs Lafontaine et Mont-Royal sont les plus importants, sans oublier celui de l'île Ste-Hélène.

Quel est l'enfant qui ne connaît pas le parc Lafontaine pour avoir admiré ces gentils canards qui se promènent sur son lac artificiel? Qui n'a pas fait une belle balade sur l'eau? Il y a aussi les animaux qui sont drôles au possible et la fontaine lumineuse qui répand le soir ses rayons magiques.

Dans ces grands parcs on organise aussi des pique-niques au cours de la belle saison et les enfants s'y rendent en grand nombre. Ces réunions très populaires permettent à la jeunesse de passer de belles journées en plein air tout en se récréant.

Que dire maintenant du merveilleux jardin botanique situé dans l'est de la ville et qui est l'orgueil des Montréalais! Est-ce parce que l'habite ce quartier, et qu'après une journée de labeur, j'aime à me promener à travers

ce jardin fleuri? En tout cas, je trouve que c'est le plus bel endroit du monde.

Les magnifiques expositions de fleurs que l'on y voit en toute saison et les multiples allées de cet immense jardin où l'on peut admirer une variété de fleurs et de plantes inimaginables font de cet endroit un lieu de délices pour les touristes et ceux qui le visitent.

Ce qui me fait le plus plaisir c'est que ce jardin est fréquenté régulièrement par les enfants. Pendant l'hiver, on donne à ces derniers des cours gratuits en français et en anglais sur l'histoire naturelle.

L'été, ceux-ci étudient sur place le jardinage. Par groupe de deux, ils cultivent de petits lopins de terre et toutes les fleurs et les légumes qu'ils récoltent deviennent leur propriété.

Ces jardinets présentent un intérêt particulier dans l'éducation des enfants. Cultiver soi-même un petit lopin de terrain, préparer la terre, faire les semences, surveiller la croissance, sarcler et faire la récolte, que de joies successives pour un écolier et quelle meilleure façon de passer son temps plutôt que de courir dans les rues bruyantes et pas toujours saines!

On ne saurait trop recommander aux parents d'envoyer régulièrement leurs enfants, de ce temps-ci, aux terrains de jeux et parcs publics; cela ne peut que leur faire du bien, tant au point de vue physique que moral.

Il convient de féliciter la ville de Montréal pour son excellente organisation des loisirs des jeunes et, si je peux exprimer ici un désir, ce serait celui de voir se multiplier ces centres de bien-être pour les jeunes, car ne l'oublions pas, l'oisiveté est la mère de tous les vices, et tant que l'on saura occuper l'esprit de l'enfant, on le sauvegardera contre les pires désastres.

DE NORMANDIE EN ITALIE

L'art, comme toutes choses de France au commencement du XVIIe siècle, montre d'abord quelque indécision. L'héritage de la Renaissance et des guerres de religion est en effet fort complexe. Mais vers 1630-1640 tout s'organise, en politique, en littérature, en philosophie, en art. Richelieu, Corneille, Descartes sont les artisans de notre classicisme. C'est dans l'oeuvre de Poussin que, vers le même temps, l'esprit français s'est reconnu. Et, chose surprenante, c'est à Rome que ce Normand a trouvé les principes de son enseignement.

ORIGINE DU CARROSSE

Les premières voitures de bébés furent fabriquées à New-York, en 1848; mais le public en général protesta contre la présence de ces véhicules sur les trottoirs, affirmant qu'ils nuisaient à la circulation et causaient de nombreux accidents. Le manufactu-

rier dégoûté alla s'établir en Angleterre où il fit fortune. A l'heure actuelle, l'exportation de ces petites voitures est une excellente source de revenus pour le Royaume-Uni car l'on en expédie en Amérique plus de cinq cents par semaine.

MARCHER SUR LA SOIE!

Les usines japonaises de soie ont fait d'intéressantes expériences afin d'adapter la soie à la production des semelles. Il paraît qu'on a déjà réussi certaines réalisations. Les semelles de soie présentent une résistance inattendue, promettant une sérieuse concurrence à celles de cuir et de caoutchouc. En même temps, elles ont l'avantage de rendre les pas absolument silencieux. Comme l'exportation du cuir pour les semelles est en grande partie entre les mains des Soviétiques et l'exportation des semelles de caoutchouc entre celles des Américains, le Nippon vise ainsi ses concurrents de l'Est et de l'Ouest en même temps.



Ci-contre, à gauche, un vieux connaisseur et, selon toute apparence, un non moins fin dégustateur contemple un ancien flacon de "gin" qui fait partie du musée de la Société dont il est question dans cette page. — Ci-dessus, une résolution importante de la Société est étudiée avec l'attention qu'elle mérite sous l'oeil intéressé de la patronne du Pub, laquelle s'y connaît.

UNE SOCIÉTÉ ORIGINALE

UN "CLAN DE LA BIÈRE"

Par GASPARD ST-ONGE

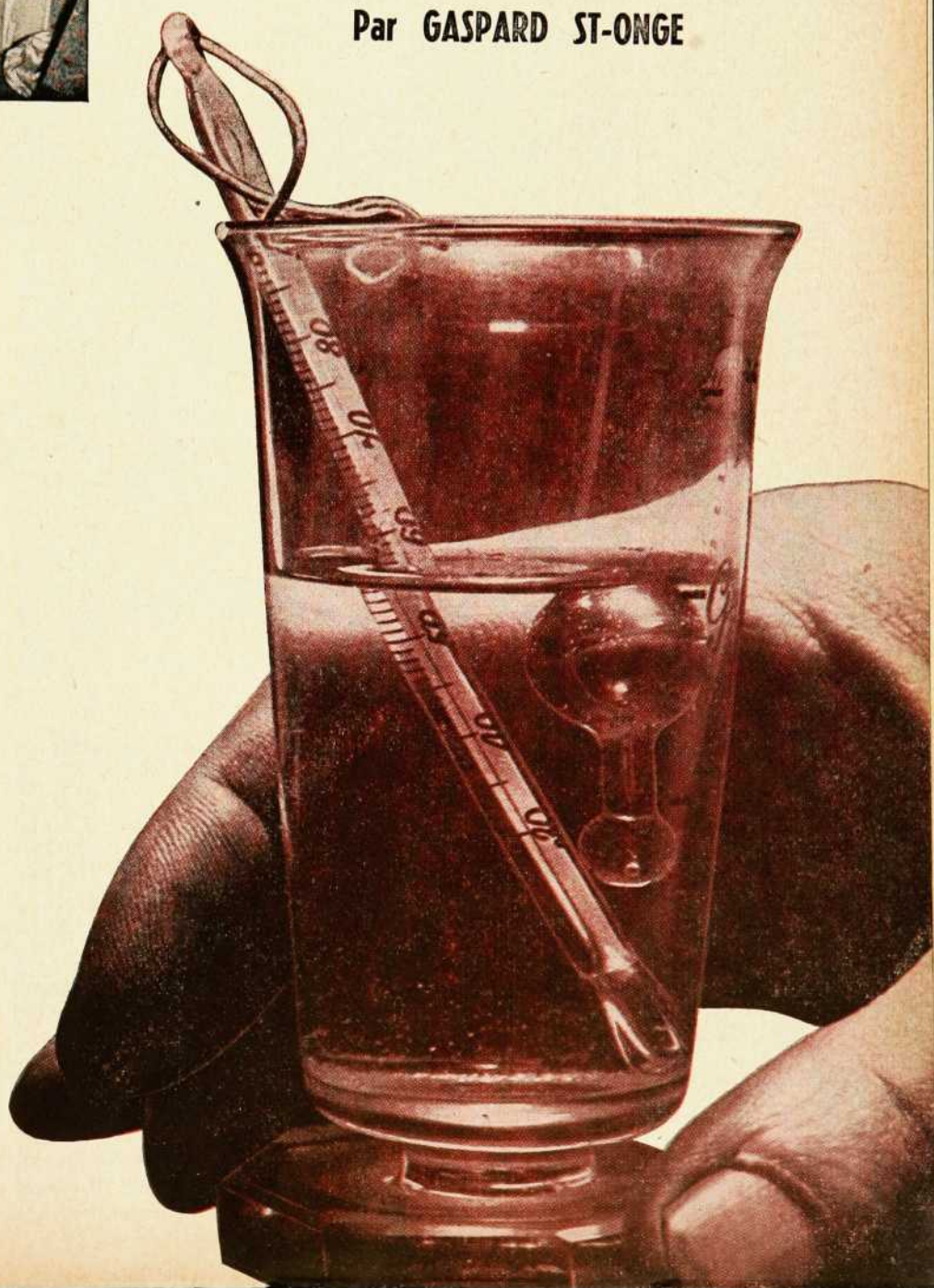
DANS ses *Hommes Abandonnés*, Georges Duhamel nous parle délicieusement, et comme dans un rêve, de jeunes étudiants idéalistes—si notre mémoire est bonne—chevauchant un pays qui nous semble être la vallée rhénane, et il y est question de concours quasi homériques d'un clan du vin contre un clan de la bière... Sans vouloir aucunement froisser les abstèmes, nous osons évoquer ce souvenir de lecture puisqu'il nous incombe de faire quelques commentaires en marge d'une société originale et très véridique, celle-là, dont le caractère est celui d'une sorte de chevalerie de Tastevins moderne dont il est actuellement question en Angleterre. On sait que, comme la Belgique et l'Allemagne, l'Angleterre se vante justement de sa bière, et que le Pub est plus qu'un quelconque débit, qu'il est, en quelque sorte, le club ou, mieux encore, l'aréopage de l'homme moyen. Or, les innombrables difficultés de l'après-guerre se font sentir jusque dans ces scènes démocratiques. La qualité du blond ou du brun liquide mousseux en aurait été adultérée; pis encore, des mesures restrictives émanant du nouveau régime auraient menacé, dans certains cas, l'atmosphère même du Pub, et cela, comme bien l'on pense, est inadmissible chez tout bon Britannique qui entend observer la tradition jusque dans cette condition de sa vie.

Aussi cette Société est-elle plus à l'oeuvre que jamais, et les choses vont rondement. La constitution est sérieusement établie. Elle compte un périodique qui traite de ses intérêts. Des délégués dûment qualifiés s'occupent de toutes les représentations que nécessite l'apparition d'un problème nouveau, dût-on s'adresser en haut lieu. Des experts, munis d'hydromètres, ne se gênent pas, où que ce soit, d'éprouver sur-le-champ la qualité du breuvage servi.

La Société a jusqu'à son Musée, lequel renferme des pièces si intéressantes que, dernièrement, un studio de cinéma fit appel, inutilement d'ailleurs, pour obtenir quelques rares spécimens de flacons que requièrait un film d'époque...

Comme on peut voir, ce titre de "Clan de la Bière" n'est pas tellement exagéré, après tout, et l'auteur des *Hommes Abandonnés* ne peut pas trop nous en vouloir si nous avons plagié son expression. Et c'est ainsi que dans les Pubs de Grande-Bretagne continue de couler, blonde ou brune, la bière qu'on y déguste de temps immémoriaux! Puis, enfin, on ne doutera pas que les choses sont prises au sérieux en jetant un coup d'oeil attentif sur les photos illustrant cette page. Honni soit qui mal y pense!

Ci-contre, à droite, un membre dûment autorisé de la Société procède, dans le Pub même, à l'éprouvette d'une consommation qu'on vient de lui servir. C'est à l'aide de l'hydromètre qu'il pourra se rendre parfaitement compte si la consommation est frelatée comme c'est ici le cas puisque l'instrument flotte, ce qui n'est pas, en l'occurrence une bonne réclame pour la maison!



JOLIES SILHOUETTES



2523.—Un double col souligne l'encolure de cette robe dont le corsage est boutonné à l'avant. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 18: $4\frac{3}{8}$ v. en 35", $4\frac{1}{8}$ v. en 39". Prix 25¢

2525.—Une jolie robe à rayures dont le col se termine en large noeud, donne un air de jeunesse à celle qui la porte. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 12: $4\frac{1}{2}$ v. en 35", $3\frac{3}{8}$ v. en 39", $2\frac{3}{4}$ v. en 54". Prix 25¢

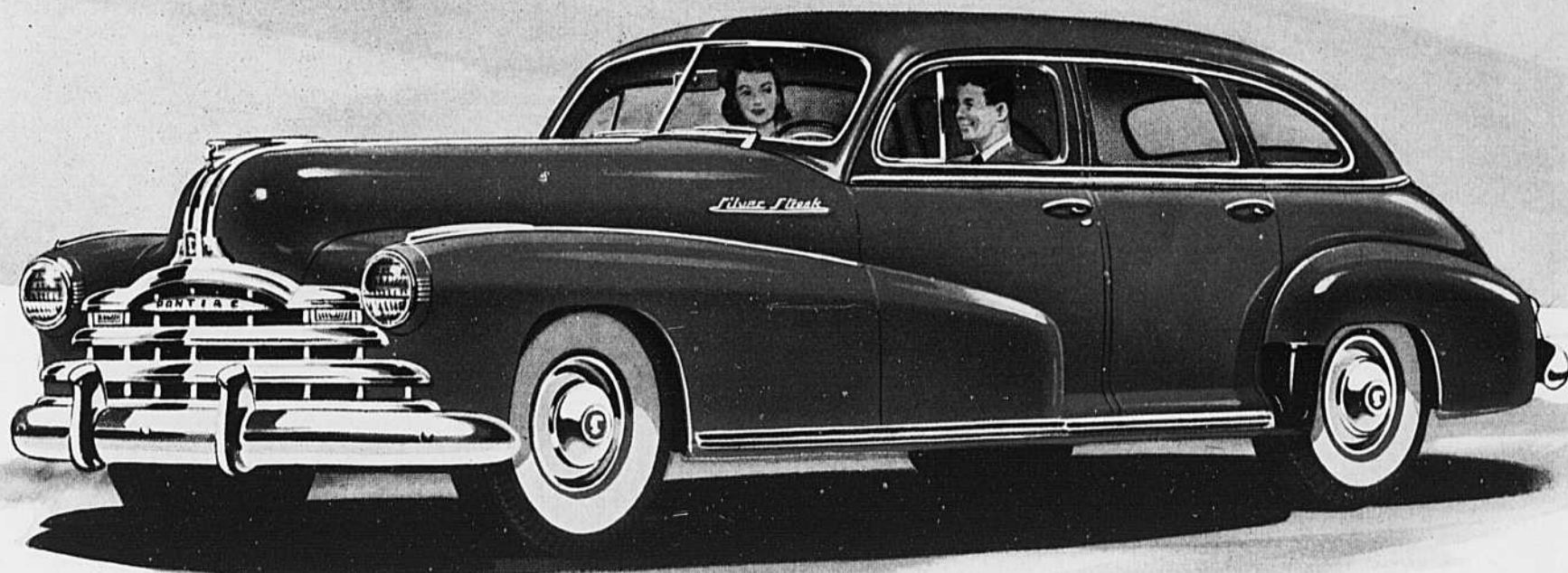
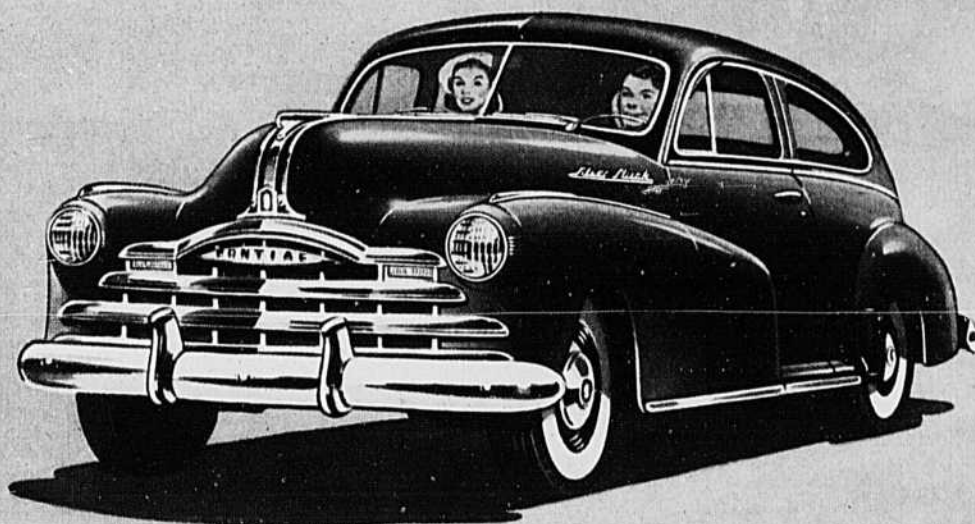
2522.—Un détail original: le large revers circulaire de la manche est retenu par de petits boutons. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 16: $4\frac{1}{2}$ v. en 35", 4 v. en 39", $3\frac{3}{4}$ v. en 41". Prix 25¢

2521.—Une soutache orne coquettement les revers de cette robe-manteau de coupe ajustée et à devants croisés. Grandeurs 12 à 40. Métrage requis pour taille 14: $5\frac{1}{2}$ v. en 35", $5\frac{1}{8}$ v. en 39", $3\frac{3}{8}$ v. en 54". Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

La plus belle voiture du domaine des bas prix

PONTIAC



... et pour tant de raisons ...

Si vous deviez dresser la liste de *toutes* les choses que vous voulez le plus dans une automobile, nous sommes certains que vous feriez là une parfaite description de la Pontiac 1948.

Car la Pontiac a été conçue, avec soin et de propos délibéré, comme l'excellente voiture "pour tout usage".

Si, par exemple, votre première exigence était l'économie, vous trouverez que la possession et l'usage de la Pontiac sont aussi peu coûteux que ceux de n'importe quelle voiture que vous puissiez acheter. Si c'est la performance qui vous intéresse surtout, vous trouverez que la Pontiac est une des voitures les plus douces, les plus vives et les plus dociles jamais construites. Si, par contre, vous tenez surtout à l'élégance, il suffira d'un regard sur cette

superbe voiture de proportions généreuses pour vous convaincre que c'est une des plus belles.

Rappelez-vous aussi que la Pontiac est la moins chère des voitures à offrir la performance de luxe de la commande hydraulique GM*.

Franchement, quels que soient vos désirs en fait de voiture automobile, ils seront complètement satisfaits dans la Pontiac. Et cela est toujours vrai de la Pontiac — d'année en année. Elle est toujours bonne — toujours belle — toujours une grande valeur — toujours un choix avantageux.

*Facultative à coût additionnel sur certains modèles.

UN PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS

Vous aimeriez goûter?

les RITZ sont tout indiqués!

Vous aimez un breuvage rafraîchissant par une journée chaude? Alors, vous vous devez à vous-même de rehausser la saveur de votre breuvage favori avec des Ritz, croustillants et croquants. Les Ritz — toujours frais comme au sortir du four, au petit goût de noisette et légèrement salés — accompagnent à merveille les boissons rafraîchissantes. Chez votre épicier, demandez toujours des Christie's Ritz—Le Cracker Favori du Canada.



CHRISTIE, BROWN AND COMPANY, LIMITED
BISCUITERIES: TORONTO ET WINNIPEG

247RCF

MES RECETTES

de Cuisine

SALADE DE RHUBARBE

2 tasses de chou haché
1 tasse de rhubarbe coupée en tranches très minces
1 c. à tb. d'échalotes finement hachées ¼ de tasse d'huile
1 c. à thé de sel
1 c. à thé de sucre ¼ de c. à thé de poivre

Mettre les légumes dans un grand plat, ajouter l'huile et les assaisonnements, bien mélanger le tout. Servir avec mayonnaise:

MAYONNAISE À L'HUILE

1 oeuf 1 c. à thé de sel
2 c. à thé de moutarde en poudre
2 tasses d'huile 2 c. à tb. de vinaigre

Battre l'oeuf légèrement avec le sel et la moutarde. Ajouter l'huile graduellement, ½ c. à thé à la fois et à l'aide d'un mousoir, battre pour incorporer l'huile. Sitôt que l'huile est mélangée, inutile de battre davantage. Ajouter de nouveau l'huile et quand le mélange est épais, verser l'huile ¼ de tasse à la fois. Incorporer le vinaigre en dernier lieu.

TARTE À LA RHUBARBE

1 tasse de farine 1 c. à tb. de sucre
¾ de c. à thé de poudre à pâte
½ c. à thé de sel 4 c. à tb. de beurre ou de graisse
1 jaune d'oeuf 2 c. à tb. de lait

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sucre, la poudre et le sel. Ajouter graduellement au beurre défat en crème. Battre légèrement le jaune d'oeuf avec le lait et incorporer au premier mélange. A l'aide d'une fourchette, délayer la pâte et réunir en boule molle. Etendre bien également à l'aide des doigts dans une assiette à tarte et faire cuire au four de 350° F. jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. Laisser refroidir et remplir d'une garniture à la rhubarbe.

GARNITURE À LA RHUBARBE

4 tasses de rhubarbe coupée en bouts d'un pouce
1 tasse de sucre ½ tasse d'eau
⅛ de c. à thé de sel
2 c. à tb. de gélatine 6 c. à tb. d'eau froide

Cuire la rhubarbe avec le sucre et l'eau à feu très doux jusqu'à ce qu'elle soit tendre mais non défaits, 15 à 20 minutes. Retirer du feu, et ajouter la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide. Brasser pour dissoudre parfaitement. Laisser refroidir et y incorporer le blanc d'oeuf battu. Verser dans la tarte et laisser prendre bien ferme.

CROQUETTES DE BOEUF

¾ de livre de boeuf haché 1 c. à thé de sel
¼ de c. à thé de poivre
1 petit oignon haché finement ¼ de tasse de blé soufflé

Choisir du boeuf maigre dans la partie la moins coûteuse. Quand on prépare du bifeck haché, c'est toujours par économie; il n'est pas logique de choisir une viande tendre qu'on pourrait faire griller ou sauter à la poêle. Un boucher consciencieux vous donnera la partie qui convient. Bien mélanger tous les ingrédients: la viande, l'oignon haché très finement et le blé soufflé réduit en poudre à l'aide du rouleau à pâte.

Pourquoi employer du blé soufflé plutôt qu'une autre céréale? C'est parce que le blé soufflé est une céréale complète qui ajoute plus de valeur nutritive à la croquette que si l'on emploie du corn flakes par exemple. Presser le mélange à l'aide d'un pilon, en former des croquettes et faire frire à la poêle dans un corps gras bien chaud.

TIMBALES DE VEAU AUX CHAMPIGNONS

2 c. à tb. de farine 1 petit oignon
1 tasse de lait 1 tasse de mie de pain
1½ tasse de veau cuit haché
2 oeufs légèrement battus

Faire chauffer la graisse et y faire dorer l'oignon finement haché. Ajouter la mie de pain puis le lait et le veau haché. Bien mélanger le tout et y incorporer 2 oeufs légèrement battus. Assaisonner de sel et de poivre. Verser cette préparation dans des moules individuels bien beurrés et faire cuire au bain-marie au four de 350° F. 40 à 45 minutes ou jusqu'à ce que ce soit ferme. Servir avec une sauce aux champignons qu'on peut obtenir en prenant 1 boîte de soupe condensée aux champignons diluée avec quantité égale de lait.

Excellente manière d'utiliser une dessert de veau.

Par Mme Rose Lacroix

DIRECTRICE DE L'INSTITUT MENAGER
DU SAMEDI, DE LA REVUE POPULAIRE

TARTE MOUSSELINE À L'ORANGE

1 c. à tb. de gélatine	¼ de tasse d'eau froide
3 oeufs	½ tasse d'eau chaude
½ tasse de jus d'orange	½ tasse de sucre
	1 c. à tb. de jus de citron

Faire gonfler la gélatine dans ¼ de tasse d'eau froide 5 minutes. Faire dissoudre dans ½ tasse d'eau chaude. D'autre part, séparer les oeufs, battre légèrement les jaunes avec ½ tasse de sucre puis ajouter le jus d'orange et de citron. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Retirer du feu, ajouter la gélatine. Bien mélanger, laisser refroidir jusqu'à ce que le mélange ait la consistance d'un sirop épais. Incorporer délicatement les blancs d'oeufs bien battus. Verser dans une croûte de tarte préalablement cuite et laisser prendre.

PAIN DE VIANDE "SURPRISE"

¼ de tasse de graisse	1 oignon haché
1 piment vert ou 1 tasse de pois verts	
1 tasse de céleri haché	2 tasses de veau cuit haché
½ tasse d'eau	1 oeuf
	sel et poivre
	2 oeufs cuits durs

Faire chauffer la graisse et y faire revenir l'oignon haché, le piment vert et le céleri 10 minutes. Mettre dans un bol, ajouter la viande, l'oeuf battu et l'eau. Bien mélanger, assaisonner. Mettre dans un moule à pain beurré; au centre, placer 2 oeufs cuits durs bout à bout, couvrir avec le reste de la préparation et faire cuire à four modéré 350° F. 1 heure. Servir froid de préférence avec une salade aux pommes de terre.

PÂTE AU SAUMON

2 tasses de pommes de terre en cubes	
½ tasse de céleri	1 petit oignon émincé
	1 boîte de saumon en conserve
	2 tasses de sauce blanche moyenne
	1 tasse de chapelure beurrée

Faire cuire les pommes de terre, le céleri et l'oignon dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce que ce soit tendre. Egoutter. Mettre dans un bol et bien mélanger au saumon. Assaisonner de sel et de poivre. Incorporer la sauce blanche à ce mélange et mettre dans un plat beurré. D'autre part, faire fondre 2 c. à tb. de beurre et 2 c. à tb. de shortening, y mélanger 1 tasse de chapelure fine, en couvrir le pâté et faire gratiner à four chaud 400° F. 15 à 20 minutes. On peut varier le poisson ou encore utiliser une desserte.

CASSEROLE DE MACARONI

2 tasses de macaroni	¼ de livre de champignons frais
	1 oignon moyen
2 tasses de sauce blanche	½ tasse de chapelure beurrée
	½ tasse de fromage râpé

Faire cuire le macaroni dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre, ½ heure. Egoutter. D'autre part, faire sauter les champignons hachés et l'oignon dans 4 c. à tb. de shortening. Bien mélanger au macaroni et à la sauce blanche. Mettre dans un plat beurré et couvrir d'un mélange de chapelure beurrée et de fromage râpé. Faire gratiner à four chaud 400° F. 15 à 20 minutes.

POUDING AUX POMMES

2¼ tasses de farine	2 c. à thé de poudre à pâte
	1 tasse de farine d'avoine fine
½ tasse de sucre	1 tasse de lait

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre. Ajouter la farine d'avoine et le sucre, y bien mélanger la graisse coupée en petits morceaux tout comme on fait pour la pâte à tarte. Ajouter le lait et délayer le mélange vivement à l'aide d'une fourchette pour en former une pâte. Renverser dans un moule à gâteau bien beurré de 8 pouces carrés. Couvrir de 3 ou 4 pommes tranchées minces. D'autre part, mélanger ¼ de tasse de sucre, ¼ de c. à thé de cannelle, ¼ de c. à thé de muscade et saupoudrer sur les pommes. Couvrir et cuire au four de 400° F. 15 minutes. Pendant la cuisson du pouding, préparer une sauce comme suit:

Mettre dans une casserole ½ tasse de sucre, 1 c. à tb. d'amidon de maïs, 1 tasse d'eau et 1 c. à tb. de beurre. Mélanger le tout et cuire jusqu'à épaississement. Retirer du feu, aromatiser avec le jus et le zeste râpé d'un citron. Verser cette sauce sur le pouding et reporter au four de 400° F. 15 à 20 minutes. Servir chaud.

Prem Jardinière

AVEC UN CHOIX DE TROIS DÉLICIEUSES GARNITURES

Martha Logan



20 minutes de cuisson!

Regardez ce que nous avons ici—des légumes d'été venant du jardin autour de savoureuses tranches de Prem Swift. Un plat principal "vite préparé" et nourrissant pour un repas d'été. Et attendez de goûter à cette délicieuse saveur que donne à Prem son mélange de deux viandes. Car Prem, vous le savez, est différent. C'est à la fois du porc juteux et du boeuf tendre.

PREM JARDINIÈRE de Martha Logan

Sorti du four et prêt à servir en quelques minutes
(4 portions)

- 1 boîte de Prem coupé en 8 tranches
- Brocoli cuit
- Pommes de terre nouvelles cuites
- Garnitures—
- Carottes nouvelles ou coupées en tranches
- (choix de trois)

Disposez les tranches de Prem sur un plat à rôtir avec les légumes cuits. (Prem convient vraiment à tous les légumes.) Versez du beurre fondu sur les légumes.

Recouvrez le Prem d'une des garnitures suivantes: (1) ¼ tasse de mayonnaise mélangée avec 2 cuillerées à soupe de moutarde préparée et 2 cuillerées à soupe de marinades sucrées; (2) 1 tasse de crème sure avec de la ciboulette hachée (voir vignette); (3) ¼ tasse de fromage bleu, émietté, mélangé avec 2 cuil. à soupe de moutarde préparée.

Faites cuire à four modéré (375°) pendant 20 minutes. Quelle que soit la garniture que vous choisissiez, vous trouverez toujours une façon appétissante et nourrissante de servir **CE DÉLICIEUX MÉLANGE DE PORC ET DE BOEUF TENDRE...**

Prem Swift

SWIFT CANADIAN CO. LIMITED

toute la saveur...

avec le **SEL WINDSOR**
toujours sec



SAUMON canadien frais, servi froid, avec salade de pommes de terre... ou chaud, en riche sauce crémeuse! Somptueuse combinaison? Possible! Mais cette délicieuse tentation peut se révéler fade et insipide, par l'absence d'un important ingrédient... la pincée de sel Windsor. Vous l'oubliez? Votre soigneuse cuisine en est pour ses frais... la saveur semble n'y être qu'à *demi*. Eh! oui, le sel fait rendre *toute* la saveur.

Les cordons-bleus du Canada, où abondent les aliments fins, fignolent tout ce qu'ils servent... et pour faire rendre à leurs plats appétissants la plénitude de leur riche saveur, leur préférence va d'emblée au Sel Windsor... le sel pur, toujours sec, élégamment présenté, le favori de trois générations au Canada.

Alors, en achetant du sel, prenez le meilleur! Le fameux Sel Windsor, au carton bleu-blanc-rouge familier. Tenez votre garde-manger rempli et le sel Windsor toujours à portée de la main.

Pour une saveur plus fine.



LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par **ÉTIENNE LABBÉ**

LE MOT CALEPIN

Ce mot, devenu nom commun et s'écrivant avec une minuscule peut se dire de tous les livres du même genre. Nous disons bien un calepin pour désigner tout carnet sur lequel on prend des notes. Tout comme bottin, calepin vient d'un nom propre, du moine Ambrosio Calepino, auteur d'un dictionnaire polyglotte célèbre, dont la première édition est de 1502. Jusqu'au XVIIIe siècle, un calepin était un dictionnaire. Il désigna ensuite un recueil de renseignements, puis, un registre de poche; puis enfin, un petit carnet, comme aujourd'hui.

LE MOT POUBELLE

On nomme poubelles ces boîtes à déchets uniformes que l'on trouve aux coins des rues ou dans les parcs publics. Au nom de la propreté et de l'hygiène, les gens sont invités à y jeter les papiers, pelures de fruits, restes ou reliefs de table. Autrefois, à Paris, tout était jeté sur le sol.

M. Poubelle, préfet de la Seine, a inauguré ces récipients, et son nom leur est resté.

Le mot poubelle se dit couramment à Montréal; pourquoi n'en serait-il pas de même du mot bottin?

L'ANGLICISME CHEZ LES GENS INSTRUITS

Le plus grave, c'est que les anglicismes, aussi bien que nombre d'autres fautes de vocabulaire et de syntaxe, se retrouvent jusque dans la langue des gens instruits. On entend partout des expressions comme copie (exemplaire), pamphlet (brochure), opportunité (occasion), en temps (à temps, à l'heure), à bonne heure (de bonne heure), bienvenue (il n'y a pas de quoi), sur la rue (dans la rue), troubles (pannes; ennuis), température (le temps qu'il fait), anxieux (désireux), appointment (jusqu'ici, jusqu'à ce pour, etc.; à jour), charger, (demander, prendre tel prix), change (monnaie d'un billet) sont sur à peu près toutes les lèvres. Le gouvernement de la province a réussi à faire croire à la plupart des Québécois qu'un passage à niveau s'appelle une traverse (et une traverse, par conséquent s'appelle une tie). Plusieurs postes de T.S.F. ont répandu la locution être aux écoutes dans le sens d'être à l'écoute (de la radio).

Certains professeurs enseignent que telle feuille de papier, par exemple, mesure cinq pouces par sept pouces (cinq sur sept). Nombre de commerçants, qui pourraient s'offrir le luxe d'un bon dictionnaire, et qui pourraient rendre le service de rédiger leurs annonces dans une langue soignée, se contentent d'écrire des termes anglais dès que le moindre prétexte s'en présente. Ils n'hésitent pas à mettre le nom anglais à côté de la photo d'un produit qu'ils veulent vendre. (Richard Morfit).

PIPE D'ECUME DE MER

Le bonhomme qui fume placidement sa bouffarde d'écume de mer s'est-il jamais demandé si de l'écume de mer pouvait produire la sorte d'argile dont sa pipe est faite? Comme il est évident que ce n'est pas avec la mousse de la mer agitée qu'on fabrique des pipes, il reste à savoir comment s'est formée cette menteuse expression: pipe d'écume de mer.

Ces pipes ont été appelées ainsi du nom de leur inventeur et fabricant, Kummer, qui était un Allemand. On disait les pipes de Kummer, mais comme personne ne connaissait cet étranger, l'expression ne disait rien à l'esprit des gens qui veulent toujours voir un sens dans chaque mot ou expression. La substance de la pipe ayant la blancheur et le moelleux de l'écume de mer, il n'en fallait pas davantage, le jeu de mots aidant, pour faire adopter par le peuple la pipe d'écume de mer.

UN MOT PASSE DE MODE

Il n'y a peut-être pas de mots français qui aient eu autant de synonymes que le "lion" de 1850, devenu le pédant ou gommeux d'aujourd'hui, et chacun de ces synonymes a eu son époque de popularité. On a dit: merveilleux, miriflore, dameset, damoiseau, dandy (du français *dandier*), gandin, muguet, petit-maitre, incroyable, muscadin, jeune beau, godelureau, bellâtre, précieux, petit-crevé, gommeux, sans doute, sera bientôt détrôné par un autre synonyme plus à la mode.

"Lion", dans le sens de "gommeux" s'est dit d'abord par allusion aux lions de la Tour de Londres, que tous les voyageurs de l'époque allaient visiter. Ce mot désignait une personne distinguée, à quelque titre que ce fût, que les gens du monde, à Londres et à Paris, invitaient à leurs soirées pour se faire honneur de leur présence.

OPINION SUR L'ANGLAIS DU CANADA

S'il y en a encore parmi nos compatriotes anglais qui croient qu'il y a un patois canadien-français, qu'ils tournent donc les yeux vers leur propre langage et qu'ils se hâtent d'enlever la poutre qui est dans leur oeil avant de reprocher à leur voisin la paille qu'ils voient dans le sien.

Au commencement de la guerre, un journal d'Angleterre s'est fortement amusé aux dépens des Anglais de l'Ontario.

A cette époque, le "Daily Post", de Birmingham (Angleterre) a publié une lettre de son correspondant de Toronto. Il serait ridicule d'accuser de mauvaise foi l'auteur de cet écrit. Cette lettre tend à démontrer jusqu'à quel point les Anglo-canadiens font usage de patois et d'argot dans leur langage ordinaire. S'il faut en croire le correspondant, l'anglais que l'on parle au Canada ferait frémir les oreilles des "scholars" de Cambridge et d'Oxford, et même de tout homme instruit du "old country".

LA DOUCE INSPIRATION

[Suite de la page 20]

Jacques Vernier fit une horrible grimace.

Après avoir réfléchi un instant :

— Il ne sait pas que nous tenons ici l'oiseau en cage, dit-il, car en admettant qu'il ait vu son père, Morel ne lui a rien dit ; il n'oserait pas nous trahir ; d'ailleurs il est tenu par la somme qu'il a reçue déjà et celle plus considérable que je lui ai promise.

— Je pense comme toi ; mais tu sais, Morel ignore encore que son fils connaît l'auteur dramatique et le peintre ; il serait bon de le lui dire afin qu'il se tienne en défiance.

— Non, Morel ne doit pas savoir ça.

— Pourtant...

— Si je lui apprenais que son gamin de fils est lancé dans le beau monde, ce serait lui ouvrir une porte par laquelle il pourrait très bien m'échapper. Or, je ne veux pas qu'il m'échappe, car j'ai encore besoin de lui.

« Donc, nous ne parlerons de rien à Morel. Mais si le moutard est venu rôder par ici, c'est qu'il se doute de quelque chose. »

— Bien sûr.

— Et comme il est capable de nous créer des embarras, il faut trouver le moyen de l'empêcher de nous nuire.

— C'est bien, dit la Tamirel, j'en fais mon affaire.

— Tu as un moyen ?

— Oui.

« Demain le petit gueux ne nous gênera plus. »

Nous venons de voir que le moyen imaginé par la vieille coquine pour se débarrasser de Lucien, au moins pendant un certain temps, avait pleinement réussi.

— Enlevez le ballot, avait dit la Tamirel.

Le père Poireau alluma une chandelle et dit aux deux bandits :

— Allons, hop, suivez-moi.

Le Major prit Lucien par la tête, Patronnet par les pieds et ils l'emportèrent.

Le marchand de vin marchait devant, la Tamirel fermait la marche.

On passa dans une arrière-boutique que le cabaretier décorait du titre de cabinet de société. Il leva une trappe, comme il en existe dans la plupart des boutiques de marchand de vin, et découvrit une échelle de meunier sur laquelle il s'engagea en marchant en arrière.

Les deux bandits le suivirent chargés de leur fardeau.

L'échelle conduisait à un caveau dans lequel se trouvaient trois ou quatre tonneaux et des bouteilles.

Au fond du caveau, fermé par deux lourds verrous, il y avait une porte que le père Poireau ouvrit.

Les personnages pénétrèrent alors dans une cave au sol humide et basse de voûte.

On voyait, adossé à l'un des murs, une espèce de lit de camp et trois escabeaux.

C'était tout l'ameublement du bouddoir.

— Voilà le sofa, dit le père Poireau, le chérubin sera là comme dans la plume.

Lucien fut plutôt jeté que déposé sur les planches.

— Brr, fit le Major en secouant les épaules, ça manque de calorifère.

— C'est pour éviter les attaques d'apoplexie, répondit le cabaretier. Maintenant, arrangez-vous, je vous laisse.

« Quand vous remonterez, poussez les verrous, je laisserai la trappe ouverte. »

— C'est bien.

— Comme c'est convenu, à dix heures, vous enlèverez la marchandise.

— Oui, et peut-être avant, répondit la Tamirel.

— Sois exacte, ma fille ; tu sais, je ne veux pas compromettre mon établissement.

« Si, à dix heures cinq minutes, le particulier est encore là... »

— Eh bien ?

— Eh bien, je lui donne la clef des champs.

— Tu ferais cela ?

— Et sans me gêner encore.

— Il le ferait comme il l'annonce, dit Patronnet ; ainsi, la Tamirel, veille au grain.

— C'est bon, c'est bon.

— Nous pouvons nous en aller, le Major et moi ?

— Toi seulement, Patronnet.

« Je garde le Major. »

Le père Poireau tira de sa poche une chandelle, la planta dans le goulot d'une bouteille vide et, après l'avoir allumée, plaça la chandelle improvisée sur un escabeau.

— Là, dit-il, voilà le lustre.

« Et maintenant, décampons. »

Le cabaretier et Patronnet se retirèrent.

La Tamirel resta avec le Major.

— A nous deux, maintenant, mon mignon, dit-elle, en donnant un coup de pied à Lucien.

« A nous deux, nous allons causer. »

VII

DANS LE BOUDOIR DU PÈRE POIREAU

B IEN QUE LA TAMIREL lui eût donné un fort coup de pied, Lucien ne bougea pas et ne fit entendre aucune plainte.

L'affreuse femme le frappa de nouveau.

— Eh bien, grogna-t-elle, est-ce que tu vas me la faire à la muette, mauvais garnement ?

Le gamin garda son immobilité.

— Oh ! oh ! fit-elle, est-ce que vous l'auriez étouffé ?

— Fichtre ! grommela le Major, ça ne serait pas à faire ! Mille seringues, nous serions dans de beaux draps ! Mais c'est possible, je suis bien sûr que je ne lui ai rien cassé.

— Ce qui est possible, c'est que la muselière l'ait asphyxié.

— Nom d'un nom, tu crois !...

Et le bandit se mit en devoir de délier les cordons du sac. Mais la besogne n'allait pas vite, car les ficelles étaient minces et le noeud avait été fortement serré.

— Coupe, coupe, mais coupe donc ! lui dit la Tamirel, est-ce que tu n'as pas ton couteau ?

— J'ai toujours mon couteau.

— Alors, coupe !

Le Major tira de sa poche son eustache à lame tranchante et effilée, et, d'un seul coup, trancha la corde.

Lucien était couché sur le côté, le visage tourné vers la muraille.

Le Major imprima au corps une impulsion qui le plaça sur le dos.

Tous deux se penchèrent avec inquiétude. Assurément, ce n'était pas qu'ils se sentissent pris de pitié pour leur victime ; mais il y avait le danger que leur ferait courir la mort du jeune garçon. En effet, si Lucien était mort, comment se débarrasseraient-ils du cadavre ?

Le père Poireau ne consentirait pas, même à prix d'or, à ce qu'il fût enfoui dans la cave.



Délicieux
régal pour
l'été

Tartelettes à la confiture faites avec la 'Magic'

Voici pour les jours d'été un dessert délicieux qui fera le régal de tous les membres de la famille—des tartelettes à la confiture faciles à faire légères et savoureuses!

Et si vous voulez avoir la certitude de réussir toutes vos pâtisseries, employez la Poudre à Pâte 'Magic'. Pure et de con-

fiance, la 'Magic' améliore invariablement vos mets préférés — les rend plus légers et plus savoureux. C'est pourquoi les autorités canadiennes en art culinaire la recommandent. Ne vous exposez pas aux désappointements; employez la 'Magic' la prochaine fois que vous cuirez des pâtisseries.

Tartelettes à la confiture

2 tasses farine ordinaire tamisée	1 oeuf
3 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'	½ tasse lait
1 c. à thé sel	1 c. à soupe sirop de maïs clair
4 c. à soupe shortening	Confiture de framboises
	Sucre de cannelle

Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel. Incorporez le shortening à l'aide de 2 couteaux ou d'un mélangeur à pâtisserie. Battez l'oeuf, ajoutez le lait et le sirop de maïs; ajoutez au mélange de farine, brassant juste assez pour que la pâte se tienne. Pétrissez ½ min. sur planche enfarinée. Roulez à ¼" d'épaisseur; découpez avec emporte-pièce. Déposez sur tôle graissée et faites au centre des tartelettes une profonde dépression où vous déposez la confiture. Badigeonnez de lait, saupoudrez de sucre de cannelle. Cuisez au four (425° F.) 12-15 min. Servez immédiatement.



FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

Puis, si peu que fût le gamin, il avait des amis, des connaissances que sa disparition surprendrait et qui feraient faire une enquête par la police.

Il y avait aussi Morel, avec qui il faudrait compter. Sans doute, le bandit n'avait pas pour son fils une tendresse folle ; mais qui sait comment il prendrait sa mort ?

La Tamirel prit la lumière, l'approcha du visage du jeune garçon et, aussitôt, elle rejeta sa tête en arrière. Elle avait peur.

C'est que le visage de Lucien n'avait rien de rassurant.

La face était bleue, congestionnée. Les yeux semblaient sortir des orbites. Les tempes étaient gonflées. Le cou portait des traces de strangulation.

En constatant ces sinistres symptômes, le Major devint affreusement pâle. Lui aussi avait peur, car si Lucien était mort, le vrai coupable, c'était lui.

Dans sa précipitation à encapuchonner la victime, pour l'empêcher de voir et de crier, il avait trop serré la corde du sac et, le manque d'air aidant, la congestion était venue peu à peu.

— Eh bien ? demanda la Tamirel.

— Dame, je ne sais pas encore.

— Faut voir.

— Je vas l'ausculter.

— Tu dis ?

— Je dis que je vas l'ausculter.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est sentir si le cœur bat encore.

— Dépêche-toi donc !... Tu sais, s'il est mort, tant pis pour toi !

Le Major lança à la Tamirel un mauvais regard.

— Ah ! c'est comme ça, grommela-t-il entre ses dents, en découvrant la poitrine du jeune garçon.

Il y colla son oreille et resta quelques secondes immobile ; puis il se redressa, portant sur le visage les traces d'une satisfaction des plus vives.

— Il en réchappera, dit-il, ce n'est qu'une syncope ; mais quelques minutes plus tard, c'était fini.

— Que faut-il faire ?

— Rétablir au plus vite la circulation du sang. D'abord, déliions-lui les jambes et les mains.

La Tamirel coupa la corde qui ligotait les jambes, pendant que le Major dénouait le foulard qui attachait les poignets.

— A présent, dit-il, il faudrait le frictionner avec de l'eau-de-vie.

— Je vais en aller chercher.

— J'y vais, moi ; j'irai plus vite que toi.

— Ah ça, ne va pas me laisser en plan !

— N'aie pas peur.

Le Major s'élança hors du caveau et, au bout de trois minutes, il revint avec un verre d'eau-de-vie.

Les deux complices se mirent à l'oeuvre, frottant les tempes, les poignets. Au bout d'un quart d'heure, Lucien poussa un long soupir et remua la tête.

— Il est sauvé ! dit le Major, et maintenant bien le bonsoir... Continue les frictions, fais-lui boire une goutte, et dans une heure il n'y paraîtra plus.

— Comment, tu me quittes ?

— Un peu... Je ne tiens pas à ce qu'il me reconnaisse.

Et, sans écouter les protestations de sa complice, il s'éloigna et sortit du cabaret, se jurant bien de ne pas y reparaitre de sitôt, car il n'était pas aussi rassuré qu'il voulait en avoir l'air.

La Tamirel proféra un épouvantable juron et sa première pensée fut de s'enfuir aussi. Mais la réflexion lui fit comprendre qu'elle n'avait absolument rien à redouter du moment que le gamin n'était pas mort.

D'ailleurs, elle devait achever ce qu'elle avait commencé, c'est-à-dire mettre Lucien dans l'impossibilité absolue d'agir. La sûreté commune l'exi-

geait, et il le fallait aussi pour l'accomplissement des volontés de la dame.

Elle suivit donc les prescriptions du Major, fit boire un peu d'eau-de-vie à sa victime et la frictionna sans relâche.

Lucien reprit lentement ses sens et ne tarda pas à se rendre compte de ce qui s'était passé.

Le sang-froid lui revint avec la connaissance.

— Bon, se dit-il, je ne suis pas mort ; de plus, j'ai les mains et les pieds libres ; c'est quelque chose ; mais que va-t-il se passer et que va me dire la coquine ?

Il s'agit de jouer serré.

Il s'étendit avec délices, respirant à pleins poumons, mais sans prononcer une parole.

Il attendait.

La Tamirel aurait voulu qu'il parlât le premier.

Elle s'attendait à des questions, à des mouvements de colère ; mais rien.

Le calme de Lucien et son mutisme l'étonnaient.

Enfin, elle se décida à lui adresser la parole.

— Eh bien, lui dit-elle d'une voix douceuse, comment ça va-t-il, fiston ?

— Mais, pas trop mal, maintenant.

— Allons, tant mieux.

— Merci de votre bonté.

— Veux-tu que nous causions un peu ?

— Oui, je veux bien, répondit-il tranquillement.

— Sais-tu où tu es ?

— Dans une cave, je suppose.

— Sais-tu qui t'y a fait mettre ?

— Vous, je pense.

— Et sais-tu pourquoi ?

— Je m'en doute ; vous avez voulu vous venger du tour de ma façon que je vous ai joué l'année dernière à Surresnes. Hein, maman Tamirel, j'espère que je vous ai fait faire un bon somme !

— Ça, petiot, c'est oublié ; il s'agit d'autre chose.

— Vraiment ! Mais de quoi s'agit-il ? Oh ! vous allez me dire ça, maman Tamirel.

— Oui, petiot, je vais te dire ça.

— Allez-y, maman, je vous écoute.

— Tu as voulu nous mettre dedans, ton père, Jacques et moi.

— Hein ? comprends pas.

— Ne bats pas contre, je sais tout.

— Quoi, tout, maman Tamirel ?

— Tu as tiré les vers du nez à papa.

— Moi ! Et à propos de quoi ?

— A propos de la petite.

— Quelle petite ?

— La fille à un vieux qu'on appelle Mourillon. Mais, tu sais bien, ne fais donc pas la bête...

— Maman Tamirel, je vous jure que je n'y suis pas du tout.

— Eh bien, mon garçon, je vais t'y mettre.

— Ça me fera plaisir, vrai.

— Tu sais que la petite a été enlevée...

— Je ne sais rien du tout de ça... Et puis, après tout, qu'est-ce que ça peut me faire, à moi ?

— Ça te fait, mon mignon, que tu n'en es pas content.

— En voilà d'une autre ! Et pourquoi ne suis-je pas content que la petite en question ait été enlevée ?

« Apprenez-moi encore ça, maman Tamirel. »

— Tu n'es pas content de ça pour plusieurs raisons : d'abord parce que la demoiselle est devenue, je ne sais comment, l'amie de Laurence ; ensuite, parce qu'elle a pour amoureux un jeune homme appelé Georges Ramel, et que ce jeune homme est l'ami intime de M. Alexis Mollin, l'auteur dramatique, dont tu es actuellement le protégé.

— Diable, pensa Lucien, elle en sait plus long que je ne le supposais.

Et il resta un instant tout interloqué.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Depuis que j'ai lu ton ouvrage sur la psychologie de l'enfant, je sais pourquoi le mien se conduit si mal, mais ce n'est pas cela qui me le rend intéressant !

— Ah! ah! fit la Tamirel, tu ne me savais pas si bien instruite. Donc, entièrement dévoué à tes nouveaux amis, tu t'es mis en campagne avec l'espoir de retrouver la demoiselle.

« Comment as-tu su que ton père et Jacques avaient trempé dans l'enlèvement? Ça, je n'en sais rien, et tu ne me le diras probablement pas, petit gueux. Enfin, tu as découvert la chose et tu t'en es venu rôder par ici. »

— Eh bien, oui, c'est vrai, dit Lucien d'un ton résolu; après?

— Après? petit scélérat!... Ainsi, tu veux causer de la peine à tes anciens amis, qui t'aiment toujours?

— Si je voulais vous causer de la peine, comme vous dites, maman Tamirel, M. Georges Ramel et M. Alexis Mollin sauraient depuis hier quels sont les auteurs de l'enlèvement de la demoiselle. Ils l'ignorent, ils l'ignoreront toujours. Si je suis dévoué à mes nouveaux amis, je ne suis pas ingrat envers les anciens. Décidément, vous ne me connaissez guère si vous me croyez capable de dénoncer papa.

— Oui, oui, tu es un bon fils, je le sais.

— Tenez, maman Tamirel, les deux hommes qui étaient avec vous ont failli m'étouffer; eh bien, malgré ça, je ne vous en garde point rancune.

— Vrai?

— Vous aviez peur de moi... Vous avez fait ce que j'aurais probablement fait aussi si j'avais été à votre place.

— Tiens, tu es un bijou!

— Vous aviez peur de moi, et pourtant je ne suis pas bien à craindre.

— Petiot, entre nous, tu es curieux.

— Je le reconnais, c'est dans ma nature.

— Hier, tu as vu ton père?

— Oui.

— Tu l'as fait causer?

— J'ai essayé; mais je n'ai pas pu lui arracher un mot.

— Comment se fait-il que je t'aie vu traîner tes guêtres autour de la maison où nous demeurons maintenant. Jacques et moi?

— J'avais accompagné papa, qui vous rendait visite, et je l'attendais.

— Ah!... c'est bien la vérité?

— La vérité pure.

— Ainsi ton père ne t'a rien dit?

— Rien du tout.

— Voyons, petiot, ne me cache rien; pourquoi t'es-tu mis à la recherche de la petite?

— Dame, pour savoir où elle est.

— Eh bien, le sais-tu?

— Hélas! non, répondit Lucien avec un accent de tristesse profonde.

La Tamirel put à peine dissimuler son contentement.

— Il dit vrai, il ne sait pas où est la colombe, pensa-t-elle.

Bien que la vieille coquine fût rusée, elle se laissait prendre. Il est vrai que le gamin parlait d'un ton si naturel et avec un tel accent de sincérité qu'il eût trompé de plus habiles que la Tamirel.

Celle-ci reprit à haute voix:

— Dis-moi, mon mignon, si tu savais où est la demoiselle, qu'est-ce que tu ferais?

— Hein! ce que je ferais?

— Oui.

— Eh bien, je tâcherais de trouver le moyen de la voir et de lui parler.

— Pour lui dire quoi?

— Dame, je le tranquilliserai; je lui dirais de ne pas s'effrayer, qu'elle n'a rien à craindre, qu'on ne veut pas lui faire de mal. Je lui donnerais des nouvelles de Laurence, de M. Georges Ramel, qui sont très tourmentés à cause d'elle.

— Seulement, petiot, quand même je te dirais où est la demoiselle, tu ne trouverais pas le moyen de la voir et de lui parler.

— Qui sait?

— Je te dis que non; apprends donc qu'elle a été conduite dans un couvent de soeurs cloîtrées. Par exemple, je

ne te dirai pas le nom du couvent, ça m'est défendu. Et si ça te tient bien au cœur de savoir où est la bonne amie du peintre, ce n'est pas dans le quartier de l'Ourcine que tu dois la chercher.

— Dans un couvent! murmura Lucien, jouant admirablement la surprise; mais pourquoi l'a-t-on mise dans un couvent?

— On veut en faire une religieuse.

— Vrai?

— Puisque je te le dis.

— Eh bien, c'est drôle.

— C'est comme ça, mon mignon.

— S'il en est ainsi, je renonce à la chercher, car je vois bien que j'en serais pour mon temps et ma peine.

— Je t'en réponds.

— Eh bien, maman Tamirel, maintenant que nous nous sommes compris, entendus, que vous savez n'avoir rien à craindre de moi, vous allez me laisser m'en aller.

— Je le voudrais, mon chéri, mais c'est impossible.

— Pourquoi ça?

— C'est l'ordre.

— L'ordre? L'ordre de qui?

— De Jacques.

— Mais puisque je renonce à chercher la jeune fille.

— C'est pas suffisant. Je sais bien que tu ne veux pas nous mettre dans l'embarras, mais n'importe... Pour des raisons que tu n'as pas besoin de connaître, il faut que tu restes en prison jusqu'à demain soir.

— Quoi! vous allez m'enfermer dans cet horrible trou noir?

— Jusqu'à ce soir, à dix heures.

— Et après?

— Jacques et moi nous viendrons te chercher pour te conduire dans une prison un peu plus gaie.

— Mais je ne veux pas de ça moi!

— Allons, ne fais pas la mauvaise tête, ça serait inutile. Je te le promets, demain soir, avant la nuit, on te laissera prendre ta volée.

Lucien, voyant que les choses ne tournaient pas comme il le voulait, laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir.

Il aurait voulu s'échapper, mais comment?

Il enrageait. Oh! comme il s'en voulait de s'être laissé prendre.

Au bout d'un instant, il se redressa brusquement.

— Avec tout ça, dit-il, je meurs de faim; j'ai l'estomac dans les talons.

— Qu'à cela ne tienne, mon mignon.

Et elle ajouta d'un ton railleur:

— Je vais commander le menu de monsieur.

— Quelque chose de bon, maman Tamirel.

— Sois tranquille.

— Dites donc, maman, voulez-vous aussi m'apporter du papier, de l'encre et une plume?

— Tu veux écrire?

— Oui.

— A qui?

— A personne. Comme j'ai peur de m'embêter ici à mourir, je veux faire une pièce de vers pour m'aider à passer le temps.

— Si c'est pour ça, mon chéri, on peut te contenter. Tu vois comme je suis bonne!

« C'est que je t'aime toujours, petit gueux! »

Sur ces mots, la Tamirel sortit en ayant soin de tirer la porte et de pousser les verrous.

VIII

LA REVANCHE

LUCIEN, qui n'avait pas déjeuné le matin, avait réellement faim. Mais s'il avait aussi demandé à la Tamirel tout ce qu'il fallait pour écrire, c'était tout simplement pour l'occuper quelques instants de plus au rez-de-chaussée, afin de prendre des dispositions en vue d'une évasion qu'il



La fascinante Hazel Court, que l'on verra bientôt dans "My Sister and I", une réalisation de J. Arthur Rank, dit: "Quand vous appliquez le maquillage, une grosse boîte de Kleenex est tout indiquée."

Les tissus Kleenex* ont des caractéristiques qui ne se trouvent dans aucun autre tissu"

Seul Kleenex a le paquet distributeur. Une assurance de propreté et de commodité. Pas de perte! Pas de désordre! Tirez un tissu et un autre vient à sa suite, prêt à servir.



Trois formats: petit, mouchoir et pour hommes.



"PLUS DOUX"
dit Joan Greenwood*

Kleenex est fait de Cellucotton— substance absorbante et moelleuse — 5 fois plus absorbante que la ouate... doux pour les nez sensibles et les peaux les plus délicates.



"PLUS FORT"
dit Rosamund John*

Chaque feuille simple de Kleenex est plus épaisse et plus forte que les tissus ordinaires. Chaque tissu Kleenex est double, donnant ainsi une force et une absorption supérieures.



"PLUS BLANC"
dit Valerie Hobson*

Les tissus Kleenex sont maintenant traités dans un moulin canadien ultra-moderne pour les rendre tout blancs. Le paquet cacheté, breveté, assure des tissus absolument hygiéniques.

*Marque déposée

*Présentement en vedette dans des réalisations de J. Arthur Rank

KLEENEX — CHOIX DE 9 CANADIENS SUR 10

Thé de la meilleure qualité

"SALADA"

ORANGE PEKOE

POUR ÊTRE À LA PAGE...

On ne sait pas toujours comment s'y prendre. Et pourtant, il est un moyen aussi facile qu'agréable: s'abonner à LA REVUE POPULAIRE. La lecture de ce magazine, tout en vous aidant à trahir votre ennui aux heures de désœuvrement vous instruira sur une infinité de sujets

comme, par exemple, la littérature, les beaux-arts, les voyages, les mondanités, la mode, la cuisine, le cinéma, le théâtre, la radio, et quoi encore... Sans compter que chacun des 12 numéros annuels de



LA REVUE
Populaire

contient un beau roman d'amour complet et si l'on veut avoir une idée de cette valeur, qu'on s'informe du déboursé approximatif que cet achat nécessiterait dans d'autres circonstances. On peut mentionner la haute tenue typographique qui fait de LA REVUE POPULAIRE un magazine fait chez nous, par des gens de chez nous, pour des gens de chez nous, un magazine, disons-nous, dont la présentation générale peut se comparer très avantageusement à tout ce qui se fait de mieux à l'extérieur. Oui, Madame, Mademoiselle, et vous-même, Monsieur, si vous désirez être à la page, n'hésitez pas plus longtemps: abonnez-vous à LA REVUE POPULAIRE. Pour ce faire, c'est la simplicité même: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman pour août:

LA BOITE A BONHEUR

par ANNIE PIERRE HOT



Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

voulait au moins tenter quand la vieille reviendrait près de lui.

La chose était difficile, il ne se le dissimulait point.

Déjà, en causant avec l'horrible femme, il avait eu plusieurs fois la tentation de se précipiter sur elle, de la saisir à la gorge, de la terrasser et de s'enfuir.

Il s'était retenu en se disant que le bruit de la lutte pouvait attirer les complices de la Tamirel et probablement le cabaretier aussi.

Et cependant il ne voulait pas rester dans sa prison. A tout prix il fallait en sortir.

La Tamirel avait eu la précaution de prendre la chandelle; mais se trouvant suffisamment éclairée par le jour qui descendait de la trappe laissée levée, elle avait posé la lumière derrière la porte, de la prison improvisée.

Les ais de la porte, mal joints, laissaient filtrer la lumière; de plus, une lueur de jour arrivait au prisonnier à travers le soupirail grillé de la rue.

Lucien pouvait donc se rendre compte, à peu près de la disposition des lieux.

Décidément, la fuite n'était possible qu'en employant la violence contre la vieille.

— Si j'avais le temps et un outil, se disait Lucien, je parviendrais, en montant sur un de ces escabeaux, à descendre les barreaux du soupirail. Mais voilà, le temps me manque et l'outil aussi.

Comme il promenait son regard autour de lui, il aperçut un objet brillant. Il se baissa et le ramassa. C'était un couteau... le couteau du Major, que la Tamirel avait jeté sur le sol après avoir coupé le lien qui serrait les jambes du jeune garçon.

L'arme à la main, la première pensée de Lucien fut celle-ci:

— Si je la tuais!

Mais, tout aussitôt, il repoussa cette idée avec horreur.

— Verser le sang! Commettre un meurtre! Jamais!

D'ailleurs, il s'en sentait incapable.

Et cependant, il ne voyait guère que ce moyen pour conquérir sa liberté. Et il tenait à la reprendre, sa liberté, afin de veiller sur Mionne.

— Il faudrait seulement la mettre dans l'impossibilité d'appeler et de m'empêcher de sortir se disait-il.

Il repartait le caveau, en proie à une agitation fiévreuse, quand, soudain, son pied rencontra un linge, un chiffon. C'était le sac avec lequel on l'avait encapuchonné.

Il ramassa le sac comme il avait ramassé le couteau et, aussitôt, une idée nouvelle jaillit de son cerveau.

— Tiens, tiens, murmura-t-il, si je lui rendais la pareille!... Ce serait drôle!

Il réfléchit un instant et se dit:

— Oui, oui, il faut tenter l'aventure.

Il examina le sac, fit jouer la coulisse.

Ayant été coupés, les cordons se trouvaient courts.

Il prit sur le lit de camp deux bouts de la ficelle qui avait servi à lui attacher les jambes et les ajouta aux cordons du sac, qu'il laissa ouvert.

Il enleva un des escabeaux, le plus lourd, et le plaça dans l'axe de la por-

te de façon à faire obstacle à l'entrée de la vieille.

La porte s'ouvrait en dedans, tournant de droite à gauche.

Le gamin se mit en embuscade à droite, appuyé contre la poutre de soutien, qui le masquait un peu.

A tout hasard, il glissa le couteau dans sa ceinture, non pour frapper la Tamirel à l'improviste, mais pour se défendre s'il était attaqué.

De ses deux mains, il maintenait, béante, l'entrée du sac.

— Maintenant, murmura-t-il, j'attends de pied ferme.

La Tamirel avait tout d'abord demandé au père Poireau papier, plume et encre; mais le cabaretier n'avait que de l'encre. Force fut à la femme d'aller acheter un cahier de papier à lettres et un porte-plume chez un épicier borgne.

— Est-ce que tu veux écrire un billet doux à ton amoureux? lui demanda le père Poireau, quand elle revint.

— Ça ne te regarde pas, vieux grigou, répondit-elle en grognant.

— Allons, ne te fâche pas; qu'est-ce qu'il te faut encore?

— Ton encrier.

— Le voilà, répondit le cabaretier, en montrant une de ces petites bouteilles plates que vendent les papetiers.

— Maintenant, donne-moi un morceau de n'importe quoi.

— Tu vas déjeuner?

— Non, c'est pour mon oiseau.

— Deux ronds de pain et un demi-arlequin de cinq ronds, ça te va-t-il?

— C'est chouette!

— Et du picton?

« Tu ne veux pas qu'il ait la pépie, je suppose? »

— Donne une chopine dans une bouteille.

— Un vrai balthazar, alors.

— Comme tu le dis.

— Ça fait quinze ronds.

— Les voilà.

— Surtout, n'oublie pas... Il faut qu'à dix heures l'appartement soit libre.

— C'est convenu, il le sera.

La Tamirel mit le pain dans une de ses poches, la bouteille dans l'autre, plaça l'encrier sur l'assiette avec l'arlequin et, tenant dans sa main gauche le papier et la plume, descendit, après avoir fermé la porte de communication entre la boutique et l'arrière-boutique.

Arrivée au bas de l'escalier elle cria:

— Ne t'impatiente pas, mon chéri, me voici avec du nanan.

— Tant mieux; j'ai une fringale carabinée, répondit Lucien, dont le cœur battait à se briser.

La Tamirel poussa du pied le verrou du bas, dérangea la chandelle, qui se trouvait au milieu du passage, déposa l'assiette sur un tonneau et fit jouer le second verrou.

Elle se baissa ensuite pour prendre la chandelle, puis d'un fort coup de genou, elle fit tourner la porte sur ses gonds rouillés et s'avança.

Mais ce qu'avait prévu Lucien arriva. L'escabeau empêcha la porte d'opérer son évolution complète et la Tamirel dut faire un nouvel effort en avançant la tête.

C'était le moment attendu.

Prompt comme la foudre, le gamin coiffa la femme, et, au risque de l'étrangler, il enroula vigoureusement les

NOTRE COUVERTURE

Quel heureux âge que celui de l'enfance! Les plaisirs en sont simples, peu coûteux. Une tranche de melon, à deux; des jouets fabriqués dans du papier ou avec les objets les plus banals; de longues histoires, toujours les mêmes; que leur racontent des adultes doués d'un peu d'imagination et de mémoire. Mais l'enfant ne connaît pas son bonheur... Photo F.P.G.

deux cordons autour de son cou et fit rapidement deux noeuds solides.

La Tamirel avait laissé tomber la chandelle en poussant un épouvantable juron.

Elle se débattait; mais Lucien la poussa rudement et elle alla tomber tête la première sur le lit de camp.

Par un heureux hasard, la chandelle ne s'était pas éteinte.

—Vois-tu, maman Tamirel, dit le gamin, j'aime la liberté, moi, et je me pousse de l'air. Bonsoir!

Il s'élança hors du caveau, tirant la porte, et, sans perdre une seconde, poussa les deux verrous.

La Tamirel, à demi suffoquée, n'avait pas encore eu le temps de se relever que le hardi garçon était en haut de l'échelle, baissait la trappe et se dressait, le couteau à la main, prêt à vendre chèrement sa vie.

Toutefois, son premier soin fut de pousser le verrou de la porte de communication.

Alors il respira à pleins poumons, puis prêta l'oreille.

Des consommateurs se querellaient dans la boutique et faisaient un tapage infernal.

C'était une chance de plus pour Lucien.

Occupé à mettre le holà, le père Poireau n'avait entendu aucun bruit dans l'arrière-boutique.

Mais il fallait sortir. L'arrière-boutique n'était éclairée que par un vasistas étroit et assez élevé.

C'est par là qu'il fallait passer.

Lucien plaça une table contre la muraille; sur la table il mit un tabouret. Grimpé sur cet échafaudage, il ouvrit le carreau. Cette ouverture donnait sur une petite cour remplie d'immondices.

D'un coup d'oeil, Lucien vit que la cour était déserte. Bravement, en se cramponnant à l'encadrement de fer, il passa une jambe, puis l'autre. Il fut un instant arrêté par les épaules; mais un vigoureux effort et, sans s'inquiéter des écorchures, il se dégaugea entièrement.

Il resta un instant suspendu par les mains, puis, mettant à profit ce qu'il savait de gymnastique, il se laissa tomber en pliant les jarrets.

L'évasion avait duré cinq minutes. Lucien s'orienta rapidement.

La cour avait un mètre et demi de large sur deux mètres de long. C'était un entonnoir.

Elle était entourée de murs de trois côtés.

Le quatrième côté était fermé par une palissade en planches à moitié pourries.

D'un fort coup d'épaule, le gamin brisa deux planches. L'ouverture était suffisante.

Il passa et se trouva dans une ruelle fangeuse, ou plutôt dans un cul-de-sac débouchant sur une rue.

Il tendit l'oreille pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Ni bruit de pas, ni bruit de voix.

Il était libre!

D'un pas ferme il gagna la rue. Il n'avait plus rien à redouter, car il se trouvait dans une autre rue que celle du cabaret du père Poireau.

—Maintenant, murmura-t-il, allons voir si mon père est rentré.

* * *

La Tamirel s'était relevée; mais elle pouvait à peine respirer et se sentait presque pâmée.

Ayant les bras libres, elle essaya de dénouer les cordons; n'y pouvant parvenir, elle approcha la toile de sa bouche et se mit en devoir, de la déchirer avec ses dents.

Il lui fallut plus d'un grand quart d'heure pour arriver à ce résultat. Mais elle avait fait au sac un trou, par lequel elle pouvait respirer.

Elle recommença, alors, en déchirant ses doigts, en brisant ses ongles, à défaire les maudits noeuds.

Elle n'y parvenait pas et elle jurait comme dix templiers, quand elle aperçut un tesson de bouteille. Elle le prit et, s'en servant comme d'un couteau, elle arriva enfin à couper les ficelles.

Vite elle se décapuchonna, jeta le sac dans un coin et courut à la porte.

Elle poussa un rugissement de fureur en constatant que Lucien avait poussé les verrous.

Elle chercha à ébranler la porte, mais vains efforts; elle était en chêne et solidement attachée.

Alors, elle fut prise d'une rage insensée; elle cria à l'aide, vociféra, hurla, vomit toutes sorte d'imprécations, mais personne ne lui répondit.

A bout de forces, elle dut se résigner à attendre.

Elle se disait que ce soulard de père Poireau aurait à descendre et qu'il la délivrerait.

Mais le temps s'écoulait et le cabaretier n'apparaissait point.

Trois heures se passèrent ainsi, trois longues heures d'angoisses pendant lesquelles la Tamirel roula dans sa tête mille projets de vengeance contre Lucien.

La nuit venait.

Cependant le père Poireau eut besoin de passer dans son arrière-boutique, qu'il appelait un cabinet de société, et fut surpris d'en trouver la porte fermée.

Il crut d'abord que la Tamirel s'y était enfermé.

—Ouvre, lui cria-t-il, c'est moi!

Ne recevant pas de réponse et perdant patience, il brisa un carreau d'un coup de coude, et, passant la main par l'ouverture, il écarta le rideau qui masquait les vitres et fit jouer le verrou. Il entra.

—Que diable s'est-il passé? exclama-t-il en voyant l'échafaudage élevé par le jeune garçon.

Avec un peu de réflexion il devina la vérité et se mit à rire.

—Parbleu! se dit-il, ça serait tout à fait amusant si la vieille était en cage à la place du galopin. Hé, hé! j'ai bien envie de lui laisser prendre le frais jusqu'à dix heures... J'ai loué le boudoir jusqu'à cette heure; je ne ferais que tenir mes engagements... Seulement, je lui ferai payer le carreau que je viens de casser.

Et, tranquillement, le père Poireau alla reprendre sa place à son comptoir, laissant sa locataire se morfondre en compagnie des rats.

A dix heures il ouvrit la trappe et, muni d'une lumière, descendit.

La Tamirel, qui était aux écoutes, l'entendit.

Elle frappa violemment à la porte, en jurant.

Le père Poireau feignit de ne pas reconnaître sa voix.

—Allons, allons, jeune homme, pas tant de tapage, dit-il; me voilà, me voilà... Puisqu'on ne vient pas vous chercher, je vais vous faire prendre de la poudre d'escampette.

Il tira les verrous, poussa la porte et se trouva en face de la prisonnière, qui l'accueillit par une bordée d'injures.

—Tiens, fit-il, en prenant un air stupéfait, c'est toi!... Ah ça, que diable fais-tu là?

La Tamirel lui lança un coup d'oeil terrible, l'écarta avec fureur, bondit hors du caveau, grimpa l'échelle et fut bientôt dans la rue.

—Ah! vermine! grognait-elle en pensant à Lucien, si jamais je te repince, je te mangerai le coeur.

—Eh bien? interrogea Jacques Vernier, quand sa compagne rentra.

Les Mots Croisés du "SAMEDI"

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Problème No 870

HORIZONTALLEMENT

- 1—Symbole chimique du cadmium. — Sorte de râtelier, sur lequel on distribue la chaîne des tapis. — Entaille dans un corps dur.
- 2—Interjection marquant la réticence. — Epée du moyen âge. — Grue employée pour charger les navires.
- 3—Nom donné à la Syrie. — Posséda. — Grand rideau peint.
- 4—Habitants de la Médie. — Chose qui n'a rien de sérieux.
- 5—Relâchement des ligaments viscéraux (pl.). — Vante. — A moi.
- 6—Renversement des paupières en dedans (pl.). — Unité monétaire bulgare.
- 7—Ancien nom de l'Irlande. — Contraction convulsive de certains muscles. — Deuxième lettre de l'alphabet grec.
- 8—Usages. — Préposition: dans. — Fils de Jacob. — Préfixe d'association. — Inflammation des synoviales du poignet.
- 9—Division de l'année. — Face d'un corps polyédrique. — Siège supérieur de justice.
- 10—Dizaine. — Accorder à regret, avec parcimonie.
- 11—Adjectif numéral. — Inflexible. — Tiges du tronc des arbres qui s'élèvent en colonnes.
- 12—Auteur de Pénélope. — Débarrassa des noeuds.
- 13—Passereau dentirostre. — Plainte. — Ville de Sicile, autrefois Castrogiovanni.
- 14—Plante grimpante, sarmenteuse. — Impudence. — Argile.
- 15—Sans variétés. — Homme rapace. — Ile de l'Atlantique.

VERTICALEMENT

- 1—Etendue de terre labourable. — Balle produisant des blessures dangereuses. — Parcouru des yeux.
- 2—Défaut de sensibilité. — Attention que l'on porte à une chose. — Eau-de-vie.
- 3—Nom donné à la Vierge. — Neuf, en chiffres romains. — Temps de la ponte chez les poissons.

- 4—Ancienne orthographe de maîtres. — Ancien nom des grenouilles.
- 5—Préfixe d'abstraction. — Petit oiseau des îles Canaries. — Genre de malvacées.
- 6—Bison d'Europe. — Péricarpe des fruits. — Couple d'animaux.
- 7—Tente de toile pour protéger les barques. — Surveillant. — Dans la gamme.
- 8—Possèdent. — Ce que reçoit un moine pour son repas. — Production.
- 9—Idem (abrév.). — Privé de chaleur. — Allure de certains animaux.
- 10—Boîte dans une église pour les aumônes. — Evénement fortuit. — Fille de Cadmus.
- 11—Angles. — Récit d'aventures imaginaires. — Se dit dans l'intimité.
- 12—Violation grave de la loi morale. — Bosse des lames de verre pour les vitraux d'ornement.
- 13—Liste des causes inscrites dans l'ordre. — Chemin de halage. — Paroles qui se chantent à l'Eglise par deux groupes de voix.
- 14—Sorte d'étau. — Chez les Romains, chacune des deux bornes situées aux extrémités du cirque. — Assembler ce qui était éparés.
- 15—Négation. — Gros câble. — Rivière d'Allemagne, affluent de l'Elbe.

Solution du problème No 869

D	A	G	O	N	G	O	U	R	M	E	T	S	
E	B	A	H	I	R	B	R	U	I	T	M	E	
T	U	N	E	A	H	E	D	E	A	I	R		
E	S	T	A	B	E	L	E	E	T	N	A		
C	E	A	L	A	R	I	C	O	T	H	O	N	
T	U	B	U	L	I	B	R	A	N	C	H	E	S
E	R	E	O	S	E	E	A	T	R	E	M		
U	S	F	S	E	S	A	L	E					
R	M	U	S	E	A	N	I	S	D	A	N		
M	A	T	E	R	I	E	L	L	E	M	E	N	T
T	E	T	E	S	D	R	I	L	L	E	I	O	
O	N	C	E	R	A	S	E	S	B	A	N		
B	A	H	S	E	S	E	U	S	O	I	N		
I	I	D	O	T	E	R	R	A	P	U	R	E	
E	G	O	U	S	P	I	N	L	A	C	E	T	



**DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

**TRAITEMENT
SANO "A"**

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du
produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

— Le petit gueux m'a échappé, répondit-elle.

— Mille tonnerres! exclama l'ancien garde-chasse.

Et son visage prit une expression farouche.

— Mais, reprit la Tamirel, j'ai eu le temps de le faire causer.

— Qu'est-ce qu'il sait?

— Presque rien.

— Ah!

— Son père ne lui a rien dit; il ignore que nous tenons la petite ici, et je lui ai fait croire qu'elle est enfermée dans un couvent.

— Mais il sait que c'est nous qui l'avons enlevée?

— Oui. Mais comme son père est avec nous, il ne nous dénoncera point.

— Je le crois. C'est égal, nous devons nous défier de ce petit misérable. Heureusement que demain, probablement avant midi, la folle ne sera plus ici.

— La dame est venue?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle a dit?

— Elle a dit qu'il n'y avait plus qu'à conduire notre prisonnière dans une maison de fous.

— Et ça sera demain?

— Je viens de te le dire.

— Eh bien, Jacques, je ne serai pas fâchée que nous en soyons débarrassés!

XI

UN REVENANT

Mme JORAMIE avait quitté Jacques Vernier vers quatre heures, après lui avoir fait connaître son intention de se débarrasser de sa rivale, en la faisant enfermer dans une maison d'aliénés, si elle avait été réellement frappée de folie, ce qui était dans les choses possibles.

Quand elle rentra à l'hôtel Joramie, à cinq heures du soir, un de ses domestiques la prévint qu'un monsieur, désirant absolument la voir et lui parler, l'attendait depuis plus d'une heure.

— Ah! il a de la patience, ce monsieur, fit-elle. A-t-il donné son nom?

Le domestique prit un plateau de vermeil et le présenta à sa maîtresse. Il y avait une carte sur le plateau. Mme Joramie la prit et sursauta en lisant:

FLORENTIN BROUSSEL

— Où ce monsieur attend-il? demanda-t-elle.

Le domestique montra une porte. Alors, élevant la voix, voulant évidemment que le visiteur l'entendit, Mme Joramie reprit:

— Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Florentin Broussel; mais, ma porte n'étant fermée pour personne, je recevrai M. Florentin Broussel dans un instant. Dites à Ernestine de le conduire dans mon petit salon.

Et Mme Joramie, beaucoup moins calme qu'elle n'en avait l'air, se dirigea rapidement vers sa chambre.

Elle avait pleinement réussi à se faire entendre, mais sans se douter de l'effet qu'elle allait produire.

Le comte de Soleure était assis. A peine le son de la voix eût-il frappé ses oreilles qu'il fit un bond comme sous le choc d'une pile électrique, puis se dressa sur ses jambes, pâle, éfaré.

Cette voix qu'il entendait, il la reconnaissait, il l'aurait reconnue entre mille: c'était la voix de Raymonde, la voix de sa femme!

— Oh! oh! fit-il.

Il fut sur le point de s'élançer hors de l'antichambre. Mais il s'arrêta. A-près tout, il pouvait se tromper. Et puis, de même qu'il y a des ressemblances de visage, la voix d'une femme peut

avoir également le même timbre, le même accent que la voix d'une autre femme.

— C'est égal, voilà qui est étrange! murmura le comte.

Il avait eu à peine le temps de se remettre de l'émotion forte qu'il venait d'éprouver, lorsqu'il vit paraître Ernestine, la femme de chambre, qui lui dit:

— Veuillez me suivre, monsieur.

Après avoir traversé plusieurs pièces sur les pas de la soubrette, le comte fut introduit dans le boudoir de l'élégante mondaine.

— Mme Joramie sera à vous dans un instant, monsieur, lui dit Ernestine.

Et elle disparut aussitôt en fermant la porte.

Resté seul, le comte jeta machinalement ses regards sur les meubles de luxe et principalement sur les tableaux accrochés aux murs.

Soudain, ses yeux tombèrent sur un portrait de Mme Joramie, admirablement peint et d'une ressemblance parfaite. Le comte eut un haut-le-corps et un cri faillit lui échapper.

Tout à l'heure il avait reconnu la voix de Raymonde; maintenant c'était sa figure, ses traits, ses cheveux blonds, son regard clair, fascinateur, qu'il reconnaissait.

C'est Raymonde, c'est sa femme qui était devant lui, sur cette toile!

Cette fois, le comte ne pouvait plus douter. Mme Joramie, cette femme si connue, dont on parlait partout avec admiration, c'était Raymonde Duchemin, c'était sa femme!

Si troublé qu'il fût, le comte comprit aussitôt ce qui s'était passé à la villa Pellarino, près de Naples. C'était l'amie de Raymonde, Césarine Leverdier, qui était décédée, et par une manœuvre criminelle, afin de pouvoir épouser sans doute le riche financier, Raymonde avait fait déclarer son propre décès, se substituant ainsi à son

amie, dont elle prenait en même temps l'état civil.

— Bigame! bigame! murmura le comte; oh; la malheureuse! Oh! la misérable!... Mais c'est épouvantable!... Et chose non moins horrible, c'est la mère dénaturée qui, rivale de sa fille, lui ayant voué une haine mortelle, enlève son enfant et, en ce moment, peut-être la martyrise!

« Dieu juste, Dieu puissant, pouvez-vous permettre de pareilles monstruosité! »

Le comte laissa tomber sa tête sur sa poitrine et resta un instant immobile, accablé.

Mais bientôt, ayant pris une résolution, il se redressa, le regard chargé de fauves éclairs.

Il tira de sa poche une paire de lunettes à verres bleus, dont il se servait fréquemment depuis qu'il en avait fait usage sous le soleil du tropique, et la plaça sur son nez.

Dix minutes s'étaient écoulées depuis que le comte était dans le boudoir. Ce temps avait suffi à Mme Joramie pour changer de toilette. Elle parut. Le comte très grave, ayant déjà retrouvé son calme, la salua respectueusement.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-elle avec sa grâce habituelle, et me dire à quoi je dois l'honneur de votre visite.

Le comte s'avança pour prendre le siège qui lui était indiqué et faillit tomber en se heurtant avec intention à un tabouret.

— Oh! madame, dit-il, je vous demande bien pardon de ma maladresse; j'ai de très mauvais yeux, j'y vois à peine, même avec des lunettes.

Sa voix, qu'il n'avait pas cherché à déguiser, fit tressaillir la jeune femme, et pendant qu'il s'asseyait, elle se mit à le considérer avec non moins d'étonnement que d'attention. Cependant, avec ses lunettes, qui cachaient

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Il ne lâche pas la maison d'une semelle dans l'espoir de voir Marie, mais dès qu'elle sort pour jouer, il se sauve à toutes jambes...

la flamme de son regard, sa barbe longue, grisonnante, son teint fortement cuivré, elle ne reconnut pas tout d'abord le comte de Soleure.

— Madame, dit-il, j'ai été audacieux, peut-être en venant vous trouver; mais je sais que vous êtes bienfaisante, toujours prête à tendre la main aux faibles et à leur accorder votre haute protection. Votre bonté, madame, est universellement connue, et c'est ce qui m'a donné la hardiesse de m'adresser à vous.

— De quoi s'agit-il, monsieur ?

— Un homme qui m'a rendu autrefois un grand service, — il m'a sauvé la vie, — a été arrêté hier.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Le malheureux est accusé de vol. — On arrête tous les jours des voleurs.

— C'est vrai.

— Alors, monsieur ?

— Oh ! je ne viens point vous implorer en faveur de cet homme; il a volé, le crime est prouvé; et malgré mon affection pour lui, affection née d'un sentiment de vive reconnaissance, je l'abandonne à son sort, à la juste punition qu'il a méritée. Assurément, madame, vous ne pouvez pas vous intéresser à ce malheureux; Mme Joramie ne saurait user de son influence en faveur d'un voleur.

— Je ne pourrais rien, d'ailleurs.

— Je le sais. Mais, madame, cet homme a une fille, une fille de dix-sept ans, fort jolie, à laquelle j'ai donné aussi une part de mon affection.

— Eh bien, monsieur ?

— Eh bien, madame, depuis deux jours cette jeune fille a disparu, et cela dans des circonstances assez mystérieuses. Une vieille religieuse est venue la prendre chez elle et l'a emmenée.

— Cela indique que des personnes charitables et pieuses s'intéressent à cette jeune fille.

— Malheureusement, madame, ce n'est point ce que je suppose.

— Une affaire d'amoureux, alors ?

— Et que supposez-vous ?

— Qu'elle a été enlevée.

Le comte secoua la tête.

— Je ne crois point, madame, répondit-il, que ce rapt audacieux soit l'acte d'un amoureux.

— En ce cas, monsieur, je ne vois pas...

— Je suis convaincu que la pauvre jeune fille a quelque ennemi, qui avait intérêt à la faire disparaître. Emmenée par une religieuse, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, madame, j'ai toutes raisons de supposer que la malheureuse enfant a été conduite dans une communauté de femmes cloîtrées où elle est en ce moment enfermée, c'est-à-dire sequestrée.

— Cela est possible, monsieur; mais que puis-je faire à cela ?

— Je viens vous demander, madame, de vouloir bien vous intéresser au sort de cette pauvre jeune fille.

— Son aventure me paraît, en effet, fort intéressante; mais, encore une fois, que puis-je faire à cela ?

— Vous pourriez user de votre grande influence.

— Comment ?

— Je désire vivement retrouver cette jeune fille, madame, et lui rendre la liberté qu'on lui a ravie. Mais je me trouve en présence de telles difficultés que votre aide me serait bien utile.

« Il existe certaines maisons religieuses dont les portes sont un peu comme celles d'une prison, qui ne s'ouvrent pas à tout le monde; et c'est probablement dans une de ces maisons inaccessibles que se trouve ma protégée. Je ne connais personne à Paris, madame; n'y habitant que très rarement, j'y suis inconnu et absolument étranger; seul, je ne puis rien. Ah ! votre concours me serait bien précieux, madame, et, s'il vous était agréable de me l'accorder, je réussis certainement dans mon entreprise.

— Ma puissance n'est pas aussi grande que vous le croyez.

— Vous êtes puissante par vous-même et par vos amis, madame, au nombre desquels vous comptez des ministres et particulièrement le préfet de police. Si vous demandiez à ce haut fonctionnaire que de sérieuses recherches fussent faites, la jeune fille serait bientôt retrouvée. A vous, madame, on ne sait rien refuser.

— Mon Dieu, monsieur, je ne vois point que mon intervention dans cette affaire soit nécessaire. La chose me paraît mériter de fixer l'attention du préfet de police; vous n'avez qu'à lui écrire pour l'instruire du fait et lui demander d'ordonner les recherches dont vous espérez un heureux résultat.

— Sans doute, madame, je peux écrire; mais je vous le répète, je suis un inconnu, moi, sans la moindre influence, et je sais d'avance le peu de cas qu'on fera de ma réclamation. Ma lettre ira de bureau en bureau et, finalement, elle sera jetée dans un carton où elle restera enfouie et oubliée. Ah ! si la réclamation était faite par Mme Joramie, ce serait autre chose. Il n'y a pas de lieu, si bien fermé qu'il soit, qui ne s'ouvre devant un ordre que Mme Joramie seule peut obtenir.

« Et tenez, madame, je suis absolument convaincu que, dès demain, si vous le voulez, la jeune fille serait ramenée à son domicile.

— En vérité, monsieur, on vous a donné une bien fausse idée de mon pouvoir.

— Peut-être, madame; mais je suis venu vous demander votre aide; voulez-vous avoir la bonté de me l'accorder ?

— Je ne le puis, monsieur, et je vous en exprime tous mes regrets: il s'agit ici d'un intérêt particulier, et si tant est que j'aie quelque influence, il ne m'est pas permis de m'en servir en cette circonstance.

— Ainsi, madame, c'est un refus motivé ? prononça lentement le comte et d'une voix dont la vibration perça les oreilles de Mme Joramie.

— Une fois encore, monsieur, je vous exprime mes regrets; je ne peux pas intervenir dans une pareille affaire.

Par un mouvement brusque, le comte se dressa debout, et, malgré ses lunettes, la flamme ardente de son regard frappa en plein visage la jeune femme.

Jusqu'à-là, malgré le son de la voix et ses diverses inflexions, qui lui causaient une agitation qu'elle avait de la peine à dissimuler, Mme Joramie n'avait pas reconnu le comte de Soleure; mais maintenant qu'il était debout devant elle, à son air, à son allure, à sa taille, à un mouvement de la main qu'il avait fait, et surtout à l'éclair de son regard, elle le reconnaissait enfin.

D'ailleurs, malgré son saisissement, son trouble, son épouvante, ayant ses yeux comme rivés sur la figure du comte, elle retrouvait successivement, dans sa mémoire, tous les traits du visage de son premier mari.

En un pareil instant, une autre que Mme Joramie aurait complètement perdu la tête; mais nous savons de quelle trempe était cette femme étrange.

Surmontant sa terreur, elle eut vite retrouvé son sang-froid, sa présence d'esprit.

Il est vrai que le comte avait réussi à la tromper en lui disant qu'il avait de mauvais yeux et y voyait à peine. Dès lors elle pouvait croire qu'il ne l'avait pas reconnue, et cela d'autant plus facilement que M. de Soleure jouait son rôle merveilleusement, en habile comédien.

Après être resté un moment silencieux, changeant subitement de ton et d'attitude :

Vous pouvez "ouvrir votre coeur"



parce que **Veto "ferme la porte" a ce qui rebute!**

Veto "ferme la porte" a la transpiration, a l'inquiétude et a l'odeur! Doux comme un rêve, merveilleux et nouveau, Veto est le désodorisant cosmétique incomparable de Colgate. Toujours crémeux et velouté, Veto est d'un usage agréable, il conserve votre charme toute la journée! Veto dissipe l'odeur des aisselles instantanément, enrayer la transpiration efficacement.

Veto "ferme la porte" a l'irritation de l'épiderme, aux dommages des vêtements! Si efficace et pourtant si délicat, Veto est inoffensif pour un épiderme normal et pour les tissus les plus fins, les plus fragiles. Veto est seul à contenir Duratex, l'ingrédient exclusif de Colgate, qui le rend plus sûr. Aucun autre désodorisant ne se compare à Veto!

CONFIEZ — VOUS TOUJOURS A VETO
SI VOUS TENEZ A VOTRE CHARME!

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— J'espère qu'il va faire une bonne année. J'ai pas du tout envie de recommencer ma sixième, comme l'an dernier.

Tampax

supprime
toute
irritation!



L'été est une saison agréable mais, lorsque surviennent "ces jours-là", il entraîne certains problèmes—problèmes d'odeur et d'irritation. Le médecin qui

NI CEINTURES
NI ÉPINGLES
NI BANDES
NI ODEUR

inventa Tampax comme méthode de protection menstruelle a non seulement résolu ces problèmes mais il les a abolis car Tampax (se portant intérieurement) ne peut

causer ni odeur, ni irritation!

Des millions de femmes emploient Tampax (même dans les pays tropicaux comme les Indes, le Brésil, Panama, l'Égypte et la Nouvelle-Guinée) alors ne redoutez pas les chaleurs. N'oubliez pas que Tampax supprime ceintures, épingles ou serviettes externes—rien d'encombrant, de serré qui puisse causer de "transpiration". Aussi Tampax est invisible sous vos vêtements.

Tampax est fait de coton hydrophile pur comprimé en de minces applicateurs. Lorsque Tampax est en place, vous en oubliez la présence et vous pouvez aussi le porter dans la baignoire ou sous la douche—ainsi que lorsque vous nagez. Facile à changer et à jeter. En vente aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en 3 degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior. Une provision d'environ un mois se dissimule dans votre sac à main. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ont.



Cette publicité est acceptée par le Journal de l'Association Médicale Américaine

CANADIAN TAMPAX CORPORATION Limited, Brampton, Ont.

Envoyez-moi sous pli personnel un paquet d'essai de Tampax. J'inclus 10c. pour frais d'envoi et j'indique le format désiré:

() RÉGULIER () SUPER () JUNIOR

Nom

(écrire bien lisiblement)

Adresse

Prov. TX-48 10 P

—Prenez garde, madame! prenez garde! cria le comte.

Que signifie, monsieur? fit-elle, se levant à son tour.

—Je vous ai dit, madame, que la jeune fille dont je viens de vous parler, et que j'ai prise sous ma protection, a un ennemi; et cet ennemi, je le connais, c'est vous, madame Joramie!

—Ah ça, mais vous perdez la raison, monsieur!

—Et je vous répète, madame, prenez garde! C'est vous qui avez enlevé cette innocente enfant, qui vous gêne, que vous haïssez... Oh! la belle vengeance!... Où l'avez-vous conduite? Qu'en avez-vous fait? De quoi est-elle coupable? Ah! vous ne répondez point à cette question, vous ne l'oserez pas! Frapper un être faible, sans défense; faire souffrir une enfant innocente, que sa jeunesse, sa douceur, sa pureté, devaient vous faire respecter, c'est monstrueux, c'est infâme! Ah! on voit bien que vous n'avez jamais eu d'enfant!

—Mais je vous le répète, monsieur, vous êtes fou! Tout ce que vous me dites est de la folie! Les bras m'en tombent... et je me demande si, en ce moment, je suis en sûreté chez moi.

—Je n'ai pas à répondre à vos paroles, madame; mais écoutez les miennes, et retenez-les: S'il est touché à un cheveu de la tête de cette enfant qui vous a été livrée, vous aurez à vous en repentir cruellement; et si d'ici deux jours, — vous entendez, madame, je vous donne deux jours, — Mlle Mourillon n'est pas rentrée chez elle, je vous préviens que vous aurez à compter avec moi!

«Que suis-je à côté de vous? Rien! un atome. Mais je vous le jure, madame, si haut que vous soyez placée, je saurai vous atteindre!

«C'est tout ce que j'ai à vous dire. «Maintenant, non pas adieu, madame, mais au revoir!»

Le comte marcha vers la porte, l'ouvrit brusquement et sortit du boudoir, laissant Mme Joramie atterrée.

Elle resta un instant immobile, les yeux fixés sur la porte, puis s'affaissa lourdement sur son siège.

—Voyons, voyons, murmura-t-elle, serrant sa tête dans ses mains moites, fiévreuses, m'a-t-il ou ne m'a-t-il pas reconnue? Mais non, il ne m'a pas reconnue, sans cela, c'est autrement qu'il m'aurait parlé. Vivant, vivant!... Mais les morts sortent donc de leur tombeau! Ah! ma situation est affreuse, épouvantable! Il est à Paris, il connaît Georges Ramel, Alexis Mollin! Je suis sur un volcan! Que faire?

«Il ne m'a pas reconnue, soit; mais je peux me retrouver en sa présence, et alors... D'un mot il peut me perdre... Oh! oh! oh!...

Elle se redressa, les yeux étincelants. —Non, non, cela ne sera pas! s'écria-t-elle; je dois me défendre contre le danger qui me menace.

«Comte de Soleure, ajouta-t-elle sourdement, vous avez mal fait de revenir à Paris!»

Et un éclair sinistre sillonna son regard.

X

LA TIREUSE DE CARTES

NÉCOUTANT que son épouvantable jalousie, ne raisonnant plus, Mme Joramie s'était fatalement engagée dans la voie des violences. Elle marchait en avant sans regarder en arrière, sans interroger l'horizon.

Elle avait franchi les étapes du crime sans se demander où cela la conduirait, sans chercher à prévoir les obstacles qu'elle s'exposait à rencontrer en chemin.

Sa marche avait été rapide.

Après s'être montrée impudique au plus haut degré, elle avait fait siffler la dernière pièce d'Alexis Mollin pour se venger de l'échec infligé à sa passion.

Battue de nouveau, au lieu d'accepter sa défaite comme une leçon salubre, elle avait voulu venger son humiliation par un crime.

La misérable avait tenté de défigurer une jeune fille qui n'était pour rien dans les batailles que la rivale de Mionne avait successivement perdues. Ce crime était d'autant plus abominable qu'il était absolument inutile à la réalisation des projets de Raymonde.

Battue encore, elle n'avait tenu aucun compte de ce nouvel avertissement.

Loin de s'arrêter, elle avait continué de marcher.

Elle avait frappé d'autres innocents. Grâce à ses menées machiavéliques, elle avait fait emprisonner Mourillon, un vieillard, honnête entre tous, et comptait bien qu'il serait déshonoré par une condamnation infamante.

De Mionne, elle avait fait une martyre.

Et maintenant, conséquence de toutes ses mauvaises actions, elle méditait un assassinat.

Et cette fois elle dirigeait ces coups contre l'homme loyal qui l'avait tirée autrefois d'une position précaire pour faire d'elle une femme riche, puissante, enviée!

Avait-elle un reproche à lui adresser, à cet homme dont elle avait fait le malheur et qui était en droit de faire retomber sur elle le sang de sa mère?

Non.

Mari outragé, il aurait pu la tuer. C'était son droit. Ne la tuant pas, il aurait pu la traîner devant les tribunaux, la faire asseoir sur le banc des criminels, la déshonorer; il ne l'avait pas fait.

Il s'était contenté de la chasser et de lui défendre de garder son nom, qu'elle n'était plus digne de porter.

Tous ses crimes avaient été la conséquence de sa première faute.

Le poète a dit avec raison:

Quelque faute toujours précède les grands crimes!

La vie de Raymonde Duchemin confirmait cette vérité.

Elle voulait tuer le comte de Soleure. Mais ce n'était pas là une entreprise facile.

Si, dans une ville comme Paris, une pauvre ouvrière peut disparaître sans causer de scandale, il n'en est pas de même d'un grand personnage; et elle sentait bien qu'elle avait besoin d'autant de prudence que d'audace.

Elle ne pouvait agir par elle-même. Et cependant elle eût été heureuse de frapper le comte de sa propre main et de lui dire, en lui enfonçant le poignard dans le cœur:

«C'est moi qui te frappe!»

Elle devait renoncer à cette terrible volupté, et, tout naturellement, elle songea aux complices qu'elle s'était donnés pour l'accomplissement de ses précédents attentats.

—Je les payerai cher, se dit-elle, et ils trouveront bien le moyen de servir ma vengeance.

Jacques Vernier, d'ailleurs, devait haïr le comte de Soleure; et au cas où son ancien amoureux aurait fait taire ses rancunes, elle saurait bien les réveiller.

Toutefois, elle n'était pas sans inquiétude sur la réussite de ce dernier projet, et, toute résolue qu'elle fût, elle avait à combattre les vagues appréhensions qui assiégeaient son esprit troublé.

Comme toutes les natures mauvaises et perverses, qui ne croient pas à l'intervention de Dieu dans les choses humaines, Mme Joramie était superstitieuse.

Elle croyait aux présages.

Le nombre treize lui inspirait une répugnance invincible.

Un miroir brisé la rendait soucieuse pendant une journée.

Enfin elle croyait au spiritisme et prenait très au sérieux les sciences occultes.

La chiromancie et surtout la cartomancie l'attiraient.

Il ne se passait guère de mois sans qu'elle consultât une tireuse de cartes, soit qu'elle se rendit chez une devineuse en renom, soit qu'elle la fit venir chez elle.

Cette faiblesse est, de nos jours, beaucoup plus commune qu'on ne le pense. Elle existe dans toutes les classes de la société. Grandes dames et ouvrières se tirent volontiers les cartes. Tous les quartiers de Paris ont leur Mlle Lenormand.

Dans le faubourg Saint-Germain ou dans le quartier des Champs-Élysées, la séance se paye un louis; rue Mouffetard et rue des Filles-Dieu, elle coûte cinquante centimes.

D'ordinaire, les femmes qui s'adonnent à ces superstitions, innocentes du reste, se cachent de peur d'être raillées par leur mari, leurs amis. Mme Joramie n'était pas de celles-là. Elle avouait naïvement et en riant qu'elle croyait un peu au langage de cartes et ne dissimulait point ses visites à la cartomancienne à la mode. Elle se bornait à dire que cela l'amusaient.

La crise qu'elle traversait était trop critique pour qu'elle ne songeât pas à interroger ce qu'elle appelait le destin. Avant de rien entreprendre à nouveau, elle se dit qu'il était bon de connaître les révélations de l'oracle.

Elle se disposait à sortir lorsque M. Joramie entra chez elle.

—Est-ce que je vous dérange? demanda-t-il.

—Non, non, si vous ne restez pas trop longtemps.

—A la bonne heure, voilà qui est parlé avec franchise.

—Vous savez, mon ami, que je ne sais pas mentir.

—Dieu merci!... Vous allez sortir?

—Oui, mais rien ne presse.

—Une visite?

—Non, une consultation.

—Seriez-vous indisposée? fit le député déjà inquiet.

—Non, je suis curieuse.

—Heu! la curiosité est presque une maladie. Voyez Pandore!

—Et Barbe-Bleue, n'est-ce pas?

—Et Barbe-Bleue, si vous voulez.

—Non, je ne veux pas... Barbe-Bleue n'est qu'un malappris. Tuer ses femmes parce qu'elles ont été curieuses!...

—C'est excessif, en effet, répliqua M. Joramie en riant; cependant...

—Comment, cependant?... Est-ce que vous seriez capable de tuer une femme, vous?

—Pourquoi pas, si elle me trompait? répondit froidement le mari.

Raymonde regarda M. Joramie avec un étonnement voisin de la frayeur.

—Je vous étonne, ma chère amie? fit-il.

—Un peu, je l'avoue.

—C'est que votre âme loyale ne comprenant pas la trahison, vous ne comprenez pas davantage la douleur, le désespoir qu'elle fait ressentir à celui qui en est la victime. Mais revenons, ma chère, à votre consultation et à votre curiosité.

—Vous ne devinez pas?

—Si, répondit en souriant M. Joramie; vous voulez consulter les cartes.

—Eh bien, oui.

—Comment vous, un esprit supérieur, pouvez-vous attacher quelque importance à des jongleries de charlatan?

(Lire la suite au prochain numéro)

POUR VIVRE EN SANTÉ

LA RÉCRÉATION ET LA SANTÉ

LA RÉCRÉATION, — le délassement — est essentielle et indispensable à la croissance et à la vie. Le docteur A. S. Lamb, directeur de l'éducation physique à l'Université McGill de Montréal, a déclaré un jour que "les avantages de la récréation sont multiples et cela vaut pour tous les âges."

Le docteur Lamb ajoutait cependant que la direction et la surveillance expérimentées étaient indispensables, parce que le moniteur peut faire de la récréation ce qu'il lui plaît.

C'est la conviction de ceux qui s'occupent d'éducation physique qu'aucun programme de santé n'est efficace s'il ne comprend une part d'activité physique et de récréation. De même, aucun programme particulier d'éducation physique et de récréation n'est convenable, s'il ne tient pas compte des exigences de la santé et de la médecine préventive.

On souligne que si l'éducation est devenue obligatoire pour tous les enfants, il n'en va pas de même pour la santé, sauf dans une mesure restreinte. A ce sujet, plusieurs spécialistes de l'éducation physique sont d'avis que les étudiants des écoles canadiennes ne devraient pas être exclusivement renseignés sur les problèmes et les habitudes de santé, mais qu'on devrait également développer en eux le sens de la responsabilité pour qu'ils se préoccupent de leurs propres intérêts d'hygiène et aussi des problèmes relatifs à leur foyer, à leur école et à leur localité.

On fait de plus remarquer que ce n'est pas trop s'attendre des élèves des écoles supérieures qu'ils connaissent certaines notions sur le rhume, la tuberculose, la variole, la fièvre typhoïde, les maladies vénériennes, la coqueluche et beaucoup d'autres maladies qui sont un fléau pour l'humanité et dont plusieurs sont faciles à éviter.

NÉCESSITÉ DE L'IMMUNISATION OBLIGATOIRE

AU COURS de la récente semaine en faveur de l'immunisation, tenue sous les auspices de la Ligue canadienne de santé dans l'une de nos grandes villes, alors qu'on a évalué qu'au moins 25,000 enfants de cette municipalité n'avaient pas reçu cette protection contre la diphtérie, un journal local a publié l'éditorial suivant :—

"Le rapport de l'officier médical de santé, précisant que depuis 1941, 16 enfants sont morts de la diphtérie, souligne de façon éloquente la négligence des parents concernés, surtout du fait que la ville procure des traitements gratuits depuis 1940 et a attiré de temps en temps, l'attention des gens par des campagnes publiques sur le fait que ces traitements assurent une immunisation complète contre ces maladies."

L'incurie de certains parents pour protéger la santé de leurs enfants justifierait le conseil de ville d'envisager des mesures pour rendre obligatoire l'immunisation des enfants contre la maladie. L'an dernier, le Conseil a convenu que les parents devraient être tenus responsables et encourir une sanction légale pour ce manquement à leur devoir. Mais la responsabilité des parents est encore plus grande quand, comme résultat de leur négligence et de leur indifférence, leurs enfants meurent d'une maladie qu'il était possible d'éviter. Le Conseil de ville pourrait sagement considérer le projet de demander au gouvernement provincial d'adopter une loi décrétant l'inoculation et la vaccination obligatoires des enfants et imposant une sanction contre les parents qui manqueraient de s'y soumettre. Jusqu'à ce que le temps soit venu d'obliger les parents à protéger la vie de leurs enfants contre la diphtérie, il faut se confier à un effort bénévole continu et à la publicité pour attirer leur attention sur la valeur de l'immunisation !

UN COUP DE SOLEIL PEUT ÊTRE GRAVE

DES COUPS DE SOLEIL ont gâté beaucoup de vacances car il s'agit d'une véritable brûlure. Un coup de soleil est douloureux et peut devenir assez grave pour déterminer l'hospitalisation.

Il est donc sage de se rappeler qu'il faut s'exposer progressivement au soleil, surtout dans les débuts. Les premières séances ne devraient pas dépasser dix minutes. Il est rarement possible d'obtenir un bon hâle, sans effets désagréables, en moins de deux semaines.

En plus de ne pas indûment prolonger les séances, on recommande l'usage de quelque bonne lotion. Si elle est appliquée avec soin avant de s'exposer au soleil, la peau deviendra bronzée sans être brûlée.

Une exposition exagérée peut aussi aboutir à une insolation. Il est donc excellent de se couvrir la tête avant de s'étaler au soleil pour une période un peu prolongée.

Le surménagement excessif, surtout pour les personnes qui ont atteint la maturité, peut être extrêmement dangereux. Le temps des vacances doit servir à reposer et à rebâtir l'organisme fatigué, non pas à l'épuiser davantage. L'exercice en plein air est recommandable, mais dans le cas des personnes d'un certain âge, comme dans celui des jeunes enfants, il peut devenir nuisible s'il dépasse la mesure. Nombre de problèmes pendant l'été au sujet des enfants dépendent d'un manque de repos. Les enfants en bas âge doivent se coucher les soirs de chaleur au moins aussi tôt que les autres soirs, et s'ils manifestent quelques signes de fatigue, on doit les baigner et les mettre au lit plus tôt.

*Articles élégants
pour enfants*

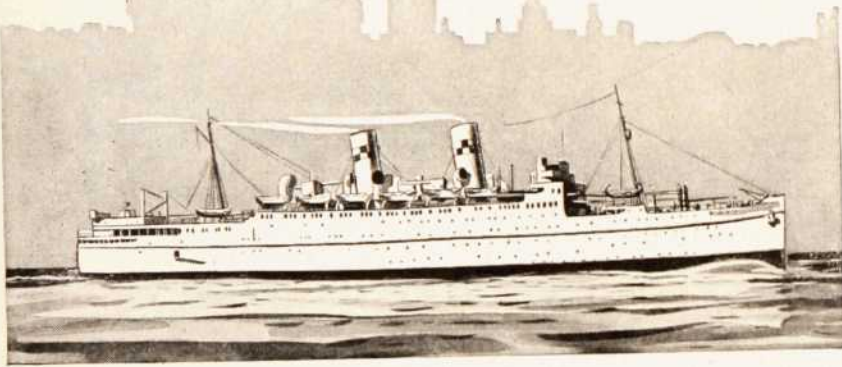
Monarch-Knit

C H A N D A I L S

de qualité célèbre ... de style prééminent

THE MONARCH KNITTING COMPANY LIMITED DUNNVILLE, ONTARIO.

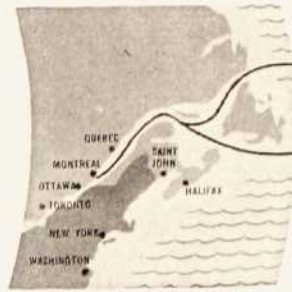
Les Canadiens avertis
se rendent en Europe
à bord d'un
"EMPRESS"



Pour une traversée vraiment inoubliable, rendez-vous en Europe à bord d'un luxueux "Empress" blanc. Sept jours de navigation dans un confort parfait. Choisissez le majestueux "Empress of Canada", actuellement en service, ou l'"Empress of France", qui reprendra ses traversées à l'automne. Vous aimerez les locaux modernes et spacieux... la cuisine raffinée... le service courtois... l'atmosphère sympathique et les divertissements variés... toutes choses qui font la réputation du Pacifique Canadien dans le domaine des voyages. Vous pouvez aussi vous embarquer sur l'un des nouveaux cargos-passagers "Beaver" du Pacifique Canadien. Vous ferez un voyage reposant dans une agréable atmosphère de famille. Traversées régulières d'été par la route pittoresque du St-Laurent, de Montréal et Québec à Liverpool.



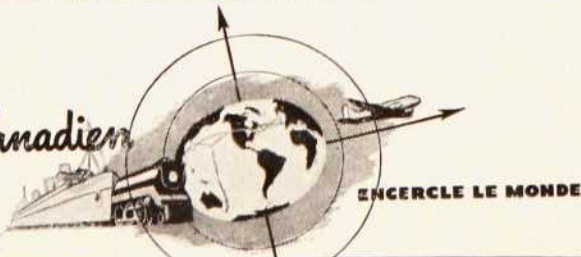
Joyeuse vie de bord... jeux sur le pont... cinéma et danse... ou tout simplement repos et détente.



Faites-vous le pied marin tout en admirant la beauté scénique du St-Laurent.

Renseignements et dépliants attrayants de tout agent du Pacifique Canadien ou de votre propre agence de voyages.

Le Pacifique Canadien



TRAINS • BÂTEAUX • AVIONS • HOTELS • TELEGRAPHES • MESSAGERIES

UN ENNEMI INVISIBLE

LA LUTTE CONTRE LE BRUIT

DE GRANDS PROGRÈS se sont accomplis, ces dernières années, dans la lutte contre le bruit. Certains modèles de fenêtres à ventilateurs réduisent le bruit venant de l'extérieur. Les murs, plafonds et planchers bien construits diminuent la transmission du bruit d'une pièce à l'autre. L'emploi de certains matériaux réduit le bruit intérieur comme le bruit extérieur.

Les spécialistes de la section des codes et devis du Conseil national des recherches ont consacré beaucoup de temps à étudier l'élimination du bruit dans les logements. Cette étude visait à préparer la section d'hygiène du Code national du bâtiment.

Le Bureau of Standards, de Washington, a étudié la transmission et l'absorption des sons par les matériaux de construction. Les matériaux utilisés pour les expériences étaient des panneaux de chaux ou de plâtre, avec ou sans cadres en bois, et recouverts d'un vernis plus ou moins lisse.

L'absorption du son par une même substance varie beaucoup avec la fréquence du son. Ainsi, une épaisseur de feutre de 25 millimètres absorbe 94 pour cent du bruit de 2.190 de fréquence, et 33 pour cent d'un bruit de 297 de fréquence. Pour certaines substances, le maximum d'absorption correspond aux fréquences moyennes. Mais les substances les moins absorbantes perdent de leur pouvoir d'absorption quand la fréquence augmente.

Le bruit, même d'intensité légère, entraîne une diminution du rendement qui peut tomber à 40 pour cent de la normale, et une augmentation du roulement de la main-d'oeuvre.

Trois mesures peuvent être introduites dans les usines, pour éviter la perte de production due aux effets du bruit sur les employés :

- (1) Examen médical lors de l'embauchage, pour découvrir les employés atteints de maladies de l'appareil auditif ;
- (2) Examen périodique des employés affectés à des travaux bruyants ;
- (3) Organisation scientifique du travail. Changement des équipes dans les travaux bruyants ; changement d'emploi du personnel, ou, si ce changement est difficile à réaliser, simple changement dans la même occupation ; mise à l'écart des employés non accoutumés au bruit. Les règlements peuvent prévoir des pauses de repos.

Il faut d'abord et surtout protéger l'ouïe. Divers appareils protecteurs ont été inventés, mais il faut éviter les appareils en métal, qui peuvent se briser et dont les fragments pénètrent alors dans l'oreille.

L'industrie moderne n'ignore plus que les vibrations sont une source intolérable de perte de rendement. Elle considère le problème des vibrations comme aussi important que le problème de la mauvaise lubrification des machines pour ses effets sur les frais d'exploitation et d'entretien.

Les vibrations proviennent généralement d'un défaut d'équilibre, des chocs, et souvent de la rotation de machines qui peuvent être considérées comme équilibrées dans le commerce mais transmettent du bruit et des vibrations.

La protection des employés se réalise par l'emploi de substance isolant les vibrations, par le port de chaussures à semelles souples, par l'emploi de nattes, de feutres, et de chaises spéciales à ressort. Toutes ces méthodes d'élimination peuvent varier suivant les cas particuliers. Lorsqu'on emploie le marteau, on peut réduire les vibrations subies par l'ouvrier à chaque coup en plaçant l'objet martelé sur un établi à ressorts.

Le matériel antivibratoire peut se classer en deux grandes catégories : les articles à ressorts d'acier, et les articles comprenant une matière organique amortissante comme le liège naturel. Le choix entre ces deux catégories dépend des conditions particulières et du degré d'isolement des vibrations que l'on désire. Avec certaines exceptions, les deux catégories peuvent s'appliquer directement à la base ou aux pieds des machines, ou servir de fondation. Certains appareils à ressorts d'acier donnent une efficacité d'isolement approchant de cent pour cent et sont considérés comme les meilleurs. Les appareils employant une matière organique ne sont pas aussi efficaces, mais fournissent un bon isolement permanent et économique, particulièrement contre la transmission du son.

Les murs, les plafonds et surtout les planchers peuvent être recouverts de matériaux réduisant les vibrations du sol. On peut utiliser à cette fin des feutres contenant du cuir, du crin, de l'amiante ou de la pulpe de bois, et rendus incombustibles par l'emploi de silicate de soude ou de caoutchouc. Pour les planchers, on peut utiliser le linoléum ou les nombreux composés du linoléum actuellement sur le marché, ou des enduits spéciaux.

La nature et la qualité du sol et du plancher sont importantes pour résoudre le problème de l'isolement des vibrations. Une forte résonance peut transmettre les vibrations à des distances surprenantes. Il faut aussi prendre en considération l'emplacement des machines par rapport aux poutres, aux piliers et aux murs principaux.

Il convient encore d'analyser la nature et l'intensité des chocs et des contre-coups, la direction des secousses, verticales ou horizontales.

La fréquence étant déterminée par les conditions du milieu, il faut choisir un isolant qui assure une fréquence naturelle convenable et, de cette manière, un bon isolement. L'efficacité dépend de l'ensemble des conditions locales.

L'isolement doit être plus parfait dans les hôtels, les auditoriums, les salles de concerts et les districts résidentiels que dans les usines, les entrepôts et la plupart des établissements commerciaux.

LE PERROQUET SOUS LE PORTRAIT

[Suite de la page 10]

— Je ne sais pas, Didier. Grand-mère n'a jamais voulu me le dire. Je vous l'ai répété bien souvent. Quand elle a entendu votre nom elle est devenue toute pâle; puis elle m'a posé des tas de questions sur vous; enfin elle m'a fait promettre de ne jamais vous revoir.

— Et vous n'avez pas obéi.

— Je n'ai pas pu, c'était déjà trop tard, Didier, je vous aimais.

— Et vous ne m'avez rien dit.

— Je n'ai pas osé.

Brigitte baissa la tête. Oui, elle, si franche, toujours, avait joué ce double rôle. Durant des mois elle avait vu Didier sans le dire à sa grand-mère. Durant des mois elle avait inventé prétextes sur prétextes pour éloigner Didier de chez elle. Et cela avait duré jusqu'au jour où le jeune homme l'avait demandée en mariage. De part et d'autre Brigitte avait dû alors avouer la vérité. Didier, lui, avait dit d'un ton implacable: "Ainsi vous m'avez menti". Et sa grand-mère avait éclaté en larmes en murmurant: "Jamais ma petite fille, jamais ce mariage ne se fera... j'aimerais mieux que tu meurs".

— Votre grand-mère pourtant n'est pas folle: avait dit Didier quand on lui avait rapporté ces paroles.

Certes, non, madame Dumière était même la plus délicieuse et la plus équilibrée des grand-mères. Un peu triste, un peu rigoriste, peut-être. Mais parfaitement bonne, et dévouée pour les siens. Quand les parents de Brigitte avaient été tués dans cet accident d'automobile de Deauville, elle avait pris chez elle la petite orpheline. Aujourd'hui il ne restait à Brigitte que sa grand-mère au monde, et à la vieille dame que Brigitte.

Tout en allant, Didier se répétait ces choses.

— Il faut qu'il y ait une raison majeure, murmura-t-il... mais laquelle?

Il n'en voyait pas, Brigitte non plus.

Didier s'arrêta. Décidé il prit les mains de la jeune fille.

— Ecoutez, Brigitte. Nous ne pouvons continuer ainsi. Interrogez votre grand-mère une dernière fois. Si vraiment il y a un empêchement grave, nous nous inclinons. Autrement nous lui ferons entendre raison, et nous nous marierons. Vous savez que je viens d'obtenir une situation importante en Indo-Chine. Dans trois mois je dois me rendre à Hanoï. Vous m'y accompagnez comme ma femme. D'ici là ne nous voyons plus.

Il eut un geste de recul. Elle crut qu'il la quittait, et se cramponna à son bras.

— Oh! Didier, dit-elle, ne me laissez pas. J'adore ma grand-mère; mais j'ai vingt ans. L'appartement est si triste. Et puis il y a cet affreux perroquet.

Sa lèvres supérieure tremblait. Didier ne put s'empêcher de sourire.

— Ce perroquet est décidément un personnage dans la maison, dit-il.

Brigitte secoua la tête.

— Vous riez parce que vous ne le connaissez pas, Didier.

— Je croyais qu'il était très beau.

— Il est très beau: mais il est très vieux aussi. Tout est vieux autour de moi. Oh! je vous en prie, Didier, emmenez-moi.

Et elle se mit à pleurer.

— Voyons, dit Didier, calmez-vous. Vous n'allez pas larmoyer à propos de ce perroquet.

Il y avait une douce moquerie dans sa voix, mais Brigitte ne réagit pas. Elle cherchait son mouchoir.

— Je pleure pour tout, balbutia-t-elle.

Si vous me laissez, j'ai l'impression que je ne vous reverrai jamais.

Didier était devenu très grave.

— Peut-être, dit-il. En réalité je ne sais pas si je vous dis au revoir, ou adieu. L'avenir nous le dira. Il ne s'agit pas, voyez-vous, Brigitte, d'être heureux ou malheureux; mais d'agir suivant sa conscience, mon amour, et bonne chance.

Et serrant rapidement la main inerte de Brigitte, il fit demi-tour et s'éloigna. En une seconde la nuit, le brouillard, la foule et les lumières l'engloutirent. Brigitte s'aperçut alors qu'elle était devant la porte de sa maison. Jamais le mot « seule » et le mot « désespoir » n'avaient pris pour elle un sens plus réel.

...rrr... Manga-iouls-lana-garobanjo! Kara lya roola digbe. Pala-banjo! Mita klin. Wouga! Ah! Vaba!... rrr... rrr...

Ce fut la première chose que Brigitte entendit en rentrant dans l'appartement. Elle frissonna. Jamais elle ne s'était habituée à cette voix rauque et perçante du perroquet.

Sans se lasser, d'un ton oppressé, épouvanté, qui finissait par une sorte d'appel, puis de râles, l'oiseau répétait cela pendant des heures entières. Mots incompréhensibles, auxquels l'intonation tragique semblait donner un sens. Phrase entendue on ne sait où; sans doute déformée, inscrite pour toujours dans cette vieille mémoire d'oiseau, et qui formait aujourd'hui tout son répertoire.

rrr... rrr... Ah!... Ah!... Manga-iouls-garobanjo! Kara lya roola digbe. Pala-banjo! Mita klin. Wouga! Ah! Vaba!... rrr... rrr...

— Pourquoi ne dit-il pas « Bonjour Jacquot, ramplamplan », comme tous les perroquets du monde, pensa Brigitte.

Elle traversa le salon. C'était une grande pièce sombre aux boiseries de chêne. Sur un perchoir, jouant du bec et des griffes, se pavanait un splendide perroquet vert. On prétendait qu'il avait plus de cent ans. Il venait d'un arrière grand-père jadis planteur à la Guyane. Une négresse l'avait un jour ramené pour tout héritage, et la famille se l'était transmis de génération en génération, car les perroquets vivent plus vieux que les hommes.

Aujourd'hui il était là, dans ce salon parisien, sous le portrait même de l'homme auquel il avait appartenu. Le fait d'avoir survécu à trois générations lui conférait une sorte de privilège. On le gardait comme une relique vivante. Autrefois, le grand-père au portrait lui avait, paraît-il, appris des chansons et même des choses cocasses. De ces jours heureux il ne restait plus rien. Maître et oiseau étaient pourtant encore ensemble, mais l'un était mort; l'autre ne se souvenait plus que d'une phrase.

Brigitte détourna son regard. Ce perroquet qui annonçait stupidement en mineur sous l'image de son maître l'avait toujours effrayée. Elle passa. C'était sa grand-mère qu'elle cherchait.

— Vous comprenez que je ne suis plus une petite fille. Je dois savoir. Je ne puis briser ma vie sur une chose que je ne connais pas, que je ne devine même pas.

A genoux, devant la vieille dame assise, Brigitte parlait depuis un quart d'heure.

— Si vous vouliez au moins le voir, grand-mère...

— Je ne veux pas le voir.

— Il est charmant.

— Puisque ma petite-fille l'aime, je n'en doute pas.

PETITS CONSEILS SAISONNIERS

Quand on taille des haies, il faut songer à l'avenir et prévoir bien des années à l'avance. Ne laissez pas une pousse trop longue tous les ans, sinon la haie prendra beaucoup trop d'espace. Par exemple si vous laissez tous les ans sur la haie une végétation d'un pouce, cela signifie que la haie augmentera de deux pouces de largeur tous les ans et qu'elle aura au bout de 25 ans 4 pieds de largeur à la base. Si vous laissez deux pouces par an, la base de la haie aura plus de 8 pieds au bout de 25 ans.

Voici la disposition la plus favorable à l'arrangement des fleurs: les teintes les plus claires se placent au centre du groupement; les teintes moyennes se groupent dans la partie claire, afin que les teintes pâles se détachent bien; les teintes les plus foncées se placent sur un côté en bas, afin de faire une ombre voilée.

Les sièges de chaises cannées ont tendance à se ramollir et à se creuser. On peut alors laver le siège des deux côtés avec une eau de savon chaude et bien mousseuse, dans laquelle on a fait fondre une poignée de sel. Laisser sécher à l'air, puis couvrir d'un linge et repasser avec un fer bien chaud. Le siège se raffermira.

Si l'on ne sait pas manier la bêche et le rateau, on peut toujours cultiver des plantes vertes dans des pots, des corbeilles ou des boîtes fixées au rebord des châssis. Cela ne demande pas la science d'un jardinier paysagiste et ne coûte pas cher si l'on a un peu d'initiative et de savoir-faire. On peut se procurer des plants à un prix nominal dans les grands magasins et le petit effort individuel peut donner de très beaux résultats. La suspension fleurie est, entre autres ornements, une chose charmante. Elle peut trouver place dans le hall, comme dans le salon rustique, dans la véranda comme sur le perron. On peut cultiver bien des choses dans ces coupes aériennes: le lierre, le fuchsia, la capucine, voire même le bégonia et la pervenche. Ces plantes n'ont pas besoin de beaucoup de soins pour vivre à l'aise dans leur coupe. Il faut néanmoins leur fournir une bonne terre saine, de l'eau à la fin de la journée. En outre, évitez de les priver de lumière et d'air; ouvrez souvent la fenêtre de la pièce où elles vivent. Et, quelquefois, arrosez-les avec de l'eau additionnée de nitrate de soude (1/2 cuillerée à thé par pinte d'eau); c'est le meilleur des reconstituants pour plantes sédentaires.

Si vous avez fait de belles conserves de cerises, de fraises ou de framboises, ne les gardez pas exposées à la clarté, car elles ne retiendront pas longtemps cette belle couleur vive et cette saveur qu'on devine rien qu'à les regarder. Vite, déposez-les dans un coin sombre et sec de la cave. Il n'y a pas de meilleure place. Si cela est possible, enveloppez chaque bocal dans du papier. Fruits et légumes en conserve sont réfractaires à la chaleur, au gros froid et à la clarté du jour. Attention donc...

Les pigeons sont très avides de sel. Pour les attacher à un colombier, on peut saupoudrer le plancher avec du sel, y placer de petits pains faits avec de la farine mêlée de terre glaise et pétris dans l'eau fortement salée, ou bien encore on peut y suspendre de la morue desséchée et salée.

LE SOIN DES PIEDS

Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social recommande le soin des pieds et l'usage de bonnes chaussures pour la santé et le confort. Il conseille de se baigner les pieds tous les jours, ou de les frotter vivement après une trempette à l'eau froide. On doit lessiver les chaussettes fréquemment pour conserver leur douceur. Un changement de bas après les heures de travail est aussi recommandé et les spécialistes rappellent aux gens soucieux d'hygiène qu'il faut enlever bas et chaussures aussitôt que possible quand on s'est mouillé les pieds.

LE SOLEIL TUE LES MICROBES

La lumière du soleil tue les microbes quand elle vient directement du dehors. A ce propos, le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social donne aux voyageurs le conseil suivant: "Ne récriinez pas contre les fenêtres ouvertes dans les trains, les autobus ou les tramways, ou encore dans les salles de danse et les cantines. La libre circulation de l'air, et partant la dilution de l'air contaminé, est un moyen d'empêcher l'infection par goutelettes dans les lieux d'affluence."

LA MALPROPRETE ET LA MALADIE

La propreté, tant sur soi qu'autour de soi, aide à prévenir l'infection. Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social rappelle que les microbes pullulent surtout dans la poussière, et même sur les vêtements souillés. Les hygiénistes disent que la poussière se logeant dans les cheveux, il faut les brosser régulièrement. Les mains deviennent facilement contaminées et il faut les laver non seulement avant les repas mais toutes les fois qu'elles ont été en contact avec un objet qui n'est pas rigoureusement propre.

En 10 minutes vous pouvez soulager votre Fièvre des Foies

● Oui — soulagement en dix minutes! C'est tout le temps qu'il faut à Ephazone pour soulager les attaques de fièvre des foies! Ephazone est un remède britannique éprouvé qui calme les rougeurs et démangeaisons aux yeux... aide à enrayer les éternuements et les écoulements nasaux. Essayez Ephazone pour obtenir le soulagement de la fièvre des foies. Il agit en dix minutes!

Seuls concessionnaires: Harold F. Ritchie & Co. Limited, 10 McCaul Street, Toronto, Ontario. 15F-7

EPHAZONE
"IL AGIT PROMPTEMENT" FABRIQUÉ EN ANGLETERRE

FAIBLESSE

Les maladies les plus graves commencent par la faiblesse. N'attendez pas un épuisement complet, prenez ce puissant tonique.

Idéal pour hommes, femmes et enfants.
Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

Distributeurs: D. WATSON & CO.,
286 S.-Paul Ouest, Montréal



Mal de tête

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. **POUDRES**



LAMBLY
CONTRE LE MAL DE TÊTE

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Le Samedi
coupon d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... \$3.50	1 an..... \$5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Alors ce n'est pas contre lui, grand-mère ?

— Non, ce n'est pas contre lui.

Désolée, Mme Dumière regardait sa petite-fille avec une tendresse affligée.

— Alors dites-moi ce qu'il y a, grand-mère ?

— Ne peux-tu me croire sur parole ?

Doucement la vieille dame s'était mise à caresser la tête blonde. De toute sa personne émanait le désir de ne point faire de peine. Mais Brigitte voulait savoir, elle allait le dire, le crier quand la porte s'ouvrit. Un homme aux cheveux blancs, bien mis et souriant entra. A la vue de son vieil ami, Mme Dumière parut soulagée.

— Ah! Edouard, s'écria-t-elle, vous qui êtes presque de la famille, venez à mon secours. Que cette petite me tourmente! Devinez qui elle veut épouser? Un Robertson!

Le visage du visiteur changea.

— Un Robertson! Ah! Brigitte! (Il l'avait connue toute enfant) C'est impossible! Un Robertson! Pauvre malheureuse!

— Tu vois Brigitte ?

La jeune fille se leva.

— Il sait donc lui ?

— Toute sa génération a su.

Brigitte eut l'impression de se trouver devant un mur. Elle hésita une seconde, puis sans un mot quitta la pièce. C'était donc vrai qu'il y avait un obstacle, un mystère, un secret ?

Depuis cet instant il n'y eut plus qu'une pensée dans la maison: la pensée de Didier. Les regards se disaient des mots que les lèvres ne prononçaient pas. Les silences eux-mêmes étaient pleins de questions et de refus. Un jour s'était passé qui semblait un siècle. Brigitte reposa sa tasse de café sur le guéridon qui la séparait de sa grand-mère. Les deux femmes étaient seules dans le salon. Au mur les quatre portraits de famille dessinaient leur silhouette familière. Sous l'un d'eux: tache verte sur la boiserie sombre, le perroquet, occupé d'un sac de cacahuètes, se taisait.

— Grand-mère... commença Brigitte sans lever les yeux.

Mais déjà la vieille dame s'était décidée.

— Tu as raison, Brigitte, dit-elle, j'ai réfléchi, il vaut mieux que tu saches. Sa voix était calme, mais ses mains tremblaient.

— Dieu sait comme j'aurais voulu t'éviter tout chagrin, continua-t-elle moins assurée, et combien il m'est pénible de remuer le passé, mais les événements m'y obligent...

Et avec une sorte de hâte d'en avoir fini:

— Tu ne peux pas épouser Didier Robertson, dit-elle, parce que son grand-père a assassiné ton arrière-grand-père.

Brigitte poussa un petit cri. La phrase l'avait frappée au cœur.

— Assassiné ?

— Oui, par un coup de couteau, et pour de l'argent... Le crime prémédité, le plus laid, le plus vil qui soit.

Inconsciemment la vieille dame avait levé la tête vers un des portraits. C'était une peinture du XVIII^e siècle. Elle représentait le buste d'un homme de belle allure engoncé dans un habit rouge. Les mains d'un modelé parfait tenaient l'une une paire de gants, l'autre une cravache, et au-dessus du jabot, le visage apparaissait saisissant de vie, avec un air de noblesse, de bonté et de dignité.

— C'est lui demanda Brigitte dans un souffle.

— Oui, c'est lui.

— Le grand-père au perroquet ?

La vieille dame inclina la tête.

— Mon Dieu, murmura Brigitte, je ne savais qu'il avait eu une fin si tra-

gique... assassiné!... et assassiné par un Robertson!

Elle reprit son souffle.

— Comment est-ce arrivé ?

— Je ne pourrais plus te le dire exactement. Mon père me l'a autrefois raconté, mais avec le temps bien des détails m'ont échappé. Tout ce que je sais, c'est que ton grand-père avait au Brésil de grandes plantations voisines de celles que possédait Nicolas Robertson. Celles de ton aïeul prospéraient tandis que les autres périssaient... Acculé à la faillite, Robertson était venu demander à ton grand-père de s'associer avec lui. Il avait même obtenu une sorte de traité qui devait l'avantager si François Dumière, qui était âgé, venait à mourir. Et c'est alors que ton grand-père fut assassiné, et que profitant de l'accord établi, Robertson se trouva du même coup sauvé et riche.

Il y eut un silence. Machinalement, Brigitte grattait un petit clou d'or au bras de son fauteuil.

— Et Nicolas Robertson a été arrêté ?

— Naturellement.

Brigitte fit un effort pour demander:

— On l'a condamné ?

— Non, parce qu'il a toujours nié; et bien qu'il n'ait pas pu fournir d'alibi contrôlable, comme personne ne l'avait vu, on a été forcé de le relâcher. Mais l'accusation n'en est pas moins restée sur lui, et quoiqu'il fût devenu très riche, il a toujours vécu à l'écart.

Brigitte réfléchissait.

— Comment n'a-t-on rien entendu ? dit-elle. Mon grand-père vivait donc seul ?

— Oui, les serviteurs logeaient dans un pavillon à l'écart. Ton grand-père avait eu longtemps à son service un domestique noir: Banjo qui habitait avec lui, mais à la suite de je ne sais quelle faute, il l'avait renvoyé peu de temps avant le drame.

Au nom de l'esclave, Brigitte avait tressailli. Elle avait déjà entendu prononcer ce nom; mais elle ne put se souvenir en quelle circonstance, ni par quelle voix.

— Et ce Banjo qu'était-il devenu ?

— Il avait disparu comme ces êtres là... sans doute s'était-il caché dans la forêt.

— N'est-ce pas lui qui aurait pu assassiner grand-père pour se venger ?

— Oui, mon grand-père m'a dit en effet qu'on l'avait soupçonné et fait rechercher; mais on n'a pu retrouver sa trace, et on a fini par penser qu'il avait été dévoré par quelques bêtes sauvages.

— Il n'y a eu alors aucun témoin du crime ?

— Non, aucun témoin... ah! si... le perroquet.

— Le perroquet ?

— Oui. Tu sais que ton grand-père y était très attaché. Le perroquet restait toujours dans sa chambre. Tarko a évidemment tout vu et assisté au drame... Il a dû d'ailleurs en être très frappé, car lui qui était presque un animal savant et qui possédait un répertoire très étendu, n'a plus voulu, durant vingt-cinq ans, faire un exercice ou dire un mot... Ta grande-tante Eugénie, tiens, l'a toujours connu stupide et muet... et quand après tant d'années il s'est remis à parler, cela a été pour prononcer cette étrange phrase que tu as entendue aujourd'hui, et qui doit être un ramassis de tout ce qu'on lui a jadis appris.

Songeuse, Brigitte se tourna vers le perroquet... ce perroquet qui était le seul témoin d'un assassinat commis il y avait cent huit ans... le seul qui après plus d'un siècle aurait pu dire qui avait tué... Mais en même temps, Brigitte comprenait qu'elle était prise dans un dilemme dont elle ne pouvait sortir et

que Didier était à jamais perdu pour elle.

Lentement, elle se leva, et très simplement:

— Je vous remercie, grand-mère, dit-elle, c'était mieux de me prévenir. Je ne reverrai plus Didier, et si vous le voulez, nous ne parlerons plus de tout cela.

Elle s'éloigna, le dos soudain un peu voûté. Sa vie était brisée.

Dès lors, commença pour Brigitte la plus étrange des existences. Il lui semblait marcher dans un rêve, parler et voir à travers un brouillard. Elle s'était dit: « Je raie Didier de ma vie. » Mais elle y pensait toujours. Elle ne pensait même qu'à lui.

A quoi bon le revoir, à quoi bon lui écrire? se disait-elle: ce serait nous faire souffrir inutilement. Je ne pourrais pas vivre à ses côtés avec ce secret, et lui, le connaissant, ne voudrait plus de moi.

Elle savait que Didier déjeunait dans une crèmerie du quartier de Chaillot, que le samedi elle le rencontrerait au skating. « Si j'y allais ? » pensait-elle parfois. Il lui semblait alors que le désir la prenait aux épaules, la poussait dehors... La raison et le devoir la retenaient.

Et sur toute cette horreur, un doute était né, un doute pire que ce qu'on savait, mais qui dans cette noirceur était comme une lueur d'espérance, un point lumineux qu'on ne pouvait s'empêcher de fixer et où l'on revenait toujours: si ce n'était pas Nicolas Robertson qui avait tué? somme toute, il n'y avait contre lui qu'une suite de coïncidences désolantes. Et Brigitte songeait à l'esclave renvoyé. Ces Indiens de la Guyane étaient renommés pour leur adresse et leur agilité. Cet homme avait fort bien pu se cacher parmi les tribus nomades, pour revenir un jour sans laisser de trace et disparaître à nouveau. L'enquête, en réalité, n'avait rien fourni. Que devait être d'ailleurs une enquête à Mama en 1830? Et une peur affreuse prenait Brigitte aux entrailles, une peur pire que la douleur de ne jamais revoir Didier: la peur de briser son bonheur pour rien.

Mais comment revenir sur une affaire réglée, classée, qui se passait il y a cent huit ans dans une contrée sauvage, au delà des océans ?

Impuissante, Brigitte se laissait emporter par la fatalité avec une soumission dont son cœur se révoltait. Parfois elle se surprenait arrêtée devant le portrait de l'aïeul, les mains jointes comme si elle priait. Puis du visage immobile, ses yeux descendaient au perroquet vivant.

« Il était là près de mon arrière-grand-père quand le crime a eu lieu, pensait-elle. S'il pouvait parler... »

Et elle le considérait avec une crainte respectueuse. La phrase même, l'incompréhensible phrase qu'il répétait toujours, lui semblait magique. Ce perroquet, sous le portrait de l'aïeul l'attirait invinciblement; des heures elle restait en face de lui.

« Il sait, se disait-elle; il sait... et je perds peut-être mon amour sur une erreur. »

Didier ne donnait plus signe de vie. Il avait dit: « S'il y a un empêchement grave, nous nous inclinons ». Le silence de Brigitte lui indiquait sa conduite. Il s'inclinait. Pourtant à la fin du mois, la jeune fille reçut ce mot: « Je m'embarque le 23 pour Hanoi. Prendrai au Bourget l'avion pour Marseille le 21 à 16 h. 40. Robertson ».

C'était la fin. Que faire? Brigitte se mit à compter les jours. Dans une semaine Didier quitterait, sans elle, la France. Ils ne se verraient plus, et dans vingt ans il y aurait une vieille fille de plus sur terre. Brigitte frissonna: qui la sauverait? Et en même temps une

voix criait au fond d'elle-même : « Ah, folle ! qui espère encore être sauvée ! Par qui ? Par quoi ? »

Elle agissait machinalement, accomplissant, le cœur torturé, les actes journaliers de la vie.

Sa grand-mère qui la surveillait, la voyait changer ! Elle espérait néanmoins que le choc atténué, la crise passée, Brigitte retrouverait son équilibre et sa santé. Et de toute sa tendresse, Mme Dumière s'ingéniait à poursuivre une vie normale, s'efforçant de ne pas voir les larmes qui embuaient soudain les yeux de sa petite-fille, de ne pas entendre sa voix, qui, parfois, au milieu d'un mot, chavirait.

Et le jour où Brigitte se disait : « C'est aujourd'hui qu'il part », la vieille dame annonçait :

— J'ai invité Paul Louhanof à déjeuner aujourd'hui : c'était un ami de ton père ; mais il a passé son temps à voyager. En tous cas il t'intéressera ; il a visité tous les continents.

Brigitte écouta à peine... et pourtant sa destinée se jouait. Elle n'en eut la prescience que plus tard, à table, lorsque Louhanof se mit à parler de Mana. Le mot la saisit.

— Mana ? releva-t-elle. Vous avez été à Mana ?

Elle ne savait pas encore bien où elle allait ; mais il lui semblait qu'un instinct secret la guidait... une de ces sortes de divinations comme en ont parfois les mères et les femmes amoureuses.

Louhanof était un gros petit homme d'une cinquantaine d'années, avec une figure ronde brûlée par les soleils, et les vents de toutes les latitudes, des mains courtes, mais solides et une physiologie réjouie.

Il ne fallait pas le questionner beaucoup pour le faire parler de ses voyages. Il se mit tout de suite à décrire Mana, ses forêts de bois de rose, ses cultures de vanille, sa population mélangée. Il conta la ruse et l'adresse innées de certaines races indigènes, vanta le dévouement des soeurs de Cluny et s'étendit sur les léproseries qu'elles avaient fondées.

Brigitte s'était lassée d'écouter. Elle pensait :

« Dans trois heures Didier s'envolera et tout sera fini ». Elle l'imaginait faisant ses bagages, et elle ne reprit pied dans la salle à manger que pour entendre Louhanof qui disait :

— L'idiome est très étrange, et cependant, c'est un de ceux que j'ai parlé, compris et retenu le plus vite.

Alors quelque chose se déclencha dans l'esprit de Brigitte ! Ce fut comme si un flot l'emportait.

— Vous comprenez le langage de là-bas ? demanda-t-elle ?

— Très bien.

Louhanof souriait ; mais Brigitte était très sérieuse, et elle dit lentement en scandant tous les mots :

— Nous avons un perroquet qui vient de Mana.

Puis sans laisser à Louhanof le temps de répondre, elle continua :

— Il répète sans cesse une phrase que nous ne comprenons pas. Peut-être est-ce un idiome du pays ? Je voudrais que vous l'écoutez.

— Avec plaisir.

Surprise, Mme Dumière avait levé les yeux sur Brigitte. Elle ne comprenait pas encore ; mais l'expression insensée d'espoir qu'elle lut sur le visage de sa petite-fille l'effraya.

— Que vas-tu croire, Brigitte ? Cette pauvre bête doit répéter un ramassis de mots disparates et intraduisibles.

— Ce n'est pas sûr, grand-mère.

Elle laissait éclater son impatience et la foi qui la soulevait.

— Venez, dit-elle... Oh ! venez.

Elle avait pris Louhanof par la main

et l'entraîna au salon sous le portrait de l'aïeul.

— C'est une belle bête, commençait-il.

Mais Brigitte l'interrompit.

— Si vous vous en occupez, il ne parlera pas.

Le perroquet, en effet, avait été surpris par le nouveau venu. D'un oeil curieux il regardait silencieusement Louhanof, penchant sa tête à droite et à gauche.

— Venez là, murmura Brigitte.

Elle tira Louhanof derrière un paravent :

« Plus que trois heures, pensait-elle ; dans trois heures Didier partira. »

L'oiseau ne parlait toujours pas. Dignement, il marchait le long de son perchoir, levant haut ses pattes l'une après l'autre. Puis tout à coup il regarda le portrait de son maître, secoua ses ailes et d'une voix aigre lança :

...rrr... rrr... Ah !... Ah !... Manga ! iouls hama garobanjo ! Katalya roola digbo. Palabanjo ! Mita klin Wonga ! Ah !... Vala !... rrr... rrr...

Le cœur de Brigitte battit. Louhanof avait sursauté. Pelotonné maintenant au bout de son perchoir, tourné vers l'image de son maître, le perroquet avait repris sa rengaine. Il commençait parfois sa phrase pour la reprendre ensuite ou bien il la débitait en entier, ou encore, il s'arrêtait aux dernières syllabes qu'il répétait sans se lasser, tantôt bas, tantôt sur le mode aigu ; mais toujours sur ce ton qui donnait le frisson... ce ton épouvanté qui se terminait par un appel déchirant et une sorte de râle.

Louhanof était devenu très grave. Il regarda Brigitte, puis Mme Dumière qui l'interrogeaient des yeux. Un instant il parut hésiter.

Brigitte lui prit la main.

— Comprenez-vous ce qu'il dit ?

Louhanof inclina la tête.

— Oui, je le comprends, dit-il ; je comprends même tous les mots sans qu'il m'en échappe un.

Il écouta encore une seconde la sempiternelle chanson, puis l'air ennuyé :

— C'est peut-être une phrase apprise, dit-il, mais j'en doute, j'ai plutôt l'impression que ce perroquet a jadis assisté à une scène qui l'a vivement frappé... et qu'une des phrases prononcées alors s'est incrustée dans son esprit.

— Oui, répondit Brigitte, il a assisté à un assassinat.

Louhanof était un peu pâle.

— C'est donc cela, dit-il, et sans doute cet oiseau avait-il une affection particulière pour la victime, car c'est une de ses phrases qu'il répète, toujours la même... et probablement la dernière qu'a prononcée le malheureux.

— Dites, mais dites vite, cria Brigitte. Elle se sentait près du but. Alors Louhanof traduisit :

— Tu es revenu Banjo ? Pour te venger, n'est-ce pas ? De grâce ne me tue pas. Arrête, Banjo ! jette ton couteau ! Misérable ! Ah ! au secours !...

Brigitte poussa un cri, un cri déliant, un cri de victoire qui fit voler le perroquet sur son perchoir.

— Ah ! grand-mère, dit-elle, c'est Banjo qui a tué.

Elle respirait avec ivresse comme si tout le poids du monde se fût retiré de sa poitrine. La vieille dame restait pâle. Cette phrase, cette toute petite phrase, que, témoin fidèle, le perroquet centenaire répétait depuis des années sans que personne ne la comprît... cette phrase dissipait tout soupçon.

— Plus qu'une heure, grand-mère, cria Brigitte.

Il lui semblait qu'elle avait des ailes.

A l'aérodrome du Bourget, Didier Robertson reprenait au guichet sa fiche de police, quand une petite main se posa sur son bras. Il se retourna. Brigitte était devant lui, une Brigitte rayonnante de joie, une Brigitte toute en lumière.

— Je pars avec vous, dit-elle ; c'est grand-mère qui m'envoie, nous nous marierons à Marseille. Mes bagages suivront. Je viens de prendre la dernière place libre de l'avion.

Derrière Brigitte, courait Louhanof affolé.

— Il faut que je vous explique... commençait-il.

Mais Didier n'avait pas besoin d'explication. Il prit le bras de Brigitte.

— C'est un rêve, dit-il.

— Non, répliqua Brigitte, c'est notre bonheur qui commence.

Et sans plus s'occuper des hommes, ils s'acheminèrent vers l'avion pour entreprendre à deux, dans le ciel, le premier voyage de leur vie.

THERÈSE LENOTRE

ARRÊTE

VITE

le MAL de TÊTE

ASPIRIN

LE VÉRITABLE
ASPIRIN
EST MARQUÉ
COMME CECI

PRIX LES PLUS BAS

12 comprimés... 18c
24 comprimés... 29c
100 comprimés... 79c

BAYER

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

NE GLISSENT
PAS

CAT'S PAW

Les Meilleurs
TALONS ET
SEMELLES DE
CAOUTCHOUC

CONCOURS D'ART A L'EXPOSITION DE QUEBEC

D'année en année, les concours d'Art et de Photographie, de même que le Salon National de Photographie de l'Exposition Provinciale suscitent un intérêt de plus en plus marqué, particulièrement parmi nos jeunes talents.

Les concours d'Art et de Photographie de la 37e Exposition Provinciale, du 3 au 12 septembre, sont ouverts à tous; les concurrents doivent soumettre des oeuvres originales, signées, dont la réalisation est due à l'esprit d'invention et d'initiative. Aucun droit d'inscription n'est exigé et les formules doivent être retournées au directeur de l'Exposition, avant le 25 août; les oeuvres soumises seront jugées le lundi 30 août.

Les divers prix que se partageront les concurrents en photographie, peinture, dessin, gravure, sculpture et modelage, arts décoratifs, dessins d'enfants, ouvrages de patience et d'adresse, concours spéciaux, s'élèvent à \$675.00. Les jeunes qui s'inscriront à ces concours y trouveront donc un encouragement mérité.

Quant au 5e Salon National de Photographie, présenté en collaboration avec le Photo-Club de Québec, il attire de nouvelles inscriptions chaque jour, avec des participants de tous les coins du pays, voire même des Etats-Unis. La date ultime pour la réception des photos est fixée au 21 août.

L'Exposition de 1948, dédiée en "hommage à nos industriels", s'annonce sous les auspices les plus favorables. La vente des billets à l'avance est très encourageante, les acheteurs étant stimulés par l'appât de 3,000 dollars en prix spéciaux. Les gagnants ne seront pas tenus d'être présents lors de cette distribution de prix, le 12 septembre au soir, au Parc de l'Exposition.

IMPORTANTE NOMINATION



LE SAMEDI est particulièrement heureux de signaler à ses lecteurs que son chroniqueur sportif, OSCAR MAJOR, était récemment nommé éclairer des Royaux de Montréal par Buzzie Bavasi, gérant général du club mentionné. Le choix ne pouvait être plus heureux, comme le disait notre confrère "LE CANADA" et, pour notre part, nous ne doutons pas que notre sympathique chroniqueur saura se montrer à la hauteur de l'importante fonction qu'on vient de lui confier. Notre collègue Major est le premier canadien français à occuper une charge de cette importance dans le monde du baseball et aussi le premier chroniqueur sportif, aussi bien américain que canadien. Bravo, Oscar ! Photo LaRose.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 13]

Sur les questions de repeuplement de la truite grise, la Fédération s'en remet à l'office provincial de biologie. Le chef de l'office, le biologiste Gustave Prévost, annonce que, pour l'instant, son service a cessé l'élevage de la grise pour fin de repeuplement. Cette interruption, toute temporaire, ne signifie pas une intention d'abandonner la grise, mais ne vise qu'à concentrer tout l'effort sur la mouchetée, qui semble la plus populaire auprès des sportifs. Sans compter que l'ensemencement des lacs en mouchetée s'est avéré hors de tout doute un succès complet.

Bref, si la truite grise n'est pas aussi sportive que la mouchetée, il n'y a aucun doute qu'elle aura de nombreux adeptes aussi longtemps qu'on en capturera des spécimens comme celui de 29 livres, 2 onces, sorti récemment au Lac Vassal par des sportsmen trifluviens.

En Belgique, une compétition originale vient de mettre aux prises un motocycliste et un pigeon voyageur. Qui des deux l'emporterait sur l'autre? La distance à parcourir était relativement courte: trente-sept milles. L'homme triompha, mais de justesse; car il arriva à sa destination exactement soixante-trois secondes avant son concurrent ailé. L'épreuve est curieuse. Si on la tentait de nouveau, il se pourrait que la machine fut battue. Car le monde colombophile a enregistré l'exploit de ce pigeon qui, lâché de Vinbodé, rejoignit son pigeonnier, à Tarragona, ayant volé à la vitesse de cent dix milles à l'heure.

L'HOMME DU MARDI

[Suite de la page 17]

— Il a donc pris la chambre voisine. Je pense qu'il comptait passer par la porte de communication. Quand il s'est aperçu qu'elle était barrée par mes soins, il aura décidé d'utiliser le petit balcon. Il a donc enjambé la séparation et agi...

Ruffin eut un petit rire.

— Le problème, ce matin, était de savoir ce qu'il allait faire. Prendrait-il la fuite ou bien continuerait-il à aller et venir comme si rien n'était? Il me fallait agir très vite.

« C'est pourquoi je vous ai prié de dépêcher Henriot chez Rambollet afin de demander, confidentiellement, si l'employé Ymon se trouvait toujours à son poste... »

« Henriot reçut une réponse affirmative. Un grand point d'acquis. Le reste de ses instructions — vous le savez — portaient sur l'emploi du temps de l'homme depuis deux mois.

« Dès que j'appris au téléphone, l'histoire des quinze jours de vacances et des absences du mardi, le dernier voile du mystère fut arraché. J'étais désormais absolument sûr que nous tenions l'homme ! »

« Alors, je filai chez lui, je révélai mon identité véritable à la brave concierge éberluée, me fis remettre les clefs, et me livrai à une perquisition en règle.

— Les bijoux étaient bien cachés, je présume ? »

— Très adroitement. En un endroit pourtant très simple. Dans le fond d'un carton à chapeaux, sous un feutre. Certes on aurait cherché partout sauf là. Tout à fait au haut d'un placard.

On frappa à la porte.

— Ces messieurs sont là, annonça le placard.

Les deux frères Guernier et leurs employés apparurent. On donna ordre d'amener l'inculpé.

Il gardait une attitude hostile. Un éclair passa dans son regard lorsqu'il comprit que personne ne le reconnaissait.

— Il est svelte, murmura Jacques Guernier, et notre escroc possédait un léger embonpoint !

Ruffin eut un petit haussement d'épaules.

— C'est l'enfance de l'art que de s'affubler d'un faux ventre...

La voix d'Ymon s'éleva.

— Je vous dis que vous commettez une erreur et que...

— Ah! ça va!... Taisez-vous!...

Ruffin disparut et revint une minute plus tard. Il apportait quelque chose noué dans une serviette. Il étala le tout sur le bureau. Les bijoutiers et leurs employés poussèrent une exclamation de joie.

Un ruissellement de bagues et de colliers ébouit les yeux des assistants. Ruffin, goguenard, se tourna vers l'accusé :

— Et ça, dit-il, est-ce que c'est une erreur aussi? On l'a découverte, la boîte à chapeaux!...

Totalement effondré, cette fois, Ymon ne répondit pas et se laissa emmener. Ruffin se tourna vers les bijoutiers :

— J'espère, Messieurs, qu'à l'avenir, vous refuserez obstinément d'envoyer quiconque chez un client inconnu, dans de pareilles conditions !

L'aîné des Guernier se mit à rire d'un air immensément soulagé. Il tira son étui de sa poche et le tendit à la ronde. Ruffin plaisanta au moment où Marinel choisissait une cigarette :

— Attention!... Etes-vous sûr qu'elle est inoffensive ?

— A moi, touché, riposta l'employé. J'avoue que je n'ai pas volé cette petite roserie...

HENRY MUSNIK

NYPHES OU SYLPHIDES

[Suite de la page 5]

M. Crevier possède à fond tous les secrets de cette école traditionaliste, secrets qu'il livre volontiers d'ailleurs à ses élèves, avec un dévouement qui n'a pas d'égal que son souci de perfection.

« Nymphes ou Sylphides », c'est ce que M. Crevier a su faire de ses six grandes dont nous voyons les photos à la page 5.

Mademoiselle Lise Gagnier est une digne fille de musiciens, et sa persévérance au travail lui assurera une place très enviable dans l'avenir. Sa technique déjà très sûre lui promet de grands espoirs.

Charlotte Wellock est sans contredit une des plus séduisantes du groupe. Artiste-née elle possède en même temps qu'une grande facilité pour la danse, des aptitudes réelles dans le domaine de l'art dramatique qu'elle perfectionne d'ailleurs. Très gentille dans sa petite tunique blanche, elle évolue toute semblable à un jeune bouton de rose se

balançant sous de la brise. Elle est très heureusement douée.

Aline Legris, fille de Madame Caron-Legris, folkloriste, compositeur et pianiste, possède la véritable personnalité de la danseuse en même temps que la grâce d'une vraie ballerine.

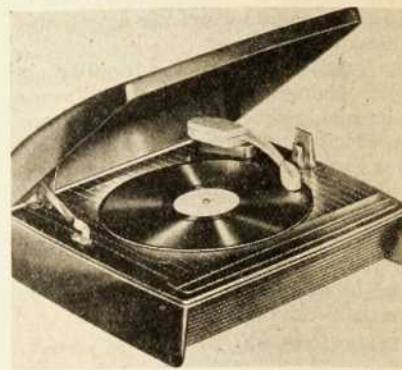
Mademoiselle Pierrette Imbleau se révèle très à l'aise dans les nombreuses routines obligatoires, ayant déjà plusieurs années de métier. Elle possède un charme et une grâce vraiment juvéniles.

Quant à Kathryn Conlin et Suzanne Blier, toutes deux très douées, elles font honneur à leur professeur.

Les promesses sont donc merveilleuses, les chances de réussite des meilleurs sous la surveillance d'un maître dont le seul souci est la perfection. La Royal Academy ne sera pas déçue de voir fleurir dans le parterre de la Danse, les Nymphes qui encore hier n'étaient que de légers voiles blancs s'exerçant à devenir des danseuses.

CÉCILE LEMIEUX

POUR LE PLAISIR DES MELOMANES



UN AUTRE PAS sur la route du progrès vient d'être accompli par la firme de disques Columbia qui a présenté dernièrement un nouveau disque de longue durée « Microgroove », une véritable innovation dans ce domaine. Comme aucun attachement domestique ne pouvait répondre aux exigences de ce nouveau disque Vinylite, les techniciens de Philco ont créé, dans leurs laboratoires, un reproducteur réunissant des avantages qui jusqu'ici, n'avaient pu être atteints. Le nouveau reproducteur Philco utilise un bras qui ne pèse qu'un cinquième d'once. Sa pression dans le sillon sonore est si légère et si régulière qu'il répond dix fois mieux aux modulations du son. Il en résulte que les nuances les plus imperceptibles sont captées sans distortion, éliminant ainsi tout bruit de surface ou grattage. Le principe de ce reproducteur consiste en un cristal blindé, scellé hermétiquement contre toute humidité, qui pivote sur le bras acoustique et est à l'abri de tout choc. Un disque tourne normalement à 78 tours à la minute. La table tournante du nouvel appareil Philco n'effectue que 33 1/3 tours à la minute. Dans un disque ordinaire, il y a 85 à 100 sillons sonores au pouce; dans le nouveau « Microgroove », on en compte de 224 à 300. Un disque de 12 pouces joue approximativement 4 minutes; le nouveau disque Columbia, en diminuant sa vitesse de moitié et en multipliant le nombre de ses sillons sonores, joue 24 minutes. Un disque « Microgroove » donne donc 45 minutes de musique ininterrompue vous permettant ainsi d'avoir une symphonie complète sur un seul disque. Le nouvel appareil Philco comme le disque Columbia sont à la portée de toutes les bourses et dans certains cas, vous permettront même de réaliser une économie appréciable.

La Flandre, à deux moments, a donné naissance aux plus beaux peintres de l'Europe. Une première fois, au XVe siècle, à Bruges, avec les frères Van Eyck et leurs continuateurs; une seconde fois au XVIIe siècle, à Anvers, avec Rubens et ses élèves. Dans l'interval, c'est-à-dire durant le XVIe siècle, les nombreux peintres flamands étaient allés en Italie. Ils voulaient apprendre à l'école de Florence, de Venise et de Rome le grand secret de la peinture décorative. Il y eut bien de la gaucherie chez les premiers qui tentèrent cette entreprise. Mais en un siècle, c'est-à-dire trois générations, le but était atteint et ce fut Rubens qui concilia les deux génies.

Un relevé institué par l'Association Américaine des Professeurs de langues slaves indique que le nombre de collégiés et d'universitaires donnant des cours de russe a augmenté de 19 à 153 dans les dernières six années.

POURSUITE SUR // LE HOANG-POU



JE CONNAIS CE PASSAGE, IL DONNE SUR LA RIVE EST DU HOANG-POU...



L'OBSTACLE EST INFRANCHISSABLE!..

L'ARMATURE EST ROUILLÉE. NOUS AVONS PEUT-ÊTRE UNE "CHANCE"!



AU SECOURS!

LA VOIX DE MON FILS!



PÈRE!. SAUVÉS!.. MAIS.. QU'EST DEVE-NU OPIUMUS?..

NOUS ALLONS SANS DOUTE BIEN TÔT AVOIR DE SES NOUVELLES...



"LE 'DRAGON JAUNE' TOUJOURS!..

MITRAILLEUSE EN BATTERIE!



ET LE COMBAT S'ENGAGEA, FAROUCHE!..



LA JONQUE EST TOUCHÉE!

MAIS NOUS N'AVONS PLUS DE MUNITIONS!

UNE CANONNIÈRE DE LA POLICE, FLUVIALE, ATTIRÉE PAR LE BRUIT DU COMBAT, ARRIVE SUR LES LIEUX À TOUTE HÉLICE!...



LE CIEL SOIT LOUÉ, COMMANDANT!.. VOUS ÊTES ARRIVÉ À TEMPS!..

..MAIS LE "DRAGON JAUNE" EST TOUJOURS PUISSANT.. IL FAUT FRAPPER UN GRAND COUP!..

Bob-Nan.

CAPITAINE FANTÔME

Scénario de Jacques François
Dessins de R. CAZANAVE



LE COMBAT SE DÉROULE, ACHARNÉ ET SANS MERCI... VEYRAC NE CHERCHE QU'À SE DÉFENDRE...



LES DÉRIVÉES DE LA LUTTE AMÈNENT LES ANTAGONISTES DEVANT DEUX GRANDS TONNEAUX QUI TRONENT AU FOND DE LA SALLE...



LE PIRATE VEUT EN FINIR... IL SE FEND À FOND D'UN BOND, VEYRAC ÉVITE L'ESTOCADÉ ET LA LAME DU BANDIT RESTE FICHÉE DANS LE BOIS DU TONNEAU...



SI JE VOULAIS IL ME SERAIT FACILE DE T'ENFONCER QUELQUES POUCES DE FER DANS LA GORGE!

RASSURE-TOI!... JE NE SUIS PAS VENU ICI EN ENNEMI, MAIS EN FRÈRE.

LE CHEVALIER TIENT LE PIRATE À SA MERCI...



FAISONS LA PAIX, AMI!...



LE PIRATE FEINT D'ACCEPTER LA MAIN QUI SE TEND FRANCHEMENT VERS LUI...



MAIS, BOUSCULANT VEYRAC, LE SCÉLÉRAT S'EMPARÉ, À NOUVEAU, DE SON ÉPÉE...



TREBUCHANT CONTRE UN TABOURET, LE CHEVALIER S'AFFALE...



VEYRAC VA-T-IL PAYER DE SA VIE SON GESTE CHEVALERESQUE?... NON! UN ASSISTANT BONDIT ET PLANTE SON SABRE ENTRE LES ÉPAULES DU TRAITRE.



LE COMBAT AVAIT ÉTÉ LOYAL... CE LÂCHE N'A QUE LE SORT QU'IL MÉRITE! QUELQU'UN A-T-IL UNE OBSERVATION À PRÉSENTER?...



J'ACCEPTÉ LA POIGNÉE DE MAIN QUE CET IMBÉCILE T'A REFUSÉE... NOUS CHERCHONS JUSTEMENT DES GARS DE TA TREMPE... VIENS BOIRE UN VERRE À LA FLIBUSTE!



RAYMOND CAZANAVE

(à suivre)

RIEN DE SÉRIEUX

Marius et Tartarin se sont rencontrés à la brasserie. Vous pensez s'ils se sont racontés des blagues hautes comme la Tour Eiffel. Eh! bien, dans le tournoi, c'est Marius qui a été battu, et à plate couture, s'il vous plaît. On causait de pêche à la ligne!

Marius. — Moi quand je vais à la pêche, pour mettre mon poisson, j'emporte un baquet.

Tartarin. — Et moi, une cuve.

Marius. — Moi, mon cher, je les prends avec la main.

Tartarin. — Et moi, mon cher, je les appelle seulement.

Des touristes s'étaient arrêtés près d'une ferme et avaient dévalisé fleurs, fruits, etc. Le fermier arriva sur les lieux.

— Dites-moi donc, s'informe un des touristes, est-ce que nous allons prendre ce chemin-ci pour retourner en ville?

— Eh bien, répondit le fermier, vous avez un toupet pas ordinaire! Vous avez déjà pris des fleurs, des fruits et des légumes et ça ne vous suffit pas, voilà maintenant que vous voulez emporter aussi le chemin!

Le marquis de Bièvre était célèbre pour ses jeux de mots et pour ses calembours. Un jour, à brûle-pourpoint, Louis XV lui dit:

— Marquis, faites, je vous prie, un à peu près.

— Je veux bien, sire, mais donnez-moi un sujet.

— Prenez-moi comme prétexte.

— Oh! cela m'est impossible, Sire, répliqua vivement le marquis, un roi n'est pas... un sujet.

Un soir, en entrant pour dîner, un chef de bureau montre à sa femme une photographie qu'il fait faire de lui.

— Mais, remarque la femme, sur cette épreuve, il manque deux boutons à ta jaquette.

— Je le sais, c'est heureux que tu t'en aperçoives enfin, car c'est pour cela que je me suis fait photographe.

Le professeur. — Dites-moi quelle différence il y a entre le pôle nord et le pôle sud.

L'élève. — Il y a... un monde de différence, M'sieu.

— Accusé, avez-vous quelque chose à dire?

— Mon avocat et l'avocat de la couronne se sont tellement chamaillés que je ne sais plus si je suis coupable ou non.

En visite chez une vieille dame dont l'esprit est resté toujours vif, un monsieur d'une banalité navrante se décide à s'en aller, après avoir conversé pendant plus de deux heures. Quand il s'est enfin relevé du fauteuil où il semblait vissé:

— Quelle visite agréable je viens de faire chez vous, déclara-t-il. Ces moments agréables passés en votre compagnie m'ont fait grand bien. En arrivant, j'avais un atroce mal de tête et maintenant plus rien.

La vieille dame, en passant sa main sur son front, a soupiré:

— Mais il n'est pas perdu, ce mal de tête!

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— J'ai l'intention de faire un petit somme. Fais bien attention pendant que je ne pourrai pas te donner de conseils d'en arrière...

— La gymnastique suédoise, il n'y a que ça, voyez-vous, pour conserver la santé et prolonger la vie.

— Mais nos ancêtres n'en faisaient pas, et pourtant ils se portaient bien.

— Ils se portaient bien! ils se portaient bien! N'empêche qu'ils sont tous morts.

— Figure-toi, mon vieux, qu'un jour, en allant à la pêche avec des amis, j'ai pris un poisson si gros qu'ils n'ont pas voulu me le laisser mettre dans la barque de peur qu'elle ne chavire.

— Peuh! Et après? Moi, la même chose m'est arrivée à bord du "Normandie".

Barbier. — La nuit dernière ma femme a rêvé que j'étais millionnaire.

Client. — Chanceux, la mienne se l'imagine à la journée.

Madame se fait coiffer. Elle est laide et grasse, mais elle a des prétentions.

— Quels cheveux faut-il mettre aujourd'hui à Madame? demande sa femme de chambre.

— Les noirs, je vais à un enterrement.

Un millionnaire américain se promenait un jour dans le parc de sa maison, quand il se vit soudain apostrophé par un homme très fort, mais d'une mine piteuse, qui semblait errer le long de la haie de sa propriété.

— Monsieur, lui dit l'homme étrange, je suis au chômage depuis un an. Ne pourriez-vous pas me donner un travail quelconque dans votre maison? Je vous en serais très reconnaissant.

Le millionnaire, qui en même temps était un grand philanthrope, eut pitié du pauvre bougre.

— Que faisiez-vous jusqu'ici? lui demanda-t-il d'un ton sec et dépourvu d'intérêt.

J'étais lutteur, athlète professionnel. Tenez regardez mes muscles. Je peux vous assurer, sans exagération, que j'arrache facilement tous ces arbres-ci, et, où j'ai marché, ma foi! l'herbe ne repousse plus.

— Dommage, mille dommages, répondit le millionnaire, mais vous ne pouvez faire mon affaire; je cherche justement un jardinier.

Madame — Je lis dans le journal que de porter un chapeau fait grisonner les cheveux.

Monsieur — C'est vrai, chaque fois que je t'en vois un de \$50 sur la tête, mes cheveux grisonnent un peu plus.

— Qu'est-ce que c'est... cette étiquette après ce lièvre 45,597?

— Euh! c'est... c'est... la distance... à laquelle il se trouvait... quand... quand... je l'ai tué!

Estelle. — Maintenant que nous sommes mariés, laisse-moi te demander pardon de t'avoir trompé.

Henri. — Comment cela?

Estelle. — Oui, je ne t'ai pas dit que j'avais un oeil de vitre.

— Pardon, n'auriez-vous pas un dix sous à me donner, Madame?

— Ce qu'il vous faut, monsieur, ce n'est pas de l'argent, mais de l'esprit.

— Je sais bien, mais je vous demande ce que vous pouvez me donner, madame.

Alexina. — Oh! Adrien, tu as brisé toutes tes bonnes résolutions.

Adrien. — Tranquillise-toi, je vais en prendre des meilleures.

Le juge. — Etes-vous mariée?

La jeune fille. — J'ai des espérances, j'ai été demandée trois fois.

LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Tâche de trouver un cavalier à la bonne. J'ai pas l'intention de perdre la moitié de toutes mes soirées à la conduire au cinéma.



LE BILLET DE BRENDA YORK

Vous Pouvez Gagner \$100.00

UN PRIX POUR CHAQUE PERSONNE QUI ÉCRIT!

BONJOUR TOUT LE MONDE : Comme le temps file! Voici septembre, voici la rentrée des classes, et nous souhaitons la bienvenue aux voisins et amis qui reviennent de voyages lointains, des camps d'été et des cottages. Pour votre bienvenue, je propose un dernier dîner dehors—et c'est si amusant de tout préparer! La vieille table rugueuse de l'atelier de peinture du sous-sol a été mise dans le garage et recouverte de papier crêpe. Sur cette table, apparaîtront des plats de viande et de légumes fumants sortant directement du four; d'énormes saladiers de salade croquante avec tout un choix de sauces; de minuscules petits pains chauds enveloppés dans une serviette de table amidonnée; des fruits, des crackers et du fromage—et, à la dernière minute, un café noir bien chaud. Il y aura aussi des plateaux individuels—car c'est un dîner où chacun se servira et où la maîtresse de maison—(c'est moi)—pourra s'asseoir avec ses invités sur une chaise confortable et jouir du soleil couchant au-delà du mur du jardin.

MAIS ASSEZ DE MES "FAITS ET GESTES"—il est temps d'offrir nos FÉLICITATIONS À: DORIS ROSS

Apt. 18, 326 Broadway Avenue, Winnipeg, Manitoba

qui gagne le chèque de \$100.00 pour le concours de juin se rapportant au Boeuf Épicé York. Nous avons reçu tant de délicieuses recettes, pour plats chauds ou froids, que nous avons passé des jours dans nos cuisines à les essayer et à y goûter. Doris Ross mérite certainement les plus sincères félicitations pour la création d'un mets que le jury a proclamé le meilleur et, par conséquent, le gagnant. Voici comment elle fait ses:

ASPICS DE BOEUF ÉPICÉ YORK

2 cuillerées à soupe de gélatine
4 cuillerées à soupe d'eau froide
2 1/4 tasses (1 boîte de 20 onces) de jus de tomates
1 feuille de laurier
1 tranche d'oignon de 1/2 pouce
4 clous de girofle entiers

1/2 cuillerée à thé de sel
1 cuillerée à soupe de sucre
2 cuillerées à soupe de jus de citron
1/4 tasse de marinades sucrées coupées en dés
1 boîte de Boeuf Épicé York, en dés
1 oeuf dur

Méthode : Faites tremper la gélatine dans l'eau froide pendant 5 minutes. Faites mijoter ensemble, pendant 5 minutes, le jus de tomates, la feuille de laurier, l'oignon, les clous de girofle, le sel et le sucre. Retirez du feu. Ajoutez la gélatine au mélange à la tomate chaud et remuez jusqu'à complète dissolution. Ajoutez le jus de citron et faites refroidir jusqu'à ce que le mélange soit partiellement pris. Ajoutez les marinades sucrées et le Boeuf Épicé York. Rincez à l'eau froide 8 à 10 petits moules à gelée. Mettez une tranche d'oeuf dur dans chaque moule et remplissez avec le mélange à la gélatine. Faites refroidir jusqu'à consistance ferme. Démoulez sur de la laitue et servez avec de la mayonnaise. Des biscuits au fromage chauds accompagnent à merveille les Aspics de Boeuf Épicé York.

CE MOIS-CI, NOUS OFFRONS ENCORE \$100.00 COMME PREMIER PRIX pour la meilleure recette employant du Shortening Domestic. Ce concours devrait être très intéressant—car je sais que toutes—vous aussi bien que moi—nous nous remettons à faire des friandises alléchantes, dont nous avons été privées pendant la pénurie de sucre et de shortening. Dites-moi donc, dans une lettre, ce que VOUS faites avec ce shortening favori—le Domestic. La meilleure recette gagnera \$100.00—et il se peut que ce soit la vôtre!

IL Y A AUSSI DES PRIX DE CONSOLATION. Toute personne qui m'écrira recevra, de Canada Packers, un bon qu'elle pourra échanger GRATIS, chez son boucher ou son épicer, pour un paquet de 1 livre de Shortening Domestic.

NOUS STIPULONS que toutes les lettres deviennent notre propriété et ne peuvent être retournées. Envoyez autant de recettes que vous le désirez pour gagner le Premier Prix—mais nous ne promettons qu'un seul bon par personne. **PAS BESOIN D'ÉTIQUETTES.** Si deux recettes sont jugées de valeur égale, c'est celle qui sera reçue la première qui remportera le Premier Prix de \$100.00.

DATE DE FERMETURE : Pour avoir droit au Premier Prix de \$100.00—ainsi qu'à un Bon Gratuit—le cachet de la poste, sur votre lettre, devra porter une date antérieure au 30 septembre 1948, à minuit. Le nom de la personne qui gagnera le Premier Prix sera annoncé dans ma rubrique de décembre. Guettez-la!

ADRESSEZ VOTRE LETTRE À: BRENDA YORK,

Reporter des "Gourmandises", Clinique Alimentaire,
Canada Packers Limited, Dept. D,
rue Mill, Montréal, P.Q.

Avez-vous essayé ceci :

LE CLOU DE LA SOIRÉE : Mélangez bien ensemble 1 boîte de lait condensé sucré et le jus de 2 citrons. Versez sur un lit de gaufrettes Graham (dans un récipient plat en pyrex). Mettez un autre lit de gaufrettes, et recouvrez d'un glaçage au beurre. Laissez reposer 24 heures à la température de la pièce. Coupez en doigts ou en carrés—et soyez prête à recevoir des compliments.

LES SECRETS DU LAVAGE : Pour la belle lingerie en soie noire, il faut se servir de Savon en Paillettes Maple Leaf, et ajouter un peu de vinaigre à la dernière eau de rinçage. Les combinaisons en blanc devraient être repassées sur le biais, suivant le droit fil du tissu. Conseil d'une lectrice.

Et maintenant, je vous dis au revoir—car nous avons énormément à faire dans les cuisines d'essai de Canada Packers, avec tout ce que nous avons projeté pour l'E.C.N. Si cela vous est possible, venez nous y voir, dans le Food Products Building, où nos diététistes démontreront un grand nombre des merveilleuses recettes que vous m'avez envoyées pour les Aliments de marque York et Maple Leaf. En attendant, n'oubliez pas de m'envoyer votre recette pour le Shortening Domestic. Et n'oubliez pas non plus de mettre votre lettre à la poste avant le 30 septembre 1948 à minuit. Bonne chance, et au mois prochain,

Votre Reporter des "Gourmandises",

Brenda York

LE COIN DU CORDON BLEU

Mets préparés d'avance

SOUFFLE A LA VIANDE

3 cuillerées à table de saindoux
3 cuillerées à table de chapelures, sèches, fines
1/2 tasse de viande cuite, moulue

4 cuillerées à table de farine
1 tasse de lait
1 oeuf, séparé
Sel et poivre au goût

Faites fondre le saindoux dans la partie supérieure du bain-marie, ajoutez la farine et mêlez. Ajoutez lentement le lait et brassez constamment jusqu'à consistance épaisse. Ajoutez les chapelures, le jaune d'oeuf battu et la viande à la sauce. Mêlez bien et assaisonnez au goût. Incorporez le blanc d'oeuf battu en neige ferme. Versez dans deux coupes à crème cuite bien graissées. Faites cuire à la vapeur 35 à 40 minutes ou jusqu'à ce qu'un couteau d'argent, introduit au centre, en sorte propre. Deux portions.

SALADE A LA VIANDE ET AUX LEGUMES

2 tasses de viande cuite hachée
1/4 tasse d'oignons verts hachés
1/2 cuillerée à thé de vinaigre

3 radis, tranchés
2 cuillerées à table de persil haché
1/4 tasse de cornichons verts hachés
1/2 tasse de tomates en boîte, égouttées
1/2 tasse de mayonnaise à salade

Mêlez tous les ingrédients. Faites refroidir. Servez sur de la laitue croustillante. Six portions.

Cette salade permet un grand nombre de variantes. On peut substituer ou ajouter à volonté, des concombres, des tomates crues, des légumes crus ou cuits ou du fromage râpé.

DESSERT A LA FARINA ET AUX MIETTES DE GATEAUX

1/3 tasse de sucre
1 tasse de lait
1/2 cuillerée à thé de vanille

3 cuillerées à table de cacao
1/8 cuillerée à thé de sel
1 tasse de farine cuite
1 1/4 tasse de miettes de gâteaux

Combinez le sucre, le cacao et le sel. Brassez graduellement dans le lait. Ajoutez l'oeuf battu, la farine cuite et la vanille. Brassez les miettes de gâteaux. Versez dans une casserole ou un plat à pouding graissé. Faites cuire dans un four modérément lent, 325°F., pendant une heure. Six portions.

VERDURES SAVOUREUSES

3 tasses de légumes cuites
(environ 2 liv. de tiges de betteraves, laitue, épinard, bette à carde, etc.)
3 tranches de bacon, haché
1/4 tasse d'oignons verts hachés

Sel et poivre

Lavez et faites cuire les légumes. Pendant ce temps, faites frire un peu le bacon, ajoutez les oignons verts et faites cuire 2 à 3 minutes. Ajoutez aux légumes cuites chaudes, assaisonnez avec le sel et le poivre et servez immédiatement. Six portions.

MOUSSE AUX CERISES

1 tasse de pulpe de cerises aigres (environ 2 tasses de cerises énoyautées)
2 blancs d'oeufs
1/3 tasse de sucre

Pincée de sel

Lavez, enlevez les tiges et les noyaux. Pressez pour faire une pulpe fine. Battez les blancs d'oeufs avec le sel jusqu'à ce qu'ils soient en neige ferme et ajoutez graduellement le sucre. Ajoutez la pulpe de cerises au mélange d'oeufs et mêlez parfaitement avec la batteuse rotatoire. Montez légèrement en dôme dans un grand plat d'office ou dans six plats d'office individuels. Faites refroidir parfaitement et servez, garni de cerises fraîches. Six portions.

NOTE. — On peut faire une crème cuite avec les jaunes d'oeufs et la verser froide sur la mousse aux cerises juste avant de servir.

GATEAU AU CHOCOLAT

3/4 tasse de saindoux artificiel
1 cuillerée à thé de vanille
1 1/4 tasse de farine à pâtisserie
1 cuillerée à thé de soda

2 oeufs
2 tablettes d'une once de chocolat non sucré
1 tasse d'eau chaude
ou 1 1/2 tasse de farine à toutes fins
1/2 cuillerée à thé de sel
4 onces de chocolat demi-sucré
1/2 tasse de noix de Grenoble hachées

Mettez en crème le saindoux et le sucre; ajoutez les oeufs et la vanille; battez parfaitement. Faites fondre le chocolat non sucré, ajoutez l'eau chaude. Brassez jusqu'à mélange; faites refroidir légèrement, ajoutez au mélange en crème. Tamisez ensemble la farine, le sel et le soda. Versez dans un moule à gâteau graissé de 9" x 10". Mélangez les 4 onces de chocolat non sucré, coupé, et les noix. Saupoudrez sur la pâte. Faites cuire dans un four modéré, 350°F., 45 minutes. Saupoudrez avec du sucre en poudre tamisé, pendant qu'il est chaud.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Un généalogiste de Salt Lake City dressa, il y a quelques années, un tableau gigantesque de la filiation familiale de M. Roosevelt. D'après ce tableau la filiation de M. Roosevelt remonterait à Guillaume le Conquérant, Charlemagne et Alfred le Grand, en passant par Abraham Lincoln et George Washington. M. Roosevelt compte parmi ses ancêtres une Française, Isabelle de Vermandois, née en Normandie, qui épousa Robert de Beaumont, comte de Leicester.

Le Dr William Heise, de Winona, Minnesota, a enfin réalisé le rêve de sa vie. A l'âge de 72 ans, il a ouvert une clinique où il aura comme assistants ses cinq fils: Herbert, 44 ans, est chirurgien; William, 37 ans, spécialiste pour enfants; Paul, 31 ans, pathologiste; Philippe, 35 ans, gynécologue, enfin, Carl, 29 ans, spécialiste du nez, des yeux et de la gorge. En plus des cinq frères, Mrs. Curtis, leur soeur est garde-malade et Ruth et Adèle reçoivent les patients. John Curtis, le gendre du docteur Heise, est en charge des radiographies. Depuis le jour de l'inauguration la clinique reçoit une centaine de patients chaque jour et ses portes sont ouvertes de huit heures du matin jusqu'à dix heures le soir.

Le Nil est le cours d'eau qui renferme la plus grande variété de poissons d'eau douce. Sur vingt mille espèces connues, plus de huit mille se rencontrent dans le Nil.

A Castellon de la Mensa, un petit village au nord du Pérou, on a découvert d'immenses grottes dans lesquelles étaient entassés plusieurs centaines de squelettes. Or, beaucoup de ces squelettes gisaient auprès de vieilles arquebuses, de poignards castillans, d'épées... L'on reconnut ainsi que ces squelettes étaient ceux des conquistadores venus dans le pays avec Francisco Pizarre, le conquérant du Pérou. Non loin des lugubres restes, l'on trouva des pépites d'or... et aussi des arcs et des flèches. Que s'est-il passé dans la caverne de Castellon de la Mensa? On l'ignore. Peut-être que les Espagnols s'y sont égarés en cherchant de l'or et y sont morts de faim? Mystère. Les lugubres débris ont été enterrés et l'on a transporté l'or à la Banque du Pérou.

En 1924, grâce à un don de \$1,000,000 de Austin Fletcher, on fonda aux Etats-Unis la Fletcher School of Law and Diplomacy pour préparer les jeunes aux positions diplomatiques et consulaires. Depuis cette date 400 personnes ont mérité des diplômes et on trouve des gradués de Fletcher dans tous les coins du globe: Caracas, Téhéran, Tokyo, Calcutta, Tangers, Bucharest, Berne, La Havane, Naples etc...

Une statistique nous apprend que la rouille dévore tous les ans, dans le monde entier, 2,900,000 tonnes de fer. Pour remplacer le métal ainsi détruit, il faudrait un haut fourneau produisant 150 tonnes de fer par jour et cela pendant sept ans.

Le Portugal et le Brésil viennent de signer un traité qui met fin à un grave différend. Il s'agissait du respect dû à la grammaire portugaise. M. Salazar, ancien professeur à l'université de Coïmdre, a su mener les négociations avec patience et habileté. Il a obtenu que Rio-de-Janeiro s'engage à respecter et à sauvegarder la langue de Camoëns, dernier lien entre le berceau des navigateurs et le nouveau monde. Soixante millions d'individus parlant la langue lusitanienne sont intéressés par les clauses de ce pacifique traité.

En 1940, un enfant qui cherchait son chien fit une découverte sensationnelle, celle de la grotte de Lascaux, en Dordogne. Signalée par l'instituteur de la commune de Montagnac-sur-Vézère, à l'abbé Breuil qui, tout de suite, en comprit la beauté et l'intérêt, cette grotte se compose de trois salles dont l'une est une magnifique rotonde et dont les parois et les voûtes sont, à leurs retombées, couvertes de nombreuses peintures et gravures paléolithiques. Celles-ci constituent sans doute la plus ancienne manifestation actuellement connue de la faculté artistique chez l'homme. Tracées non pas directement sur le roc mais sur une sorte d'engobe blanc qui les fait ressortir, elles présentent de belles teintes ocrées et d'admirables noirs. On y reconnaît des chevaux sauvages, des cerfs, des biches, des vaches, des taureaux, des bisons. Tous ces animaux sont représentés en action avec une vérité, dans la notation des mouvements, supérieure encore à l'exactitude du dessin des formes cependant remarquable.

Vicki Baum, qui retrouve avec Berlin-Hotel la veine de grand Hôtel, est, de tous les écrivains féminins, celui qui touche les droits d'auteur les plus considérables. Détail savoureux quand on connaît le mot de la romancière autrichienne à Paul Valéry: —Je préfère Stendhal à Balzac parce que les personnages de Balzac ne pensent qu'à l'argent.

On sait que Beaumarchais fut d'abord horloger. On oublie souvent que l'auteur du Barbier de Séville exerça aussi la judicature. Si l'on dépouille les dossiers de l'époque, on y voit avec surprise qu'il fut un bon juge, pitoyable aux pauvres, pétri d'indulgence aux faiblesses humaines, et qu'il exerça cette fonction pendant vingt-six ans!

Dans la métropole du vin de Bourgogne, à Beaune, les vastes caves de l'ancien couvent des Visitandines abritent les impressionnantes rangées de fûts de toutes dimensions et les milliers de bouteilles poussiéreuses qui attendent l'heure d'affirmer sur les meilleures tables la qualité des vins Patriarche. Le fondateur de cette célèbre maison, l'une des plus anciennes de Beaune, fut Jean-Baptiste Patriarche qui la créa en 1780. En 1793, pendant la Révolution, il fit l'acquisition de l'ancien couvent des Visitandines, dont les immenses caves voûtées lui semblaient convenir parfaitement à l'installation de ses celliers.



DE tous les mammifères, c'est le lapin qui a la croissance la plus rapide; parmi les oiseaux, c'est le pigeon.

\$5.50

REPRÉSENTE

76

NUMÉROS DE

MAGAZINE

à votre

Crédit



Mieux encore, si l'on poussait plus loin ce petit jeu d'arithmétique, l'on pourrait ajouter que la somme de \$5.50 pour un abonnement aux trois magazines:

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

représente soixante-seize romans complets, douze récits policiers ou nouvelles sentimentales, plusieurs centaines d'articles de tous genres, de nombreuses chroniques instructives et variées, sans faire mention de plusieurs romans-feuilletons. Le tout présenté de façon fort attrayante dans une tenue typographique qui ne le cède en rien aux meilleures publications du genre en Amérique.

Pour toute la famille, la lecture du SAMEDI, de LA REVUE POPULAIRE et du FILM constitue une saine distraction, une source inépuisable de renseignements de tous genres, un moyen de toujours être bien informé. Le moyen de s'abonner est simple, pratique: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous. La somme est des plus modiques: \$5.50 pour les trois publications.



Coupon d'abonnement

Ci-joint \$5.50 (Canada seulement) pour un abonnement d'un an aux TROIS grands magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Jouez rafraîchis... Prenez un Coca-Cola



*Les jeunes aiment s'arrêter
pour se rafraîchir*



*La soif, pour être étanchée,
demande un Coke glacé.*



5¢ Plus 2¢
taxe de guerre
et ordonnances



*Demandez-le d'une façon ou de l'autre—les
deux marques déposées veulent dire la même chose.*

Le jeu permet une pause de temps en temps.

C'est alors que la pause qui rafraîchit avec

un Coca-Cola glacé vient à poin

JEAN LAGARDE
4062 BORDEAUX
VILLE

23F49-C-53316